J. Rouzière

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Amitiés Etrangères

Paris
LIBRAIRIE PLON
1933

2e mille

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 25 ;

et des exemplaires sur papier d'alfa,

constituant l'édition originale.

AMITIÉS ÉTRANGÈRES

(VOYAGES ET RENCONTRES)

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

ROMANS ET NOUVELLES

Sibylle ou le dernier amour.
La Revenante.
Les Ondes amoureuses.
Murder Party ou Celle qui n'était pas invitée.
Tuilette.
Valombré.
Sous les pins aroles.
Andromède et le monstre.
Le Calvaire de Cimiez.
Rap et Vaga.
Le Barrage.
Les Jeux dangereux.
Le Cœur et le Sang,
L'Amour et le Bonheur.
La Chartreuse du Reposoir.
La Vie est un sport.
Yamilé sous les cèdres.
La Maison morte.
Ménages d'après-guerre.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Robe de laine.
La Neige sur les pas.
Le Pays natal.
La Fée de Port-Cros ou la Voie sans retour.
La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.
La Croisée des chemins.
L'Écran brisé.
La Petite Mademoiselle.
La Maison.
Les Roquevillard.
Le Carnet d'un stagiaire.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Une honnête femme.
La Peur de vivre.
Jeanne Michelin.

VOYAGES

Un Printemps au Maroc.
La Claire Italie.
Sur le Rhin.
Voyageurs d'Orient. 2 vol.
Dans la montagne des Druses.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

Amitié ou amour.
Visages français.
Amours du temps passé.
Vies intimes.
Portraits de femmes et d'enfants.
Portraits d'hommes. 2 vol.
Barbey d'Aurevilly.
La Jeunesse d'Octave Feuillet.
Jules Lemaître.
Saint François de Sales et notre cœur de chair.
Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre. 5 vol.

THÉATRE

La Goutte d'eau.
L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne (en collaboration avec E. Denarié).

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Vie héroïque de Guynemer.
Le Plessis-de-Roye.
Vie et mort du général Serret.
Verdun : I. Les Derniers jours du fort de Vaux.
II. Les Captifs délivrés.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1933.

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AMITIÉS ÉTRANGÈRES

(VOYAGES ET RENCONTRES)

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Copyright 1933 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A EDMOND JALOUX

MON CHER CONFRÈRE ET AMI,

Vous n'êtes pas seulement l'excellent romancier de *Le reste est silence*, de *Fumées dans la campagne*, de *la Balance faussée* et de tant d'autres œuvres originales, mais vous êtes aussi l'un de nos critiques les plus sensibles et les plus aptes à capter les ondes de la vie contemporaine, même et surtout celles qui viennent des pays étrangers. Peut-être la vue du port de Marseille dans votre enfance vous a-t-elle communiqué ce goût des voyages, fussent-ils vécus au coin du feu avec les livres. J'ai pensé que ces *Amitiés étrangères* qui promènent les lecteurs en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Belgique, en Hollande et en Orient vous pourraient intéresser et je les offre à votre sympathie et à votre curiosité.

H. B.

Paris, ce 1er décembre 1932.

L'ENCHANTEMENT DU BOSPHORE

— Voulez-vous rencontrer une Désenchantée? m'avait demandé M. Boppe comme je débarquais à Constantinople, venant de Constanza, le petit port roumain sur la mer Noire.

C'était à la fin de 1913. M. Boppe était alors notre premier secrétaire à l'ambassade, et l'un des diplomates les mieux informés des choses d'Orient. Il avait écrit un excellent ouvrage sur les peintres orientalistes et, aidé de sa charmante femme, il recevait à merveille les Français de passage. Depuis lors, appelé pendant la guerre à la légation de Serbie, il prit part, avec un simple courage et une force d'âme irréductible, à la tragique retraite des Serbes, puis, nommé ministre en Chine, il est allé y mourir prématurément.

Une vague féministe avait déferlé à cette époque sur la Turquie. Les femmes s'agitaient dans leurs harems, réclamant plus de liberté. Pierre Loti les avait appelées les Désenchantées. Cependant l'un ou l'autre mari, indulgent ou intelligent, consentait à les sortir, à mener avec elles une vie quasi européenne. Ainsi les pouvait-on rencontrer à quelque dîner en ville : elles arrivaient voilées, mais quittaient leur voile à l'intérieur de la maison. Une blonde Circassienne m'est ainsi apparue chez les Boppe dans toute la fleur de sa beauté. Je n'imagine plus que sous ses traits l'Aziyadé de Loti.

Voici, au contraire, le roman d'une *Enchantée*,

d'une Occitanienne conquise par l'Orient, ou plutôt par le plus grand poète de la Turquie actuelle, se débattant pendant sept années pour échapper à cette emprise qu'elle a déjà subie précédemment, et puis se libérant de tous les liens occidentaux pour aller rejoindre son conquérant. Son conquérant? un vieillard qui la reçut comme un oiseau blessé et qui avait alors soixante-quinze ans. Il en compte aujourd'hui quatre-vingts.

Comment ai-je connu ce conte douloureux de plus de mille et une nuits d'angoisses et d'appels? Une lettre m'est parvenue d'*Istanbul, Maçka Palas*, datée du 27 juillet dernier (1932). Elle me parlait de mon ouvrage, *Amitié ou Amour*, et ajoutait : « Voulez-vous accepter mon humble apport à la solution du grand problème que vous avez tenté de résoudre?... Je me permets de vous envoyer ce recueil. Amitié ou Amour encore une fois? Hélas! ni l'un ni l'autre, mais quelque chose de pire ou de meilleur... » Le même pli recommandé contenait en effet un petit livre : *Lettres à Abdulhak Haamit* (1920-1927) par Lusiyen Abdulhak Haamit, avec cette épigraphe d'Ovide : *Nec sine te, ne tecum, vivere possum*. Il coûte cent cinquante piastres ; il a été tiré à mille exemplaires et il vient d'être mis en dépôt à la Grande Librairie Mondiale, succursale de la librairie Hachette, Istiklâl caddesi nº 467, Istanbul.

C'est un étrange et pathétique roman d'amour qui ne donne aucune précision. L'Enchantée reprend les voiles dont les Désenchantées ne voulaient plus. Les lettres sont données sans autre indication que les lieux et les dates. J'ai pu écarter

à demi ces voiles du front des deux personnages.

Voici donc les quelques détails biographiques, bien incomplets, que j'ai pu recueillir, et puis voici la singulière aventure.

I

LUI

Une revue française, *la Méditerranée*, qui nous renseigne sur les événements et les hommes de tout le grand bassin européen, africain et asiatique, lui consacrait récemment une étude sous la plume de M. Pierre de Lacridy, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire (5 février 1852), et posait sa candidature au prix Nobel dont la Turquie n'a pas obtenu encore les faveurs. Je lui emprunterai une ébauche de biographie.

Abdulhak Haamit Bey, après des études et des voyages en Europe, était entré dans la diplomatie. Il séjourna ainsi dans nos capitales d'Occident, et surtout à Londres. C'est pendant qu'il suivait cette carrière qu'il fut envoyé en mission aux Indes, sans doute pour s'y rendre compte des influences musulmanes. Une mission importante ou vague, qui dura de longs mois, et dont il devait rapporter l'une de ses meilleures œuvres, un drame intitulé *l'Indienne*, où, sous les amours d'un officier anglais et d'une jeune Hindoue, s'opposent deux races et reparaît la haine des vaincus contre leurs dominateurs. Il avait emmené avec lui sa jeune femme qu'il adorait. Elle mourut au retour à Beyrouth

en Syrie. Il lui a consacré une longue élégie, *Makber (le Tombeau)*, qui serait un chef-d'œuvre, dont les revues anglaises ont publié des fragments, mais qui est inconnue chez nous, comme d'ailleurs presque toute l'œuvre du poète. Lui-même n'a pas rassemblé en volume ses poèmes lyriques et se proposerait seulement aujourd'hui, au soir de sa vie, de les réunir en un recueil qui porterait ce titre philosophique et désillusionné : *Tout ou rien.*

Mais il est surtout connu comme poète dramatique. Il est en effet l'auteur de vingt-deux tragédies, dont dix en vers. J'ai parlé de *l'Indienne.* D'autres pièces ont pour cadre l'Espagne, le Kachmir, l'Afghanistan. Il s'est complu dans l'histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes (*Tarik* et *Ibné Moussa*), cette conquête où M. Louis Bertrand, dans son *Histoire de l'Espagne*, a vu un arrêt de la civilisation et montré la supériorité de la race conquise. Mais la variété de cet auteur dramatique s'est jouée à travers tant de sujets, tantôt abordant le terrain politique et battant en brèche le pouvoir absolu des sultans avant la Révolution au risque de l'exil, tantôt abandonné aux effusions romantiques et aux analyses intimes. Depuis soixante ans, il exerce en Turquie une influence littéraire que son critique compare à celle de Victor Hugo en France, affranchissant les formes du drame et celles de la versification. « Sincère, sentimental, romanesque et romantique, lyrique, écrit-il, il est tour à tour précis et nébuleux, selon l'idée maîtresse du sujet traité. Il sait de plus allier, sans contrainte et sans heurt, la forme poétique occidentale à celle que cultivaient avant lui les poètes orientaux. De l'ensemble de ses œuvres, de leur

présentation sous une forme nouvelle, est né ce que l'on est convenu de nommer le style « hamidien », adopté par les écrivains d'aujourd'hui qui, en suivant l'exemple du maître, ont pu délivrer leur langue d'une gangue dans laquelle elle s'exerçait à l'étroit. »

Je ne suis pas assez au courant de la littérature orientale actuelle pour vérifier ces éloges. L'art arabe a été surtout fécondé par la Perse. A la Perse il faut restituer la fantaisie, la grâce, l'invention de la poésie et de l'architecture. Dès que l'Islam y pénétra, cette invention, cette grâce, cette fantaisie se tarirent. Il est à croire que ce poète turc est surtout inspiré des Persans.

A travers les lettres dont je vais parler, comment imagine-t-on celui qui est l'objet d'un tel culte? Il semble bien impatient, malgré l'âge, bien égoïste et personnel. La littérature ne l'a pas enrichi. Il habite un pauvre palais. Il n'offre ni la fortune, ni la jeunesse. Une gloire, même éclatante, est-elle une parure suffisante pour recouvrir les outrages des ans et du destin? Un cœur plus généreux eût accepté la solitude, eût écarté la trop belle offrande de cette jeune femme qui doit tout quitter pour se consacrer aux dernières années d'un vieillard. Tandis qu'on le devine insistant, implorant, réclamant, presque exigeant. L'amour peut s'élever plus haut que le bonheur. Il peut monter jusqu'au sacrifice. Mais quel empire devait donc exercer cet homme, pour envoûter ainsi à distance, pour fasciner, attirer, saisir? Sur une mauvaise photographie de journal il est représenté assis sur un fauteuil, les mains pendantes, de belles mains longues et fines, la barbe taillée à la Henri IV, les

yeux derrière le lorgnon extraordinairement aigus et pénétrants. Je n'ai guère vu des yeux pareils qu'à M. Venizelos, le grand adversaire de la Turquie. De fait, il a quelque chose de cet autre vieillard, un air d'oiseau de Minerve, dont le regard perce les ténèbres. Sur l'image, une jeune femme au visage rond se penche amoureusement vers le poète, appuie sa joue à ce front. Elle a les yeux fixes, comme si elle suivait une idée unique, un rêve. Le rêve qui l'a menée jusque-là. C'est Lusiyen. Mais quel est son autre nom, son nom occidental?

II

ELLE

Sur elle rien, rien que ce qu'on peut deviner entre les lignes. Il faut essayer pourtant de la peindre. Son âge? Dans une courte préface, le poète, — qui n'a pas voulu entrelacer leurs lettres, mais qui a laissé publier les seules lettres d'elle, comme un dieu reçoit l'encens aux offices, — parle « de la miraculeuse alliance de la vieillesse et de la jeunesse », et d'une « offre de rapprochement adressée par l'aurore au soleil couchant ». Il la faut donc croire très jeune, peut-être quarante ans de moins que lui, peut-être davantage encore. « Chacune de ces lettres, dit encore Adbulhak Haamit, est une lamentation douce et tendre, une lamentation causée par la séparation et le désir du revoir, une promesse d'avenir, une annonce pleine d'affection et de bonté, un apologue de féli-

cité, enfin chacune de ces lettres, même la plus courte, est un *commentaire circonstancié de mon individualité.* » C'est moi qui souligne ce cri d'orgueil où le poète turc se compromet. Ah ! que je tremble donc pour sa victime ! La victime de ses enchantements mystérieux et presque incompréhensibles, cette jeune femme prise à distance par un impitoyable vieillard !

Elle est née à Liége, d'une famille honorable, et même connue, puisqu'une lettre qui lui est adressée à Namur par le vieux Jeune-Turc lui parvient, et par surcroît aisée, car il est question, à la fin, d'un héritage destiné à la soutenir dans sa décision. Son enfance a été douce, si l'on en juge par ce qu'elle ressent au dernier voyage qu'elle fait en Belgique pour des affaires de succession et pour revoir les siens. Dernier voyage où son cœur tantôt s'épanouit et tantôt se serre. Tout a changé autour d'elle et en elle. « Maman, écrit-elle, est devenue une vieille femme ; elle a toujours ses beaux yeux mauves, son joli nez droit, sa taille souple, mais tout cela est comme terni et la lumière qui l'éclairait semble s'être retirée d'elle ; elle continue à être très affectée de la mort de mon père qu'elle nomme romantiquement le *bien-aimé.* » Pourquoi romantiquement? Elle-même, comment nomme-t-elle celui qu'elle aime et qui pourrait être son aïeul? Cependant, avant de partir, elle va rendre visite à la tombe paternelle : « Je suis allée dire au revoir à mon père aujourd'hui et j'ai trouvé sa tombe toute blanche ; les chrysanthèmes sombres que je lui offris devinrent de larges taches de sang sur la dalle immaculée où est gravé le nom qui fut le mien ; et je pensais aux blessures que j'avais

faites au cœur de cet homme, et combien il avait saigné pour moi, ce grand cœur où j'avais une si large place... »

Quand il s'est agi de vendre la maison paternelle, le « tendre décor de son enfance », elle s'est sentie déchirée : « Je n'en sens le prix qu'au moment de la perdre. Je pense avec une pitié infinie à tel ou tel meuble, au grand fauteuil de cuir du coin de la cheminée où je m'endormais si souvent dans les bras de mon brave homme de père ; je pense à ma chambre de fillette, prison d'où mes rêves me faisaient évader en folle cavalcade ; je pense aux roses du jardin qui, je ne sais par quel miracle, trouvaient le moyen de fleurir sous la pluie belge. »

La pluie belge, c'est peut-être la plus grande cause de son attachement à une autre patrie, de l'emprise orientale sur elle. Et pourtant aux pays du soleil, elle aura encore de temps à autre la nostalgie des vallons meusiens. Je ne sais rien de plus émouvant que cette promenade qu'elle fait à Venise pour aller voir un arbre : « Je suis allée, écrit-elle, jusqu'au jardin sur la lagune où nous allâmes un jour ensemble, je ne sais si vous vous en souvenez. J'avais une envie maladive de voir des arbres, voilà encore un supplice dont vous rirez et que vous classerez, à juste titre, parmi ce que vous nommez mes « tourments vénitiens ». Non, vous ne pouvez comprendre ce que représente l'absence d'arbres pour moi, fille des vallons meusiens. Ne voir pendant des jours, des semaines, des mois que de l'eau et du marbre ! C'est terrible !... J'ai marché longuement, car ce jardin est au bout de la ville ; j'ai trotté dans l'herbe des pelouses, dans la profondeur boueuse des feuilles tombées.

Je me sentais l'âme d'un animal longtemps captif qui, tout d'un coup, retrouverait sa forêt. On me regardait avec étonnement, et les promeneurs vénitiens s'effaraient, eux pour qui un arbre ne représente qu'une curiosité botanique, et non un « arbre » dont on a la nostagie comme d'un être. Il y avait là, en face de la morne lagune, un arbrisseau couvert de baies rouges qui était bien aussi mélancolique que moi et qui, comme moi, semblait fleurir à regret dans un climat qui n'était pas le sien. Je lui ai enlevé une de ses feuilles en lui promettant de l'envoyer dans un doux pays, et que peut-être le poète à qui je la destinais chanterait son agonie en des vers profonds comme son hallier natal. Voici la feuille, accueillez-la comme on accueille une exilée. »

Mais elle-même, comment fleurira-t-elle sous un climat qui n'est pas le sien? Je me souviens, pendant mon voyage en Syrie où, sur soixante-quinze jours, nous en eûmes soixante-quatorze et demi de ciel sans nuages, la moitié d'une journée ayant seule été remplie par un admirable orage dans le Liban, d'avoir laissé échapper devant ma fille Paule, le futur auteur d'*Antaram de Trébizonde*, qui m'accompagnait cette réflexion mélancolique : « Recevoir une bonne averse et se mettre à l'abri sous un des grands châtaigniers de chez nous ! » Ma fille me regarda avec étonnement. Elle subissait la magie orientale. Moi, j'avais la nostalgie de nos arbres et de nos saisons incertaines.

Si Lusiyen sent la nature occidentale, elle aime aussi nos arts, nos spectacles, notre civilisation. A Rome, à Florence, à Venise, à Milan elle goûte la vie mondaine. Les lacs d'Italie lui plaisent, et cette villa d'Este qui, sur la rive du lac de Côme, est bien,

avec la villa Carlotta et la villa Serbelloni à Bellaggio l'un des lieux les plus enchanteurs que j'aie rencontrés dans mes voyages. A cette villa d'Este, elle trouve ces relations de station balnéaire dont elle parle plaisamment et à merveille : « J'ai retrouvé un groupe de connaissances, vous savez ce genre de connaissances que l'on voit quelques jours par année, auxquelles on ne demande ni d'où elles viennent, ni où elles vont et qui semblent faire partie du mobilier des hôtels fréquentés par la tribu nomade des habitués des villes d'eaux. On se voit à chaque instant du jour ; on ne peut faire une promenade, organiser une excursion si la bande n'est pas au grand complet ; une sorte d'intimité vous lie ; il semble qu'on ne pourrait subsister les uns sans les autres et pourtant on se sépare sans chagrin, on s'ignore au bout de quelques jours, et on oublie jusqu'au nom de ces inséparables qui furent pourtant aussi étroitement mêlés à notre existence que le plus proche de nos familiers. »

A Milan, elle a du succès au concours hippique. A Vérone, elle assiste à la représentation du *Néron* de Boïto que l'on donne aux arènes en l'honneur du centenaire du poète-musicien. « Cette pièce romaine, écrit-elle, jouée dans les arènes bâties par les Romains, l'acte du cirque surtout, où les spectateurs deviennent presque des acteurs, restera dans mon souvenir comme une des plus belles choses que j'ai vues. Ajoutez à cela, — car tout y fut si beau que je mêle mes sensations auditives à mes sensations visuelles à un point que je ne puis guère les séparer les unes des autres, — ajoutez à cela, dis-je, la beauté de l'œuvre tant au point de vue dramatique que musical. Je ne vous en ferai pas

de longues dissertations, car je sais que ce sujet vous ennuie, mais je peux vous dire que j'ai assisté à une fête d'art incomparable. »

Elle est donc faite pour entendre et comprendre notre vie occidentale avec ses complications, ses troubles, son mélange de frivolité et de profondeur. Ajoutez qu'elle est assez savante, parlant plusieurs langues, et que les archives mêmes ne la rebutent pas. Elle fouille celles de Venise pour y chercher les relations des Doges avec la Turquie et elle en tirera un ouvrage d'érudition : *Fondaco dei Turchi*. De plus, elle est mariée, et non pas à un mari de comédie. Ce comte M... dont elle ne donne que la première lettre du prénom, dont il est souvent question dans la correspondance, et qu'elle n'arrive pas à rendre antipathique, et qu'elle dut faire souffrir, et avec qui elle aurait pu, semble-t-il, si bien s'entendre, ou du moins, pour ne rien exagérer, assez bien, comme dans la plupart des ménages, car il ne faut pas trop demander au bonheur humain, qui était-il au juste? Tout semblait, tout pouvait la retenir en Occident, et l'Orient l'a conquise. Comment s'est accomplie cette conquête? C est le secret révélé par les lettres publiées. Révélé à demi : tant un voile de mystère recouvre toujours les amours d'autrui...

III

EUX

Les lettres de Lusiyen à Abdulhak Haamit vont d'octobre 1920 au 20 juin 1927. Elles s'ouvrent par une invitation qu'adresse la jeune femme descendue

au Pera Palace. Quelle occasion l'avait amenée à Constantinople? Où et quand y avait-elle rencontré le grand écrivain turc? Comment s'était-elle liée avec lui et jusqu'à quel point? Nous n'en savons rien. Dans la suite de la correspondance je relève trois passages assez énigmatiques, faisant allusion à des années d'intimité qui expliqueraient tout de même la force de ce lien. Lusiyen se serait donc trouvée en Turquie dès avant la guerre. « Les années que nous avons vécues ensemble, écrit-elle, me semblent à présent comme un beau rêve que j'aurais fait. J'ai dans la réalité ce qu'on peut nommer le bonheur, mais quelle réalité vaut un rêve? Oui, un beau songe, malgré pourtant beaucoup d'heures noires et pas mal d'heures grises... Mais quelle amitié nous unissait ! mais que d'admiration de moi à vous et de vous à moi ! Quelle identique façon de sentir et de voir ! Quel dommage ! Au fond, je crois bien que je commence à souffrir du même mal que le vôtre... » Et un peu plus loin : « Je pense à notre maison de Bébek et au Persan qui chantait une si jolie mélodie en vendant du « Keten helva ». Je crois qu'à force de chercher le bonheur au loin, on finit par s'apercevoir qu'il était là tout proche, à la portée de la main, et qu'on l'a laissé échapper par incurie ou inadvertance. C'est un oiseau farouche qui se laisse parfois approcher, mais qui s'envole quand on est près de le saisir. » Et enfin : « Je rêve de Camlica, je voudrais y être à cette heure étrange qui n'est déjà plus le jour, qui n'est pas encore la nuit ; on n'y voit plus assez pour lire, il est trop tôt encore pour demander des lampes... C'est l'heure où je commençais à avoir peur, de cette peur mystérieuse qui est la compagne fidèle de mes vesprées

estivales ; c'est alors que je me blottissais dans votre grand fauteuil, bien serrée contre vous, et la nuit entrait à pas de loup, nous envahissait peu à peu et noyait nos ombres confondues dans une ombre immense... »

Que faut-il en penser? Ce n'est point si obscur. L'intimité du vieux poète et de la toute jeune fille ou jeune femme dut être plus que sentimentale et intellectuelle, sans quoi la suite ne s'expliquerait pas. « L'âge est une garantie, » disait Sainte-Beuve. Pas toujours. Et puis l'âge est si conventionnel ! « Il n'y a pas d'âge, disait Barbey d'Aurevilly, il n'y a que des forces. » Rien de plus juste : Chateaubriand, Gœthe, Victor Hugo ont dû attendre l'extrême vieillesse pour sentir le poids des années. Cependant Lusiyen ou Lucienne se crut libre de chercher son bonheur ailleurs. Ne dit-elle pas : « J'ai dans la réalité ce qu'on peut nommer le bonheur? » Le bonheur terrestre, c'est son mariage avec M... qui l'emmène à Venise. Et voici que le départ lui révèle toute la force de ce lien d'esprit et de cœur, et peut-être de corps aussi, qu'elle ne pourra jamais briser et qui va la ramener au bout de sept ans à Stamboul. Déjà elle a épousé la cause turque, au point de se réjouir de tout ce qui arrive d'heureux à la patrie d'Abdulhak Haamit dans les traités et les combats, à Smyrne et à Lausanne : ne célèbre-t-elle pas par un grand dîner l'entrée des troupes turques à Smyrne?

Du *Sémiramis* qui l'emporte loin de l'Orient, elle télégraphie déjà : « La traversée est bonne, je pense à vous et je pleure. » Et de Venise : « Bien arrivée, mais comment vivre sans vous? » Et dès lors va se livrer en elle ce terrible combat qui

durera sept années et s'achèvera par la victoire de l'Orient sur l'Occident. Celui qu'elle appelle *son père bien aimé* sera plus fort que l'époux choisi pourtant avec amour. Ce pauvre M... est à plaindre. Il fait ce qu'il peut. Il est bon garçon, admet-elle, et il la gâte, mais il lui fait des scènes à propos de sa passion soi-disant intellectuelle, d'autant plus qu'elle supplie son Abdulhak de la rejoindre, de venir à Venise habiter chez eux : « Je m'ennuie sans vous, rien ne parvient à me distraire. » Et, pour le décider : « M... vous aime beaucoup et sera, je vous l'affirme, très heureux de vous avoir ici. Ne vous inquiétez donc pas de l'avenir : moi vivante, l'avenir c'est moi et je suis prête à tout pour vous préserver de ces orages que vous semblez craindre. Quoi qu'il arrive, vous aurez toujours votre place, la meilleure, dans mon cœur et dans ma maison. »

En effet, il se rapproche d'elle. Il vient jusqu'à Vienne où il est malade et manque d'argent. Elle le sait d'ailleurs mauvais financier : « Rien que de vous entendre parler d'argent, lui écrit-elle, on voit la faillite s'approcher. » Cependant il lui parle d'une jeune femme rousse dont il a fait la conquête. Mais elle ne semble pas avoir de jalousie physique. L'enchaînement par l'esprit ou le cœur peut être plus fort que celui de la chair. Dans toute la correspondance, et jusqu'à la fin, on ne peut relever aucune expression de sensualité, aucune allusion à une sujétion physique que l'on peut néanmoins supposer. « Vos lettres, réclame-t-elle de Venise, me sont plus précieuses que toutes vos rousses, vos blondes et vos brunes (il a soixante-neuf ans), car si je sais ce que valent vos amours, je sais encore bien mieux ce que valent vos lettres. Allons, Efen-

dicigim, venez oublier votre lune viennoise sous le beau soleil d'Italie. Amenez votre lune avec vous, le firmament est vaste et on trouvera de la place pour cet astre-là aussi. Car je sais de qui il s'agit. Voici une caricature que j'ai faite d'elle. Est-ce bien cela? J'attends chaque jour la lettre qui m'annoncera votre arrivée... »

Cette dernière lettre est du 1er juillet 1921. Ils se sont quittés à Samboul en octobre 1920. Cependant il ne la rejoint à Venise qu'en février 1922. « Hélas ! lui écrit-elle après son départ, vous revoilà donc loin de moi, et voilà que déjà il me faut recommencer à souffrir ! Que je suis impuissante devant la douleur !... Je ne puis que parcourir les endroits où nous fûmes ensemble, m'asseoir devant votre portrait et pleurer. Tâchons pourtant d'avoir du courage et luttons dès à présent pour notre prochaine réunion. » Elle brusque cette prochaine réunion en allant le rejoindre à Vienne au mois d'août suivant. A son retour à Venise, elle note : « Tout le monde me fait grise mine. Cela m'est bien égal, mais voir des museaux longs d'une aune au lieu de votre chère figure !... Tout de même, nous sommes deux fous !... » Lui plus qu'elle en raison de son âge. Comment va-t-il accepter de dévaster à son profit cette jeune vie? Est-il donc si assuré d'être son bonheur? Cependant on devine que ses lettres, — pourquoi ne les a-t-il pas jointes à celles de Lucienne? — sèment le désarroi dans le cœur qui lui est si étrangement soumis, car il ne cesse d'appeler, de gémir ou de réclamer.

Ce cœur lui est si étrangement soumis ! Il a façonné la sensibilité de cette femme, ou plutôt il l'a transformée, par quel sortilège? Comme les événe-

ments tournent en faveur de la Turquie, elle lui écrit (20 septembre 1922) : « Je nage dans l'allégresse et je me découvre une âme tellement turque que je m'en étonne moi-même. Comment me suis-je adaptée à ce point au pays où vous m'avez conduite?... On dit : « La patrie, c'est l'endroit où on est heureux. » Ai-je été plus heureuse en Turquie qu'ailleurs? Je ne le crois pas : ni plus heureuse, ni plus malheureuse. Mais il faut bien admettre qu'à la longue, beaucoup de choses influencent nos sentiments premiers, déforment en nous des idées anciennes et en reforment de nouvelles. On nomme cela évolution, quand il faudrait dire révolution plutôt. C'est dans ce sens que nos années communes ont agi sur moi. Des habitudes de voir et des façons de penser qui n'étaient pas miennes me sont devenues propres par le seul fait qu'elles étaient vôtres. En réalité, je ne sais pas si ma patrie d'adoption est la Turquie ou vous-même... Quoi qu'il en soit, vous aimer comme je vous aime, c'est aimer tout ce qui vient de vous et tout ce dont vous émanez... » Elle a fait de lui sa patrie. Elle dira plus tard avec plus de violence encore : « Je suis comme un morceau tombé de vous. » En vérité, comment a-t-il pu s'emparer d'elle ainsi?

L'enchantement nous échappe. Il nous échappe d'autant plus que Lusiyen n'a pas d'illusion sur le vieux poète. Elle sait qu'il se livre à la boisson et le lui reproche. Elle le lui reproche même durement, ainsi que ses mauvaises compagnies : « Ne soyez pas sottement la proie d'un vice, vous manquez de dignité et vous vous rendez ridicule. Vous ferez bien de grouper autour de vous des amis qui vous aiment d'une façon plus normale. Comment pouvez-

vous vous complaire en certaines compagnies? Cela a toujours été pour moi un mystère... » N'en est-ce pas un pour nous, la séduction de cette jeune femme si sensible à la vie occidentale, aux arbres, à la musique, à la société même, et qui n'a qu'un rêve, qu'un désir, qu'un but : rejoindre au Bosphore un vieillard impatient et despotique?

Il y a, dans les lettres publiées, un trou de deux ans et demi, du 10 décembre 1922 au 29 mai 1925. Lusiyen a conduit elle-même à Constantinople son ami malade et sans secours. Mais elle a prolongé bien longtemps ses soins attentifs. Comment cette longue séparation a-t-elle été acceptée à Venise? Le mari fut-il du voyage? Il y a bien des obscurités, bien des choses inexpliquées et peu explicables dans cette correspondance. Cependant elle repart. Elle a la force de repartir. Elle n'est pas entièrement prise. L'Occident la retient encore. Mais, à peine partie, elle se sent déchirée. « J'ai retrouvé Venise, écrit-elle le 9 juin (1925), et tout ce que cette ville comporte pour moi... Comme vous êtes loin de moi, vous que j'aime en dépit de la distance, que j'aime à tâtons, dans la nuit qui nous sépare, car rien n'est clarté quand vous n'êtes pas là ! Je suis comme cet aveugle qui mendie et chante à Maska et dont vous me parlez avec tellement de tristesse ».

Et puis, de Florence, un mois plus tard, elle lui envoie ce long cri de détresse : « Ne me demandez aucun détail sur l'existence que je mène ici ; je ne sais comment je vis, privée de vous. L'amitié m'est impossible parce que toutes mes réserves de tendresse et de dévouement vous sont consacrées, il ne me reste rien pour un futur éventuel ; j'ai le

cœur dur et les mains vides... Oui, il y a « l'autre amour », mais en moi, telle que vous m'avez créée, il n'y a guère de place pour deux grands sentiments à la fois. Est-ce aimer de ce que vous nommez « l'autre amour » que vouloir fixer un instant une sensation fugitive? Non, non, l'amour ne doit pas être cela. Il peut s'ennoblir, conquérir, comme le corps, le cœur et l'âme d'un autre... Il n'est admissible qu'ainsi ; sinon, j'y renonce... Ah ! vos théories me désemparent, m'attristent et m'humilient... Vous me dites : « En nous séparant, nous avons commis une faute réciproque... » Vous, si expérimenté, pourquoi nous l'avoir laissé commettre? Puisque vous saviez que la lutte serait au-dessus de nos forces, pourquoi nous avoir jetés dans ce tourment? Nous en sortirons probablement, mais si meurtris que toute notre tendresse pourra à peine suffire à nous guérir. »

C'est donc lui qui a voulu la séparation. Il l'a restituée à l'autre amour, l'amour qui serait normal si le cœur et l'esprit ne s'étaient pas, chez elle, séparés de la chair. Elle ne peut plus se donner à celui qui ne la peut plus posséder entière. Et dès lors, le tourment va s'accroître jusqu'à devenir intolérable. Son mari, pourtant, n'essaie-t-il pas de la distraire, de la reprendre? Aux changements de lieux, n'est-ce pas sensible? Il l'emmène à Florence, à Sienne, à Pise. Elle s'y montre attentive à la beauté des paysages, aux œuvres d'art. Mais voici qu'Abdulhak Haamit se dit malade, qu'il l'est sans doute, qu'il tente de l'attendrir sur sa vieillesse et sur sa mort tandis qu'elle s'amuse, comme au Campo Santo de Pise l'odeur des cadavres vient empoisonner la joie des beaux cavaliers dans la

fameuse fresque d'Orcagna. Elle doit défendre la vie contre lui : « Allez-vous donc prétendre, comme vous le faites parfois, que nous ne naissons que pour mourir? Non, non, ce n'est pas mon avis. Notre passage ici-bas correspond à une nécessité de la nature, nous avons chacun notre rôle à jouer, plus ou moins brillant, notre devoir est de nous en acquitter loyalement. Puisque les fonctions terrestres qui vous furent dévolues sont parmi les plus nobles, restez sur votre plan en les exécutant noblement. Voilà pour la vie : quant à la mort, elle reste l'inconnu. Tout ce à quoi nous devons nous astreindre, c'est de laisser le plus possible de beaux souvenirs dans la mémoire des autres. Évitons donc, autant que nous le pouvons, la moindre déchéance ; diminuer un être, c'est diminuer toute la création... »

Il joue de sa détresse comme il joue de l'ennui de Lusiyen. Il en fait les instruments de sa dangereuse musique, la musique de perdition. Comment l'a-t-il laissée partir? Il ne peut plus se passer d'elle, il l'appelle, il la supplie, il la met en demeure de revenir. Et cette fois le drame va se resserrer entre les trois personnages. Il faut bien que l'un d'eux soit égorgé et la victime est choisie. « J'habitue petit à petit M... à l'idée de mon départ, lui écrit-elle de Venise le 26 novembre 1925, et je tâche de lui laisser conclure tout seul que ce départ pourrait bien être définitif. Il me faudra ensuite arriver à lui faire admettre que « longtemps » peut devenir « toujours ». Il lutte dans un sens, moi dans l'autre : nous finirons bien par user nos efforts et par émousser nos armes. Il sera vaincu parce que, hélas ! il est sincère et qu'il croit pouvoir arriver à me faire changer d'avis. Il ne sait pas, il ne peut savoir,

qu'il y a déjà longtemps que je suis partie, et qu'il se bat avec le fantôme de celle qui fut la Lusiyen de Rome ! Ayez encore un peu de patience, ayez surtout beaucoup de confiance en moi : mon rôle n'est pas aisé, n'ajoutez pas à mon tourment le poids de votre détresse. J'ai bien assez à faire avec la mienne et avec celle de l' « autre » ; il me reste aussi à détruire le cadavre de l'Amour qui gît en travers de ma route, tout sanglant encore de ses ultimes blessures. »

Quelle cruauté dans cette résolution d'habituer son mari au départ ! Des rives du Bosphore, un homme, un vieillard suit les phases du combat, de cet œil trop lucide que le portrait laisse deviner, de cet œil fascinateur de serpent qui attire sa proie. Car Lusiyen est sa proie. Cette fois, il ne la laisse plus échapper. Qu'est-ce donc qui empêche la femme de partir? La question matérielle se pose entre eux. Le poète turc est sans fortune. Elle ne veut pas être à sa charge. « Travailler? Mais quoi faire? Écrivez, dites-vous. Allons donc, cela ne rapporte rien : vous en avez les meilleures preuves. Quel bénéfice avez-vous jamais retiré de vos œuvres? Et elles sont sublimes, au dire de chacun. Vous dites encore : « Aussi pauvre que je sois, je m'arrangerai pour que vous ne manquiez de rien. » Enfant ! Ce « rien » est composé de tant de choses auxquelles je ne prends plus garde du fait de les avoir à ma portée, mais qui me deviendront indispensables le jour où elles me seront inaccessibles. Vous vous priverez en vain pour moi, vous savez que je n'accepterai jamais semblable chose... » Elle vit dans le luxe avec son mari, et il lui faut dire aussi adieu à ce luxe.

« Il y a autour de vous et de moi un cercle de feu qui nous isole du reste de l'humanité. » Sans doute, car cet envoûtement à distance est presque inimaginable. Les mois passent et la lutte se complique et dure. « Nous en sommes arrivés à ce point : M... n'a plus foi en moi, vous n'avez plus foi en vous, et je n'ai plus foi en rien. Nous voilà épuisés avant l'issue de ce combat sans merci ; nous nous consumons chacun de notre côté et sans bénéfice pour personne. N'enviez donc personne, nous sommes à plaindre tous au même degré. Je pleure, je boude, je rends la vie impossible autour de moi et je ne puis me décider au seul geste qui, peut-être, arrangerait tout. » Misérable créature qui hésite avant de quitter sa maison, sa vie normale, son pays, sa race, pour s'en aller vivre auprès d'un vieillard pauvre qui n'a pas le courage de renoncer à elle ! Mais y renoncerait-il, qu'elle-même ne serait peut-être pas délivrée. Elle ne se libérera jamais du mirage oriental. Toute une année, et même dix-huit mois se passeront encore dans ces irrésolutions, ces tergiversations qui obéissent néanmoins à une volonté unique, tenace, opiniâtre. Elle se rendra si insupportable qu'elle aura gain de cause par lassitude, par fatigue, par usure.

Abdulhak Haamit en est à sa cent cinquantième lettre, à son cent cinquantième appel. « Cent cinquante fois déjà, écrit-elle de Milan où M... l'a emmenée, nous nous sommes appelés sans parvenir à nous rejoindre. Ne me dites donc pas que « si je le voulais vraiment, je serais près de vous ». Je le veux vraiment, vous le savez bien, je le veux même tout court, mais vouloir ne suffit qu'en théorie ; en pratique, c'est autre chose. » Cependant elle ne se

déplaît pas à Milan et aux lacs italiens. Dans ses lettres, elle lui parle de ses plaisirs. Il en est jaloux et pour protester il la punit de son silence. « Pauvres plaisirs ! dit-elle. J'ai eu tort de vouloir vous les narrer, car de moi rien ne vous intéresse, en dehors de mon déchirement et de ma souffrance... Gare de vous faire entrevoir qu'il y a des heures et des minutes où je suis quelque chose en dehors de vous !... Votre égoïsme et votre intransigeance se dressent et sifflent comme des serpents en courroux !... » Ainsi, par éclairs, se révolte-t-elle, mais il est trop tard. Elle sait bien qu'elle est prise et se débat en vain, comme un oiseau dans la main du chasseur qui l'a blessé. Aux lacs italiens, qui lui plaisent et apaisent son cœur malade, elle pense au Bosphore et l'émotion la suffoque : « Hélas ! le Bosphore est loin, il ondule drapé de gris et de mauve le long des vieux yalis caducs. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir sa couleur de perle, pour sentir contre ma joue le vol silencieux de ses mouettes, pour me remplir l'oreille de son bruit de soie froissée... Que tout cela est loin de moi !... Et que fait donc ici cette mélancolie promeneuse, rêvant sous les frondaisons d'azalées?... Ah ! ouvrez-moi les bras pour que je m'y réfugie et que j'y oublie tout ce qui n'est pas votre décor familier... » Échappe-t-on à cette musique de l'Asie?

Elle fait un dernier voyage dans sa famille, à Liége, puis à Paris. Paris la retient par tous ses liens de douce civilisation, ou du moins essaie de la retenir encore : « Ah ! tous les trésors de l'Italie ne valent pas ces coins de Paris : tout y est harmonie et j'y sens battre le cœur du monde. » De

retour chez elle, à Milan, elle y est accueillie avec douceur et gentillesse. « J'ai un peu l'impression (2 décembre 1926) qu'on me traite comme on traite ces malades auxquels on résiste sournoisement en ayant l'air de leur céder. Je crois qu'à cela je préférerais encore l'hostilité ouverte de l'an dernier, et les discussions à grands cris et à portes claquées. A présent, nous avons l'air, tous deux, de gens qui ont des plaies secrètes ; nous voulons les croire, et surtout les faire croire refermées, mais elles suppurent et s'enveniment. Nous irons ainsi jusqu'à l'empoisonnement définitif. Puisse-t-il avoir lieu bientôt ! J'ai hâte d'en finir. J'ai l'impression que nous touchons au terme de notre calvaire. Comment tout cela finira-t-il? je n'en sais trop rien et d'ailleurs je ne puis plus que me laisser porter par les événements; j'ai compris que l'on use en vain son effort à le diriger dans le sens que le destin contrarie. Ne me croyez pas pour cela sans courage et sans espoir, j'en ai et j'en aurai jusqu'à mon épuisement total et si j'adopte pour le moment la politique de la résignation, sachez que c'est pour reprendre des forces ; je finirai bien par découvrir un moyen de terminer cette malheureuse aventure et par construire le tremplin qui décuplera la valeur de mon saut lors de ma prochaine évasion. Pour le moment, tout est miel et sourire. Ah ! les belles dents, comme elles voudraient mordre ! Comme tout cela est pitoyable, mon Dieu ! Deux êtres que tout devrait unir et que tout sépare ! Tant pis, je ne veux considérer que vous et moi ; en dehors de nous deux, tout obstacle est à franchir, résistance à vaincre, volonté à fléchir... »

Quelle passion romantique dépasse en démence

celle-ci? Lusiyen a rencontré un mari qui lui plaît ; elle vit dans un pays dont le climat, la nature, l'art, la société lui conviennent ; elle connaît les plaisirs du monde, du luxe et des voyages. Et il faut qu'elle renonce à tout cela pour aller rejoindre dans son palais branlant un homme aux portes de la vieillesse et de la mort ! Quel homme est donc celui-là? Impitoyable et prodigieux, tyrannique et séduisant, doué de ce radium merveilleux qui brûle à distance et dont la vertu est sans explication chimique, hors de l'analyse et du temps.

Le dénouement ne va-t-il pas se précipiter? L'accalmie qui a suivi le retour après le voyage de Belgique et de Paris n'a pas été de longue durée. La tempête a éclaté : « Ici (12 décembre) se livre un combat tel que toute l'hypocrisie dont deux êtres civilisés disposent ne parvient pas à en dissimuler la violence. Nous avons eu une discussion (pour la nommer décemment) qui a failli nous mener loin. J'ai dit et redit, d'abord avec calme, ensuite avec passion, mon impossibilité absolue de continuer à vivre cette vie en partie double : mon corps ici, mon âme là-bas, que tout valait mieux que ce supplice, même la mort qui est le recours suprême... On dit comme cela des mots, même en sachant ce qu'ils représentent d'énorme, mais quand derrière le mot prononcé on voit surgir la chose !... J'ai vu la mort dans les yeux de M..., je l'ai vue ouvrir ses ailes, planer dans la chambre et nous frôler de sa présence terrible. Nous en fûmes tous les deux épouvantés... Où allons-nous? vers quels abîmes? Sous quel bloc serons-nous écrasés? Comment finira tout cela? Je ne sais plus

que dire, ni que faire. Que Dieu nous garde... »

Il est bien tard pour invoquer Dieu. Une année nouvelle a commencé, celle qui réunira les deux singuliers amants. « Nous vivons l'un en face de l'autre, écrit-elle le 9 janvier 1927, une existence de damnés, car tout l'enfer brûle derrière une façade de rapports plus ou moins courtois. » Son mari essaie de l'empêcher de partir en ne lui donnant d'argent qu'au jour le jour, en mettant sous clef ses bijoux : « Le sot !... (10 février.) Il ne fait qu'attiser mon ardeur, et l'idée qu'il me suppose capable de filer comme un trottin me donne presque l'envie de faire des bêtises... Mais non, je n'agis pas pour les autres, mais pour moi-même : je m'en irai d'ici sans rien casser, sans rien salir, sans laisser derrière moi quoi que ce soit de vilain ou de simplement équivoque. Là où j'ai passé, je veux que la trace, légère et profonde, que mes pas ont creusée, reste nette et, le plus possible, lumineuse. C'est peut-être à ce système que je dois l'attachement si profond des êtres qui vécurent auprès de moi. »

Parmi ces êtres qui vécurent auprès d'elle, elle n'oublie donc que son mari? Et puis elle finit par triompher de cette longue résistance, comme l'eau goutte à goutte se fraie un passage. Quel homme a jamais pu résister à la volonté quotidienne, sournoise ou éclatante, perfide ou démonstrative, d'une femme acharnée à détruire son foyer et à rendre autour d'elle la vie intolérable? La force ou la patience, la douceur ou la colère s'émoussent pareillement contre cette résolution continue qui a toutes les heures et tous les moyens à sa disposition. Lusiyen, du moins, ne se sert pas du men-

songe. Elle fut loyale dans le combat. Elle ne charge pas ce malheureux M... qu'elle va abandonner. Elle n'invoque à son aide que cette attirance dont elle n'a jamais pu se dégager. En vérité, c'est bien un phénomène d'envoûtement.

A partir du mois d'avril, elle est délivrée de ce cauchemar. Elle entreprend les démarches pour obtenir un passeport. C'est déjà la promesse du départ. Elle se sent allègre, joyeuse, aérienne, dans les bureaux où il lui faut attendre, sur les escaliers qu'il lui faut gravir. « Je grimpe d'un pied léger, écrit-elle le 25 avril, des escaliers interminables, je respire avec délices l'odeur spéciale aux lieux où grouille une humanité mangeuse de mets épicés et ignorante des saintes lois de l'hygiène... Tout me semble beau et facile... c'est que tout l'est devenu... Quelle métamorphose ! Et le printemps par-dessus tout cela ! C'est le paradis. » Car M..., le mari, a fini par consentir. On ne peut dire que ce soit de bon cœur, ni sans avoir tout tenté. Il ne lui donne qu'une « permission » de deux mois. Mais elle sait que ces deux mois dureront toujours.

De Milan elle va se reposer à la villa d'Este. Dernier parfum de la douceur occidentale pour la retenir avec des fleurs. Quand elle revient à Milan, le passeport est en règle et tout est prêt pour le départ, le départ consenti qui n'est pas une fuite. Le 7 juin 1927, elle écrit à Abdulhak Haamit : « Voilà que je ne puis croire que bientôt je serai auprès de vous et que j'ai peur... Comment expliquez-vous cela? En réalité, ce n'est que « la peur d'avoir peur » et un peu de cette angoisse qui toujours m'étreint devant une chose trop belle et dont

la magnificence m'éblouit. Au revoir, au revoir, ma main tremble à l'idée que bientôt elle sera dans la vôtre. »

Et le 16 : « Le voici donc arrivé, ce moment tant attendu, ce moment dont j'ai si souvent désespéré !... Tout est en ordre autour de moi et je n'ai même pas à me défendre contre rien ni personne... Les choses d'ailleurs ne se réalisent jamais telles que nous les avions imaginées... Qu'attendais-je donc et que craignais-je? Les liens sont tombés un à un autour de moi, mais aurais-je perdu l'habitude de la liberté et aurais-je longtemps encore cette marche à pas rapetissés d'esclave trop tard libérée? Voilà, il faut partir, partir sans regarder derrière moi, comme nous l'avons si souvent dit... »

La lettre va se terminer sur ce cri pathétique et cette angoissante objurgation : « Adieu donc, vie qui fut ma vie, murs qui furent ma maison, amour qui fut mon amour... Efendicigim, promettez-moi de me donner l'oubli de tout ce qui ne fut pas vous... »

Elle sera suivie de ce dernier télégramme : « *Milan*, 20 *juin* 1927 : Partirai demain par Simplon. — LUSIYEN. »

IV

LA MUSIQUE DE PERDITION

C'est le titre de l'un des plus beaux contes de Maurice Barrès dans *le Mystère en pleine lumière.* Cette musique de perdition, chacun peut l'entendre

à chaque âge. Celui qui ne l'a pas entendue ne sait pas la douceur troublante qui peut s'introduire dans un appel vers une autre vie. Elle peut venir d'une voix humaine, ou d'un songe, ou d'un climat, ou d'une lecture. Elle atteint en nous des fibres intactes de notre sensibilité et nous sommes étonnés du son qu'elle peut rendre comme ces cordes de violon qui sanglotent sous des mains expertes. Alors elle risque de nous entraîner hors de nos chemins et de nous égarer loin de notre maison et de notre patrie. Même éloignée, même vaincue, elle laisse une nostalgie au cœur qu'elle a fait tressaillir et cette nostalgie ne disparaîtra plus jamais tout à fait. La musique de perdition peut être aussi musique d'inspiration quand elle a été contenue. Le tout est de la contenir.

L'Occitanienne des *Lettres à Abdulhak Haamit* avait entendu, toute jeune, la musique de perdition. Celui qui la lui avait composée était un vieil enchanteur qui savait manier tous les philtres, un sorcier qui les lui avait versés. Elle avait cru pourtant échapper à sa domination. Elle s'était enfuie aux plus beaux lieux d'Occident, et dans les bras d'un mari qu'elle aimait. L'autre, sûr de ses poisons et de ses sortilèges, avait continué de l'envoûter à distance. Sept ans elle se débattit contre ses fascinations, sept ans elle fut partagée entre l'Occident et l'Orient. Et puis l'Orient l'emporta. Mais quel cri de détresse dans sa dernière lettre : « *Adieu donc, vie qui fut ma vie, murs qui furent ma maison, amour qui fut mon amour!* » Le vieil enchanteur a donc capturé sa proie. « *Promettez-moi de me donner l'oubli de tout ce qui ne fut pas vous...* » L'oubli : c'est l'enchantement de l'Occident qui

commence maintenant. Gare au sorcier ! Lusiyen ne guérira pas plus de l'Occident qu'elle n'avait pu guérir de l'Orient. Elle demeurera écartelée. L'oubli n'est pas plus aux rives du Bosphore qu'aux palais de marbre de Venise, qu'aux fraîches verdures des vallons meusiens. Un jour, peut-être lointain, Lusiyen reviendra. Il est, pourtant, au Vieux-Sérail, dans l'admirable palais mystérieux de la Corne d'Or, des salles merveilleuses qui font comprendre l'histoire des Sultans : une porte s'ouvre et l'on recule, effaré, car on a devant soi l'abîme...

Août 1932.

ÉPILOGUE

LE VOILE SOULEVÉ

L'Enchantement du Bosphore, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1932, m'a valu toute une correspondance venue de France et de l'étranger, de l'Orient à la Belgique. Qui donc est en réalité cette mystérieuse Occitanienne envolée aux rives d'Asie? Et ce vieillard des *Mille et une Nuits* aux sortilèges redoutables? La première lettre reçue était d'un grand chirurgien qui, revenant de la dure campagne de Bessarabie en 1919 et en route pour la France, s'était arrêté à Constantinople où il avait été reçu par Lucienne Haamit. « Je n'ai jamais pu oublier, m'écrivait-il, cette jeune femme magnifique dont la beauté et les grands dons artistiques faisaient d'elle une compagne idéale pour l'exploration des richesses mourantes et si profondément pitoyables de Stamboul. Pour moi, Constantinople, c'est elle... avec ses désenchantements, ses espoirs, son âme trépidante cherchant alors la vérité et l'unité dans la vie. Je l'entends encore, jouant un soir, à la nuit tombante, dans une villa de San-Stefano, au bord de la mer, la *Quatorzième Sonate* de Beethoven dans un cercle d'officiers alliés... » Le célèbre

docteur a, lui aussi, subi l'enchantement du Bosphore.

Mais il faut compter avec son pays natal. La Belgique ne s'est pas souciée avec tant d'admiration de celle qui l'avait désertée. La *Nation belge* (24 octobre 1932) est allée interroger un ancien consul de Turquie à Bruxelles, M. Georges Vaxelaire, sur Abdulhak Haamit et sa compagne. Car Abdulhak Haamit fut ministre de Turquie auprès du roi des Belges pendant plusieurs années et occupa ce poste jusqu'en 1911 où il fut rappelé. A vrai dire j'ai, par ailleurs, beaucoup entendu parler de l'ambassadeur turc et non sans restrictions et réserves sur ses habitudes de bohème. C'était un homme magnifique qui approchait alors de la soixantaine, mais paraissait revêtu d'une immortelle jeunesse. Sa gloire poétique le recouvrait d'autant mieux qu'elle était inconnue dans nos pays et que l'on s'en rapportait à cette renommée sans contrôle. Travaillait-il encore? Ses familiers assurent qu'il avait abandonné toute composition littéraire, et même depuis de longues années, un peu à la manière d'Alfred de Musset dont toute l'œuvre fut à peu près terminée dès sa trentième année. Mais Alfred de Musset ne se survécut que jusqu'à l'âge de quarante-sept ans. Atteint des mêmes vices, la boisson et les femmes, Abdulhak Haamit demeurait invulnérable. Il s'en allait à Londres, la plupart du temps, cacher ses excès, abandonnant la légation. Prenant part un jour à Bruxelles, chez M. Davignon, alors ministre des Affaires étrangères, à une soirée diplomatique, comme le fils du ministre, le futur auteur du *Pénitent de Furnes*, au courant de sa renommée,

s'informait aimablement auprès de lui de ce qu'il composait, il répondit non sans esprit ni vérité :

— En ce moment, je ne compose pas. Je me décompose.

La jeune Marie-Lucienne S.. menait alors à Bruxelles une vie d'étudiante assez libre. Elle aurait rencontré le ministre turc au restaurant : « Elle dînait à une table voisine de la sienne, en compagnie de sa sœur. Il y eut des regards échangés. Puis la conversation s'amorça. On promit de se revoir. On se revit. Et voilà comment naquit cet amour qui a enrichi la littérature d'un véritable joyau. » Et comme le journaliste demande à l'ancien consul de Turquie un portrait de la jeune fille : « Fascinante, répond-il, fascinante. Une blonde aux yeux bruns qui fit tourner bien des têtes. Avec cela gaie, allante, en vraie Liégeoise qu'elle était... » Puis il ajoute : « Elle donnait l'impression d'une femme intelligente. Et elle possédait une facilité merveilleuse pour les langues étrangères. Elle l'a prouvé d'ailleurs avec éclat puisqu'elle s'est fait un nom dans les Lettres turques. Mais à l'époque où je l'ai connue, cet aspect de sa personnalité n'attirait pas l'attention. Peut-être que sa beauté absorbait toute la lumière. Et puis, qui se montre conforme à soi-même? Il y a, dans toutes les âmes, des recoins ignorés. »

L'ancien consul complète ainsi ses confidences : « Il y a dans cette histoire des surprises étonnantes. Abdulhak Haamit, son mandat expiré à Bruxelles, était retourné à Constantinople. C'est là, en 1911, qu'il épousa Lucienne. Il divorce en 1919, mais en même temps qu'il se sépare de sa femme, qui

s'unit à un comte italien, il l'adopte, ce qui ne l'empêche pas de l'épouser à nouveau en 1928. Allez vous y reconnaître ! Et on parle du maquis de la procédure... De sa part, à lui, on comprend encore. Il a trente-cinq ans de plus qu'elle. Et il était coutumier de la bizarrerie. C'est ainsi que lorsqu'il perdit sa première femme, originaire du Turkestan, il se cloîtra pendant plusieurs semaines dans une cave, d'où il sortit ayant achevé une série de poèmes déchirants qui comptent parmi ses plus beaux. Mais elle ! Quand elle lui a écrit les lettres qu'elle vient de livrer à la publicité, c'est-à-dire entre 1920 et 1927, elle était une épouse heureuse et comblée. Elle n'en a pas moins quitté le compagnon prédestiné pour rejoindre le vieillard dont elle vivait séparée depuis des années. Cela fait penser au procureur Haller, ou mieux encore aux inventions pirandelliennes. On n'imagine pas un cas plus flagrant de dédoublement de la personnalité. »

D'autres nombreux témoignages corroborent à peu près ceux-ci, Mais voici le meilleur que j'ai réservé. Du palais Maçka d'Istanbul, me parvient tout un manuscrit. Lusiyen Abdulhak Haamit m'envoie le récit de son enfance jusqu'à son départ pour Constantinople. Tôt ou tard elle écrira le roman de sa vie. Ne m'invite-t-elle pas à compléter la lecture des lettres d'amour par ce premier chapitre? Encore ne le ferai-je qu'avec discrétion. Ses souvenirs tournent volontiers, comme c'est l'usage, à l'apologie. Je dois à la vérité d'ajouter que, parmi ceux qui l'ont rencontrée à Bruxelles au temps où elle fut séduite par le poète-ministre turc, tous ne sont pas aussi bienveillants pour

elle. Mais sans doute ne l'ignore-t-elle pas. Née à Liége en effet, elle se découvrit tout enfant différente de son milieu : « Je grandis adulée, adorée, entourée de l'émerveillement des miens. Émerveillement composé d'une succession de miracles : ils étaient tous de très haute taille et j'étais si petite ; ils étaient guindés, froids, puritains et j'étais vive, exubérante, prime-sautière ; ils étaient graves et silencieux, je babillais sans cesse et j'avais cette divine gaieté qui transforme l'ombre en lumière ; ils étaient courbés sous des traditions dont je n'admis jamais l'austérité ni la rigueur ; ils étaient profondément religieux et j'avais en moi le germe de toutes les controverses. »

Elle n'oubliera pourtant jamais l'atmosphère de la maison paternelle. Son absence la désespérera sous les toits étrangers « qui abriteront ses haltes ». Ses haltes? Elle est donc partout dépaysée? Elle s'attendrit sur cette maison et le jardin qui l'entourait, mais elle se doute bien que son imagination les transforme et qu'ils sont demeurés tout petits.

Cette enfant amusante et sensible a pourtant déjà son royaume à elle, ce royaume où la femme se réfugiera plus tard. « Je dépouille à son seuil, écrira-t-elle pour expliquer sa vie, tout ce qui pourrait ternir ou troubler de vaines vibrations l'air épuré que mon âme exige. Je dépose, avant d'entrer, les passions qui me vêtirent de leur manteau de flamme, les laideurs qui parfois me salissent malgré moi, la trace baveuse de la bêtise qui me souille à mon insu, les péchés, les vilenies et j'entre dans la sphère privilégiée dont le cristal épais me protège et m'isole. Tout autour de moi

est vierge, je suis dans un élément pur de toute scorie et je dénombre mes acquisitions nouvelles : un beau geste, un vers sonore, une pensée profonde, une bonne action. C'est la réserve de beautés où je puise aux jours noirs, c'est l'alignement miraculeux qui me dispense des forces neuves lorsque je suis près de fléchir. Nul être n'a jamais franchi le seuil sacré. Quelques-uns le tentèrent en vain et furent pour cela à jamais bannis de ma vie. Un seul comprit la sainteté de mon refuge. Un seul le respecta comme on respecte le Tabernacle du saint des saints. Un seul évita de profaner par des paroles humaines le mystère enfoui au plus profond de moi. Voilà peut-être une des raisons qui font de nous deux êtres se comprenant au delà des compréhensions terrestres. »

Je passe sur les premières lectures dans un grenier, Alexandre Dumas, Victor Hugo ; sur les années de couvent dans la Campine. Déjà elle se sent possédée du désir de séduire, de plaire pour plaire, comme l'oiseau chante pour chanter. Elle s'entoure d'une carapace de frivolité pour cacher ses points vulnérables. Et voici qu'elle se plaint, chose étrange, d'avoir trop bien réussi à se faire admirer, secourir et aimer et qu'elle regrette ce pouvoir incontestable qu'elle exerçait : « Ah ! vous tous, quel mal vous m'avez fait en aplanissant, en ratissant le chemin où je devais passer, au lieu de laisser les ronces meurtrières et les pierres coupantes et la route indéfrichée, balayée de rafales ou inondée d'un soleil de feu ! Sans vous, sans votre tendresse, sans votre secours, j'eusse été, je le sens, celle qui lutte et se débat, courbe le dos sous l'orage, halette sous le ciel embrasé, mais

accepte orgueilleusement le combat, et non celle qui cherche refuge entre deux bras tendus, celle qui se repose sur le bord de la route, à l'ombre des futaies que d'autres plantèrent, celle qui n'ose encourir la blessure qui guérit peut-être, qui tue parfois, mais qui est le sceau suprême de la vie merveilleuse, la cicatrice que l'on arbore fièrement et que l'on montre en disant : « J'ai souffert, donc je suis ! » C'est à vous que je reproche l'aveu que je fais ici, d'avoir si souvent renoncé à lutter ; c'est à vous que je reproche la lâcheté qui me fit si souvent prendre les sentiers de traverse, quand se découpait sur l'horizon l'ombre de l'adversaire, qu'il faut vaincre et non fuir ! »

Mais tout ce pouvoir s'écroula un jour. Elle cessa d'être chez elle le centre d'où partaient les rayons. Son frère aîné se maria et amena dans la maison une jeune femme belle, douce, réservée, qui peu à peu, lentement, reprit toutes ses conquêtes et les acheva en donnant le jour au plus bel enfant du monde. Lucienne se soumit, ou plutôt découvrit une autre voie. Elle se prit de passion pour l'enfant. « Je m'élançais, dit-elle, dans mon premier amour, les bras alourdis du charmant fardeau, l'âme remplie du précieux tourment. »

Puis, elle prit la passion de l'étude. Là encore elle voulut primer. Toujours ce besoin de domination. Rentrée chez elle, elle demande à suivre les cours de la Faculté de droit. Son père s'y oppose. Elle se sauve chez un oncle à Valenciennes. On ramène la jeune révoltée. Elle s'évadera à nouveau, grâce à une acceptation de fiançailles avec un homme considérable, âgé, corpulent, dont

la demande a flatté l'ambition paternelle. Elle se sert de ce prétendu sur qui elle « se fait les griffes », avoue-t-elle, pour obtenir un sursis qui lui permettra de s'inscrire à Bruxelles. Enfin elle est libre. Tout de suite elle abuse de sa liberté. A quoi servirait la liberté, sinon à en abuser? Elle se lie avec toutes sortes de camarades, et même avec un attaché à la Légation de Turquie. Celui-ci, devant elle, ne cesse de célébrer son ministre, si beau, si grand, si généreux, et par surcroît, poète de génie. Elle veut le voir. Elle le voit, dans toute sa magnificence, en grand uniforme et couvert de toutes ses plaques et décorations.

« Mon prince charmant, écrit-elle, n'était pas jeune, mais il était la jeunesse elle-même, jeunesse qui résidait dans le délicieux sourire, dans le doux éclat de deux magnifiques yeux sombres. Jeunesse éternelle qui reste le privilège de ceux que les années effleurent sans les déparer de leur grâce, jeunesse indestructible dont la Nature gratifie ses enfants d'élection. Cette soirée fut le point de départ de cet attachement auquel chaque heure de notre vie future devait souder un maillon nouveau. La chaîne, qu'anneau par anneau, nous forgeâmes en vingt ans, nous tient étroitement liés l'un à l'autre. Un essai d'évasion me prouva combien je faisais corps moi-même avec cet idéal esclavage et je suis redevenue, de par ma pleine volonté, la plus soumise et la plus heureuse des prisonnières. »

Toute sa destinée s'est jouée ce soir-là. Elle rompt ses fiançailles. Elle s'enfuit à Londres avec Abdulhak Haamit (il a 58 ans, elle 22). Mais quel mélange de joie et de douleur ! « Abdulhak Haamit

me conduisit à Londres dans son appartement de Clarge Street. J'y menais une existence charmante. Abdulhak Haamit me faisait les honneurs de la Métropole qui a toujours été pour lui la Capitale du Monde. Nous nous promenions chaque jour dans les beaux parcs qui sont, dans cette sombre cité, des oasis chargées et fleuries, nous déjeunions dans les restaurants en vogue, une auto nous emmenait dans la délicieuse campagne anglaise, puis nous rentrions à Clarge Street, où j'étais remise aux mains d'une miss Louise qui me tenait compagnie jusqu'au lendemain. Car Abdulhak Haamit disparaissait avec le jour. Dès que la nuit descendait sur Londres, il devenait inquiet, nerveux et ce malaise mystérieux ne s'apaisait que dans les brouillards qui, à la vesprée, envahissent Albion. Quel était le secret de cette attitude? Je devais bientôt en apprendre la raison cachée : il buvait et il voulait, autant que possible, dissimuler cette tare. Il y réussit quelque temps, mais hélas! un beau jour, ou plutôt un beau soir, me fut révélé, dans une lueur de catastrophe, ce que l'alcool arrive à faire d'un être, le degré d'abjection où il le fait descendre, et la façon dont il réveille en lui les instincts les plus dégradants! Je fus bouleversée. A qui, grand Dieu, pieds et mains liés, m'étais-je donc livrée? Où était le véritable Abdulhak Haamit? Était-ce l'idéal compagnon des belles heures diurnes, ou bien ce monstre déchaîné qui brisait tout autour de lui? Le lendemain le ramenait repentant et confus, il maudissait le vice qui le tenait dans ses griffes tenaces, il jurait de ne plus recommencer et tout allait bien jusqu'au soir. Mais hélas! les

premières heures nocturnes tendaient l'embuscade où, patiente, attendait la Tentation. Je ne sais s'il luttait réellement ou s'il voulait donner le change aux autres et surtout à lui-même, mais j'ai assisté, terrifiée, au combat qu'il semblait livrer et dont il sortait chaque fois vaincu. Je l'aimais trop, et j'étais surtout trop amoureuse de l'harmonie et de la beauté pour ne pas, de toutes mes forces, l'aider à triompher de cet ennemi embusqué dans l'ombre, pour ne pas donner l'effort de mes mains amies pour le tirer de l'abîme où il menaçait de sombrer. Dès lors, je consacrais toute ma patience, tout mon courage à tenter de réduire l'hydre qui faisait, d'un être d'élite, sa proie savoureuse. L'histoire de ce combat acharné qui dura de longues années et duquel je sortis brisée, mais victorieuse, est un peu l'histoire de notre vie commune, ou du moins l'élément duquel dépendirent, en grande part, les réactions que nous opposâmes par la suite aux dures épreuves que nous eûmes à traverser ensemble. »

Un peu plus tard, en 1911, le ministre turc dont les excès sont connus est rappelé à Constantinople où il est nommé sénateur. Il emmène avec lui Lucienne dont il ne peut plus se passer et qu'il épouse à Vienne. La voici enfin à Constantinople dont le premier aspect, dans le froid et sous la neige, commence par lui apporter les plus amères désillusions et dont le charme peu à peu opère. Et le manuscrit s'achève par cette invocation :

« Constantinople, vous m'avez accueillie avec tendresse et confondue dans votre giron maternel avec vos enfants les meilleurs. Vous m'avez dispensé, d'une main généreuse, les beautés de vos

sites, les splendeurs de votre ciel, les fleurs et les fruits de vos jardins, le calme de vos nuits, la douceur de vos jours. J'ai reconstruit, à l'ombre protectrice de vos murs, un foyer où j'abrite en tremblant un fragile bonheur humain. Vous avez élevé autour de moi, l'infranchissable barrière de vos ensorcellements et vous m'avez attachée à vous par un mystérieux lien. En actions de grâces, je baise ici le pan de la robe immaculée qu'au jour de mon arrivée, vous laissiez traîner jusqu'à ce quai où je fis mon premier pas sur la terre turque et dont la neige garda quelques heures la périssable empreinte...

Cependant le manuscrit ne se relie pas aux lettres d'amour. Un intervalle de neuf années les sépare. Que s'est-il passé pendant ces neuf années? Comment aboutirent-elles à la rupture, au départ pour l'Italie, au mariage avec le comte M. S...? Bien des obscurités demeurent. Sans doute Lucienne ou Lusiyen les dissipera-t-elle dans le livre de sa vie qu'elle ne manquera pas d'écrire.

Une dernière photographie des deux héros du livre, qui date de ces mois d'été, les montre bras dessus, bras dessous, lui toujours jeune dans sa verte vieillesse, tournant vers elle sa belle tête souriante, elle riant franchement et montrant ses dents saines, plante magnifique et droite dans tout l'épanouissement de sa maturité. Et cependant, même les voiles soulevés, le mystère des âmes et des corps n'est jamais éclairci...

Paris, novembre 1932.

LE
BANQUET ROOSEVELT

Invité par le Club américain de Paris à l'un de ses déjeuners mensuels, le président me donna brusquement la parole à l'heure des toasts sans m'avoir averti. Je me levai en proie à la plus pénible anxiété, car je déteste improviser. Qu'allais-je dire à cette assemblée jeune et brillante qui me considérait avec sympathie et que je désirais de ne point décevoir?

— Je serai bientôt, ai-je avoué, le seul Français cultivé qui n'ait pas rendu visite aux États-Unis. J'y devais aller pendant l'hiver 1914-1915 *: les destins ne l'ont pas voulu. Mais j'ai tout de même de grands souvenirs américains : le Banquet Roosevelt, les premières tombes américaines dans la guerre, les oiseaux venus de l'autre côté de l'Atlantique...*

J'ai rassemblé ici les éléments de ce discours, empruntés à toute une série d'études sur les relations franco-américaines.

H. B.

Paris, ce 1er *juin* 1932.

I

LE « BANQUET » ROOSEVELT

Janvier 1919.

Le 5 juin 1914, Théodore Roosevelt débarquait à Cherbourg. Il ne faisait que traverser la France pour se rendre à Madrid où il devait assister au mariage de l'un de ses fils. Mais il avait reçu à bord de l'*Olympic* une invitation par la télégraphie sans fil, et il l'avait acceptée par la même voie. M. Hanotaux, ancien ministre des Affaires étrangères, le priait à déjeuner le 6 juin et, le traitant comme un souverain, lui demandait de dresser lui-même la liste des convives.

Aux noms de ses confrères de l'Académie des Sciences Morales dont il était associé étranger, MM. le comte d'Haussonville, Ribot, Boutroux ; au nom du général Brugère qui avait été chargé de mission à Washington ; du général Mangin qui revenait alors du Maroc et qui avait publié *la Force noire;* de M. Gustave Lebon, l'auteur célèbre et hardi de *l'Évolution de la matière* et de *l'Évolution des forces,* Roosevelt que je ne connaissais pas m'avait fait l'honneur de joindre mon nom.

De son côté, M. Hanotaux avait prié S. E. M. Myron T. Herrick, ambassadeur des États-Unis, M. Bliss, conseiller de l'ambassade, et M. Jaray, secrétaire général du Comité France-Amérique.

M. Hanotaux habitait alors rue d'Aumale. Dans le vaste atelier de peintre qu'il avait converti en salon et presque en musée, tous les convives sont réunis quand M. le président Roosevelt fait son entrée, à l'heure exacte, surprenant de jeunesse, rayonnant de santé, court, trapu, solide, le visage fruste, rougi par la vie au grand air, les dents belles et saines, le regard franc et net. De toute sa personne se dégage une impression de force, de bonne foi, de perspicacité, de connaissance des hommes et, néanmoins, d'optimisme. Salué par M. Hanotaux, il va, droit et brusque, à ses confrères de l'Académie dont il secoue la main, au général Brugère dont il admire la verdeur. Puis son hôte lui présente les nouveaux venus qu'il a désiré de rencontrer : le général Mangin, dont il sait les exploits et qu'il veut interroger sur *la Force noire;* M. Gustave Lebon, dont il a goûté particulièrement *la Psychologie des foules*, pour leur analyse des phénomènes de la vie collective. Il veut bien me rappeler *la Peur de vivre* et *la Maison*, pour leur défense de la famille qu'il estime nécessaire de fortifier aux États-Unis. Il a tout à fait l'allure d'un général qui passe une revue et remet des décorations avec quelques mots de bienvenue.

On se met à table. La conversation ne quittera pas un seul instant le domaine des idées : M. Hanotaux la dirigera avec une adresse incomparable. M. Roosevelt écoute son interlocuteur comme s'il

était à l'affût, puis il répond lentement, parce que le français ne lui est pas assez familier pour lui permettre les charges rapides, les promptes ripostes, mais la phrase est substantielle et musclée, et il y ajoute par le mouvement des yeux, des bras, des lèvres qui découvrent les dents brillantes. On devine l'homme de conquête, qui veut s'emparer des idées et qui est tout heureux de se trouver dans un monde, le vieux monde, où l'on en goûte jusqu'au paradoxe le jeu, l'aisance et la liberté. Le dialogue s'échangera surtout entre M. Roosevelt et M. Hanotaux, celui-ci exposant les sujets, provoquant l'approbation ou la contradiction, mais n'autorisant pas l'indifférence, sollicitant les interventions, celui-là posant les objections et réclamant les conclusions. Les interventions des autres convives le feront sans cesse rebondir : incisives pointues ou audacieux paradoxes de M. Lebon, récits marocains du général Mangin, observations philosophiques ou historiques de M. d'Haussonville et de M. Boutroux, souvenirs politiques de M. Ribot, jugements calmes et sereins du général Brugère. Le premier problème abordé est celui des races à propos d'une phrase que M. Lebon a écrite et que rappelle le président Roosevelt, sur les métis qui seraient ingouvernables. M. Gustave Lebon soutient son affirmation en citant l'exemple des républiques sud-américaines et du Mexique. Mais M. Roosevelt lui oppose le Chili et l'Argentine. M. Hanotaux cite un mot curieux et d'une singulière portée de Livingstone qui avait passé vingt-cinq ans de sa vie parmi les nègres de l'Afrique : sur les trois questions essentielles, disait le fameux explorateur, c'est-à-dire Dieu, la famille, le senti-

ment amoureux, les nègres ne diffèrent pas des blancs.

Cette assimilation provoque diverses protestations, et le *banquet* prend une animation extraordinaire. Y a-t-il un fond humain irréductible que la diversité des races a peu à peu altéré, mais qui se retrouve malgré tout? La diversité de ce fond humain est-elle au contraire à l'origine des races? Le général Mangin fait un éloge enthousiaste de la race noire, dont il vante le sens religieux, l'esprit de famille, le dévouement, le courage devant la mort : il se range entièrement, et sans restrictions, à l'avis de Livingstone. M. Lebon, M. Boutroux interviennent, M. Lebon pour combattre directement cet avis, M. Boutroux pour l'appuyer, mais sous la réserve que le développement de l'intelligence et de la civilisation a déterminé des différences qui ont pu paraître irréductibles. Intelligence et civilisation ont pu, d'ailleurs, perfectionner les vices comme les vertus, en sorte que les proportions morales pourraient demeurer.

— Nous sommes tous des métis, dit M. Roosevelt. Il y a eu, à travers les siècles, mélange entre les races du Nord et celles du Midi. Il y a eu la montée méditerranéenne et les invasions des Barbares. Il n'y a plus de races, il y a des nations.

— A moins, réplique M. d'Haussonville, qu'il n'y eût unité primitive, puis modification de cette unité par le climat, la vie, les mœurs, les institutions, l'histoire.

Sans lâcher l'insoluble question, on la précise en étudiant chez les peuples modernes la difficulté de gouverner un pays où sont rassemblées des

races différentes. L'Autriche est naturellement mise sur la sellette avec sa monarchie dualiste et les problèmes tchèque et yougo-slave qu'elle doit résoudre. Puis c'est le tour de l'Angleterre avec l'Irlande. Mais, en Irlande, l'opposition n'est-elle pas religieuse, plutôt qu'ethnique? La conversation repart sur la comparaison du catholicisme et du protestantisme au point de vue social, après une éloquente déclaration de M. Hanotaux qui, après avoir avoué ne posséder encore aucune foi religieuse, fait du catholicisme un magnifique éloge. Seul, le catholicisme présente à la fois le caractère d'unité et celui d'universalité. A son avis, l'avenir est au catholicisme qui, peu à peu, attirera les orthodoxes et les protestants : il conquerra le monde et, dans le domaine spirituel, il colonisera une seconde fois l'Angleterre.

— Une seconde fois? interroge l'un ou l'autre.

— Parfaitement. Vous avez oublié Guillaume le Conquérant.

— C'est un peu ancien, objecte l'un des convives.

On revient au problème religieux. Le président Roosevelt a eu, pendant l'exercice de son pouvoir, à traiter bien des affaires religieuses avec des représentants des diverses religions des États-Unis. Résumant ses relations gouvernementales dans cet ordre de choses, il indique ses préférences dans l'ordre suivant :

— En premier lieu je classe les prêtres catholiques français. Puis les pasteurs protestants. Au dernier rang, les prêtres catholiques espagnols que j'ai observés de près à Cuba.

Lui-même descend de huguenots hollandais :

— S'ils revenaient, assure-t-il en riant et dé-

couvrant ses dents, ils me brûleraient à cause de ma tolérance.

Il déclare, comme un grand bienfait, son bonheur d'avoir la foi. Mais il n'admet pas qu'on l'impose.

— C'est l'esprit de l'Église, dit un convive. Elle cherche à conquérir les âmes, non à violenter les consciences, et demande avant tout la bonne volonté. Telle est la doctrine de l'Évangile.

— L'Évangile est dépassé, proclame M. Lebon. Il enseigne une religion barbare.

— On n'a pas trouvé mieux, répond avec un sourire M. d'Haussonville.

De retour dans l'escalier, la discussion reprend sur les plus puissants mobiles des actions des hommes.

— L'amour de la vie, propose l'un ou l'autre.

— L'amour de la vie? oui, répond M. Roosevelt. Et aussi la gloire, et l'intérêt, et le devoir. L'important est de garder aux choses humaines leurs proportions et de ne pas mettre au premier plan ce qui doit demeurer au second, et réciproquement. Au premier rang, je place la famille... M. Bordeaux ne me démentira pas... et le devoir qui oblige à régler sa vie, quelles que soient les exigences de cette obligation.

M. Hanotaux soutient que, pour beaucoup d'hommes, un des principaux mobiles d'action, c'est le goût presque instinctif de la besogne bien faite, de la « belle ouvrage », selon l'expression populaire. Ce goût est souvent bien plus fort que l'amour de la gloire. On ne pense pas à la gloire, mais à bien faire ce dont on est chargé.

— Lorsque j'étais ministre, ajoute-t-il, rien ne me soutenait davantage.

— Moi, pareillement, dit le général Mangin, au cours de mes expéditions coloniales. On ne pense pas aux galons à gagner, mais à faire de son mieux.

— Cela s'appelle la conscience, dit en souriant M. Boutroux. Tout au moins la conscience professionnelle.

M. Gustave Lebon, désabusé, oppose l'intérêt, le désir du gain, de s'enrichir, M. Roosevelt montre la stérilité de la trop grande richesse. Elle gêne celui qui la possède et manque aux autres. Tel riche qui fonde des universités fait de faux savants qui tombent dans l'anarchie.

— En toutes choses il faut la mesure, conclut le général Brugère.

M. Hanotaux cite ce mot du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul qui se plaignait de sa trop grande fortune : « Je mourrai de mon coffre-fort. »

— De fait, ajoute-t-il, il en est mort, ayant pris une congestion pulmonaire en allant, déjà malade, donner une signature pour l'administration de ses biens...

D'autres sujets, certes, furent effleurés ou approfondis. Que les fautes, les oublis ou les erreurs de transcription soient excusés : *verba volant*, et il est si difficile de couper les ailes à une conversation pour la fixer. Ces quelques notes, extraites d'un carnet presque illisible, — un vieux carnet d'avant-guerre — mais rédigées pour mon seul plaisir le soir même de ce *banquet* offert au grand Américain, n'ont d'autre but que de rappeler ce dernier voyage du président Roosevelt en France.

Car il ne devait plus y revenir. Le soir même il partait pour l'Espagne. Et la mort vient de le

prendre brusquement, à sa manière, comme il s'apprêtait à venir rendre visite à la tombe de son fils Quentin, de l'escadrille 95, tué le 14 juillet dernier (1918) en combat aérien, « pour le droit et la liberté, » dit l'inscription gravée sur la stèle.

***

Depuis ce *banquet*, j'étais demeuré en relations épistolaires avec Roosevelt. Ses livres me suivaient aux armées, m'apportant le témoignage de son admiration pour la France et de son action aux États-Unis qu'il entraînait dans la guerre. *Fear God and take your own part* (craignez Dieu et prenez votre parti), tel était le titre biblique du premier, qui suppliait le peuple américain de se lever pour le droit quand le droit est menacé par la force qui soutient l'injustice. Celui-ci parut en décembre 1916. Le suivant, *The Foes of our own Household* (qui peut se traduire par : *les Ennemis de la maison*), est d'octobre 1917. Au verso de la première page, Roosevelt avait écrit cette dédicace : « *Mes quatre fils sont maintenant dans l'armée, de l'autre côté de l'eau; ils paieront de leurs corps le désir de leurs âmes.* » Quelques mois plus tard, deux d'entre eux étaient blessés, un troisième, Quentin, tué.

« Cela semble étrange à dire, m'écrivait Roosevelt (27 mai 1918), après la blessure du major Théodore Roosevelt, car je pense qu'on ne doit pas se glorifier des blessures qui ont atteint un être aimé ; cependant je ne puis m'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté dans le fait qu'un de mes fils a été sérieusement blessé en combattant pour la Civilisation et l'Humanité à côté de vos troupes,

en France, et a reçu la Croix de guerre des mains de l'un de vos généraux... »

La grande épreuve était réservée à ce père romain qui préférait l'honneur et le droit à la vie de ses fils, mais qui vivait uniquement de leur pensée et qui ne pouvait s'en distraire. Le 27 juin, peu avant cette épreuve, il me disait en m'adressant le manuscrit de la préface qu'il avait écrite pour l'édition américaine de *Guynemer* : « Pendant cette grande guerre, la France a souffert et a travaillé plus qu'aucune autre puissance. A elle, plus qu'à aucune autre puissance, la victoire finale sera due. La civilisation a, pour sa part, contracté, à travers de longs siècles, une dette incalculable envers la France, mais il n'est aucune action, aucun exploit pour lesquels elle lui doive autant que pour ceux qu'ont accomplis ses fils et ses filles dans la guerre mondiale maintenant engagée entre les peuples libres et les puissances du despotisme. »

Ce sentiment de gratitude envers la France, la mort même de son fils Quentin ne devait que l'affermir. Il était de ces hommes que la douleur ennoblit, comme si elle donnait l'occasion de montrer toute leur grandeur. Le 27 juillet, ayant appris la mort de son plus jeune fils, il m'adressait, de sa résidence d'Oyster Bay, cette lettre où il jette comme une couronne sur la tombe ouverte sa fierté paternelle :

Oyster Bay, M. Y., le 27 juillet 1918.

Depuis que vous m'avez écrit, vous avez pu voir que mon plus jeune fils, Quentin (ainsi appelé d'après ses vieux ancêtres huguenots), était tué, pendant un

combat dans les airs au-dessus des lignes allemandes ; Archie, à propos de qui vous avez bien voulu m'écrire, est toujours infirme, — son bras a été opéré quatre fois ; Ted, mon fils aîné, major, a été *gazé* une fois, a été cité pour « bravoure exceptionnelle pendant la bataille » et est maintenant à l'hôpital, ayant reçu deux balles dans la jambe, mais il sera de retour au front dans six semaines ; et mon quatrième fils, Kermit, est maintenant en France sous les ordres de Pershing, ayant servi en Mésopotamie, où les Britanniques lui ont donné la médaille militaire « Pour la valeur ». Mon gendre est également sous les ordres de Pershing, en France. Je suis fier de mes fils, et plus fier même de leur mère, de leurs femmes et de leurs sœurs. Je ressens amèrement le fait de n'avoir pas été autorisé à combattre moi-même en France. Au moins, grâce au ciel, j'ai combattu pendant la guerre d'Espagne, il y a vingt ans.

Quentin n'avait pas vingt et un ans ; il était célibataire, mais fiancé. Mes trois autres fils sont mariés. J'ai huit petits-enfants, dont cinq petits garçons Roosevelt.

Je ne prétends pas ne pas être attristé par la mort de Quentin ; je porte son deuil, presque autant que le font sa mère et sa fiancée : nous marchons dans l'ombre. Mais malheur à ceux qui chancellent parce qu'ils sont en deuil ! J'aime le plaisir, je goûte le bonheur, je les recherche chaque fois que je puis le faire sans sacrifier ce qui est plus noble et plus grave ; mais mes fils et mes filles, comme leur mère et moi, nous efforçons de penser d'abord au devoir et aux choses élémentaires grâce auxquelles l'on est heureux d'être des maillons de la grande chaîne qui est honteusement rompue quand les hommes et les femmes ont peur de vivre et de rechercher et supporter la vie, et peur de mourir... Seuls ceux-là sont dignes de vivre qui n'ont pas peur de mourir.

Et il ajoutait ce post-scriptum où l'on peut mesurer à la simplicité de l'accent ses angoisses pendant l'absence de ses enfants :

Nos quatre garçons se sont embarqués pour la France il y a un peu plus d'un an ; quand leur mère et moi leur avons dit au revoir, nous savions que nous ne les reverrions pas tous et pouvions ne plus revoir aucun d'eux.

Il y a peu de jours enfin, je recevais d'Amérique son dernier ouvrage *The Great Adventure* (La Grande Aventure) où il dit avec une autorité calme et sereine — l'autorité que peuvent avoir ceux qui ont donné leur sang à leurs idées — pourquoi les hommes ont voulu offrir leur vie ou celle de leurs fils dans une guerre nécessaire au salut de l'humanité. Le convive plein d'entrain que j'avais vu au banquet de 1914 portait en lui cette joie de vivre qui tire du travail et du devoir sa belle humeur, et cette force qui permet d'affronter face à face la douleur et la mort.

II

LES PREMIÈRES TOMBES AMÉRICAINES

Décembre 1926.

J'ai vu dans la guerre fleurir l'amitié américaine. Au commencement du mois de novembre 1917, après la bataille de la Malmaison, j'avais été envoyé aux armées d'Alsace et de Lorraine. Une division américaine, la première, commandée par le général Sibert, tenait alors le front au nord de la forêt de Parroy, appuyant sa droite au canal de la Marne au Rhin. Elle était intercalée dans la 18e division française (général Bordeaux), chargée d'accoutumer sa jeune ardeur à l'expérience de la guerre. Ce front de Lorraine était singulier : calme d'habitude, il pouvait cacher des traîtrises. Parfois, les tranchées étaient séparées par un intervalle de plus d'un kilomètre. Dans les villages voisins, rarement bombardés, quelques habitants, plus attachés au sol qu'à l'existence, étaient même restés. A Athienville, tout près des lignes, une jeune femme mit au monde une petite fille dans les derniers jours d'octobre 1917. Le général Sibert,

apprenant que cet événement s'était passé dans le secteur de sa division, voulut être parrain du nouveau-né qu'un aumônier baptisa et il remit cent francs à la mère. Je n'ai pas manqué de rendre visite à cette petite fille et à sa maman. Comme une fleur sur des ruines, le spectacle de cette vie naissante suffisait à transformer ces paysages désolés. Et voilà un général américain parrain d'une petite Lorraine.

Dans ce même secteur, j'ai fait un second pèlerinage. C'était à Bathelémont. Une vieille ferme qui doit avoir pris la place d'un ancien château, une église robuste et sans ornements, elle-même pareille à un château fort, dominent la plaine. On descend dans cette plaine en suivant un long mur qui se redresse ensuite à angle droit au bas de la pente. Le long de ce mur sont rangées des tombes de soldats français tués en 1914 et en 1915. Plus bas, tout à fait au bas de la pente, sont ensevelis les trois premiers soldats américains tués dans la grande guerre.

Mais je retrouve, dans mes carnets de notes de guerre, le récit de ce pèlerinage et le voici :

9 novembre 1917.

C'est un petit village lorrain, tout au bord du front. Il est presque intact et même quelques habitants, attachés à leurs pierres, ont continué d'y vivre. L'horloge de l'église marque l'heure, si la cloche ne sonne plus. De temps à autre les obus éclatent aux alentours : on les écoute tomber, on attend patiemment, puis l'on retourne aux travaux des champs qui

sont impérieux. Des vaches même sont demeurées, qui ne quittent guère l'écurie, et aussi des poules qui se promènent avec assurance.

L'église est sans caractère architectural. Elle est trapue, ramassée, et son clocher carré s'encastre dans les murs de la nef, comme une large tête s'enfonce sans grâce dans de robustes épaules. Elle est bâtie sur un coteau et le dessin qu'elle trace au-dessus de la plaine est prolongé par un lourd bâtiment de ferme qui doit avoir pris la place d'un ancien château fort. Si le coteau était plus élevé et la pente plus abrupte, les deux édifices feraient figure de burg ou de redoute. Du bâtiment de ferme se détache un mur qui dut être élevé à la suite de quelque partage âprement débattu et qui, parvenu à la plaine, se redresse en équerre au bas de la pente. Le long de ce mur descendant, des tombes sont disposées, qui portent des emblèmes tricolores sur les croix. Ce sont des tombes de soldats français tués pour la plupart à la fin du mois d'août 1914, quand les Allemands, à la suite de la bataille de Morhange, avaient tenté d'avancer en Lorraine et furent à leur tour repoussés. Quelques-unes seulement sont plus récentes. Le jour de la Toussaint toutes ont été fleuries avec prodigalité. Par qui? Par les soldats de passage, ou par les rares habitants?

Cependant voici trois autres tombes, isolées des premières, creusées devant la partie du mur qui se redresse pour faire face au bâtiment de ferme. Elles sont toutes fraîches. La terre vient de les recouvrir. A la Toussaint, le sol qui les a reçues n'avait pas encore été remué. Celle du milieu porte, seule, une magnifique gerbe de chrysanthèmes qui n'a pas encore eu le temps de se faner.

Plus tard, un monument s'élèvera, là, sur l'emplacement de ces trois tombes. Plus tard, le nom de cet obscur village lorrain que je ne puis révéler sera connu et retentira par delà l'Océan. Plus tard, les visiteurs

viendront en foule et surtout d'outre-mer pour connaître cet horizon, respirer cet air, s'imprégner de l'atmosphère de sacrifice et de gloire qui fait les peuples forts et les individus audacieux et obstinés. Car ces trois tombes sont celles des premiers soldats américains tués pendant la guerre de libération du monde.

Le 5 novembre dernier, nos journaux, sous le titre : *Le sang américain a coulé,* donnaient cette dépêche de New-York :

Le département de guerre à Washington publie un communiqué du général Pershing annonçant la perte de trois soldats tués, cinq blessés, quinze disparus prisonniers des Allemands dans la partie du secteur tenue par les troupes américaines. Comme c'est le premier communiqué officiel d'un contact des troupes américaines avec l'ennemi la nouvelle a produit une grande sensation.

Cela s'était passé le 2 novembre, dans la matinée. Depuis longtemps les Allemands surveillaient notre front, inquiets d'apprendre l'entrée en ligne des Américains. Ils auraient, dit-on, mis à prix le premier prisonnier : racontar de déserteur ou vérité? L'un de ces déserteurs avait fixé le chiffre : trois cents marks. Un autre l'avait réduit à cent marks, plus une permission de huit jours. Sans doute les soldats du Nouveau-Monde montraient-ils dans le secteur qu'ils occupaient une curiosité enfantine, surpris de trouver entièrement vide l'horizon de leur champ de bataille, rêvant de combats singuliers, de chasses et d'aventures. Mais leur apprentissage avait été bon, car ils n'avaient pas de pertes et ils s'adaptaient peu à peu à nos bonnes méthodes guerrières. Cependant ils avaient laissé voir, plus ou moins, sinon leurs uniformes, du moins leur casque plat. Et les Allemands les guettaient.

Ils y mirent le prix, et ce fut, à coup sûr, beaucoup

plus de trois cents marks par tête. Donc, le 2 novembre au matin, ils encagèrent un coin du front qui formait un léger saillant avec plus de 12 000 obus, et après cette préparation disproportionnée et qui semblait annoncer une opération d'envergure pour la conquête d'un morceau de terrain, ils lancèrent deux compagnies de *Stosstrupp* sur nos tranchées que tenait l'infanterie américaine. Durant l'avalanche de feu, les hommes avaient gagné les abris, sauf les guetteurs qui veillaient. Parmi ces guetteurs, retenez les noms du caporal Gresham et des soldats Heinright et Hay. Ce sont les noms des trois morts. Ils n'ont pas été tués par un de ces obus anonymes qui vous arrivent de huit ou dix kilomètres de distance, et parfois de bien plus loin encore, sans être spécialement désignés pour cette rencontre. Ils ont été frappés dans un combat corps à corps. La mort ne les a pas surpris, mais est venue en face d'eux, redoutable et cruelle. L'un a été tué d'un coup de pistolet, un autre d'un coup de poignard, le troisième a eu la gorge ouverte par un couteau. Ils avaient joué leur rôle d'avertisseur. Pour une telle préparation et pour une agression en pareil nombre, le butin n'a pas été glorieux : douze prisonniers. Les deux compagnies de Stosstrupp n'avaient conquis nul terrain. Elles se retiraient en hâte, emmenant leurs propres blessés, laissant elles-mêmes un prisonnier. Et ce prisonnier confirma l'importance des préparatifs, les espoirs fondés sur eux et pour la plus grande partie avortés.

Quelques jours plus tard nous n'employions guère plus de monde que les deux compagnies allemandes pour nous emparer, en Alsace, du Schönholz et ramasser 120 prisonniers.

Le caporal Gresham, les soldats Heinright et Hay ont été ensevelis le 4 novembre dans le petit village tout proche du combat. Pour musique fu-

nèbre, ils avaient le canon qui grondait. Ils étaient escortés de détachements de l'infanterie, de l'artillerie et du génie français et américains, en nombres égaux. Le ciel sombre toute la matinée, le triste ciel lorrain, se dégagea pour la cérémonie et le soleil brilla.

Les détachements de parade achevèrent le carré dont le mur en équerre formait déjà deux côtés. Au milieu, devant les cercueils recouverts du drapeau étoilé d'Amérique, le général P. E. Bordeaux, qui commandait la division française du secteur, vint nu-tête saluer ces morts :

Au nom de la 18e *division, au nom de l'armée française, au nom de la France, je dis adieu au caporal Gresham, au soldat Heinright, au soldat Hay, de l'armée américaine.*

C'est volontairement qu'ils avaient quitté leur patrie, heureuse et prospère, et qu'ils sont venus jusqu'ici. Ils savaient qu'en Europe la guerre se prolongeait, que les forces combattant pour l'honneur, pour le droit, la justice, la civilisation, étaient encore tenues en échec par les forces, longuement préparées, au service de la domination brutale, de l'oppression, de la barbarie, qu'un effort était encore nécessaire. Ils ont voulu nous donner leur concours. Ils se sont rappelé aussi, dans leur âme généreuse, d'anciens souvenirs d'histoire alors que d'autres en avaient oublié de plus récents.

Ils n'ignoraient rien des événements. Rien ne leur avait été caché, ni la longueur et les rigueurs de la guerre, ni la violence de la bataille, ni l'horreur des moyens employés, ni la perfidie de l'ennemi. Rien ne les a arrêtés. Ils se sont soumis à une existence pénible et sévère; ils ont traversé l'Océan au prix des plus graves dangers; ils sont venus s'aligner sur le front à nos côtés; et ils sont tombés face à l'ennemi, dans la lutte âpre et rude, dans la lutte corps à corps. Honneur à eux!

Leurs familles, leurs amis, leurs concitoyens seront fiers en apprenant leur mort.

Ces tombes, les premières creusées dans notre sol national à quelques pas de l'ennemi, sont comme l'empreinte de la main puissante de nos alliés, accrochée fermement à l'œuvre commune et affirmant la volonté du peuple et de l'armée des États-Unis de combattre avec nous jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice autant qu'il le faudra, jusqu'à la victoire définitive, pour la plus noble des causes, celle de la liberté des peuples, des faibles aussi bien que des forts.

Ainsi la mort de ce modeste caporal et de ces deux simples soldats nous apparaît avec une singulière grandeur.

C'est pourquoi nous demanderons que les restes mortels de ces jeunes hommes demeurent ici, qu'ils nous soient laissés pour toujours. Nous écrirons sur leurs tombes :

« Ici reposent les premiers soldats de l'illustre République des Etats-Unis, tombés sur la terre de France, pour la justice et pour la liberté. »

Le passant s'arrêtera et se découvrira. Les voyageurs de France, des pays alliés, de l'Amérique, les hommes de cœur qui viendront visiter nos champs de bataille de la Lorraine, feront au besoin un détour pour venir jusqu'ici, pour apporter à ces tombes le tribut de leur respect et de leur reconnaissance.

Caporal Gresham, soldat Heinright, soldat Hay, au nom de la France, je vous remercie. Dieu veuille recevoir vos âmes. Adieu.

Le chemin de ce nouveau cimetière est connu. Les officiers, les soldats mêmes, de passage dans le secteur, se détournent quelques instants de leur tâche pour chercher les trois tombes.

— Nos hommes, me dit le soldat qui m'accompagne, les entretiennent mieux encore que celles des nôtres, car ces camarades sont venus de plus loin...

Elles marquent une date dans l'existence des États-Unis. Plus tard, sur le monument qu'elles nécessiteront, on pourra graver cettte fin du message du président Wilson :

Nous sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possédons à notre devoir, avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique peut donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née, ainsi que pour le bonheur et la paix dont elle a pu jouir.

Ce jour, le président Wilson ne faisait que l'annoncer. Il est arrivé le 2 novembre 1917, par la mort du caporal Gresham et des soldats Heinright et Hay...

Plus tard, en effet, le préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Mirman, a fait élever, par souscription de toutes les communes du département, une croix lorraine sur ces tombes avec cette inscription : *Ici reposent les premiers soldats des États-Unis tombés sur le sol de la France, pour la cause de la Justice et de la Liberté.* Et, sans doute, dans l'avenir un monument s'élèvera qui glorifiera le souvenir des premiers morts américains.

Il faut suivre dans le livre du lieutenant-colonel de Chambrun et du capitaine de Marenches : *L'Armée américaine dans le conflit européen,* le développement de l'effort des États-Unis dans la guerre. C'est le 6 avril 1917 que les États-Unis, à la suite de tous les torpillages allemands, décident d'entrer dans la lutte ; ils n'ont alors qu'une armée de deux cent mille hommes mal préparés à la guerre moderne. Il a fallu tout former, commandement, états-majors, officiers, soldats, services d'arrière. Un an plus tard, la première division était engagée sur l'Avre avec l'armée du général De-

beney ; au début de juin, la deuxième. Le 18 juillet, neuf divisions américaines prenaient part à la grande offensive de Foch. En septembre enfin, une armée américaine pouvait livrer à elle seule la bataille de Saint-Mihiel. Mais toute cette préparation fut pour ainsi dire couvée par le commandement français, et le général Pershing en a rendu témoignage.

Comment les États-Unis oublient-ils cette année d'attente et cette préparation dans la question des dettes? Ne savent-ils donc pas qu'une grande nation, toute jeune encore, a besoin de se créer un passé de générosité et de sacrifice pour pouvoir plus tard imposer à ses nationaux un idéal de désintéressement et de subordination au pays? Un des leurs, un des plus grands, l'avait bien compris, et c'est le président Théodore Roosevelt. J'ai plus d'une fois cité ce passage de la préface qu'il écrivit pour l'édition en langue anglaise de ma *Vie de Guynemer* : « Pendant cette grande guerre, disait-il, la France a souffert et travaillé plus qu'aucune autre puissance. A elle, plus qu'à aucune autre puissance, la victoire finale est due. La civilisation a contracté, à travers de longs siècles, une dette incalculable envers la France, mais il n'est aucune action, aucun exploit pour lesquels elle lui doive autant que pour ceux qu'ont accomplis ses fils et ses filles dans la guerre mondiale engagée entre les peuples libres et les puissances du despotisme. »

Roosevelt ne parlait pas des dettes de la France envers l'Amérique, mais de la dette de l'Amérique envers la France. Pour ma part, quand j'entends discuter cette question des dettes, je revois les trois

tombes fleuries de Bathelémont en Lorraine, où sont ensevelis les trois premiers morts de l'armée américaine, et je vois aussi — et surtout j'entends — la bruyante filleule du général Sibert, née si près des lignes et sous les obus, et poussant des cris sans aucun souci de l'ennemi. Et il me semble que l'amitié franco-américaine, née comme cette enfant dans la tempête, se maintiendra en dépit des réclamations de comptes de la guerre faite en commun, comptes dans lesquels nous avons oublié de faire entrer nos morts de l'année d'attente et nos leçons militaires inspirées d'une expérience antérieure.

III

UN NOUVEAU ROMANCIER AMÉRICAIN LOUIS BROMFIELD

Juin 1931.

Le puplic français connaît assez mal les littératures étrangères bien qu'il en ait la curiosité. Autrefois, il avait ses informateurs patentés, merveilleusement renseignés sur le vaste monde, moins vaste et moins grouillant, toutefois, qu'aujourd'hui : un Philarète Chasles, un Émile Montégut, un Valbert-Cherbuliez, une Arvède Barine, un Téodor de Wyzewa. La critique, aujourd'hui, est moins universelle. Elle n'occupe pas toute la place qu'elle devrait avoir dans la plupart de nos journaux et de nos revues, surtout la critique étrangère. De temps à autre, un nom, une œuvre parviennent à franchir le barrage du silence : *Poussière*, de Mlle Rosamond Lehmann, *Légende*, de Mme Clémence Dane, *Contrepoint*, de M. Aldous Huxley, *l'Escalier de Riceyman*, d'Arnold Bennet (avec préface de M. Maurois), *Daphné Cadeane*, de Maurice Baring, pour l'Angleterre, sans compter Sommerset Maugham ; *l'Affaire Maurizius*, de

M. Jacob Wassermann, pour l'Allemagne, sans compter l'œuvre si différente des deux frères Mann ; *Babbitt*, de Sinclair Lewis, pour l'Amérique. Ce Babbitt, l'homme moyen des États-Unis, présenté aux lecteurs de France par l'auteur de *New-York* et de *Champions du monde*, M. Paul Morand, se rattache à notre littérature naturaliste par le souci du détail, l'énumération même de tous les détails, mais le roman se nuance de romantisme américain. *Babbitt* a sa sylphide et son rêve social, tous deux de moyenne classe, mais qui suffisent à donner, par le moyen du désir et de l'ambition, un peu de couleur à sa médiocre vie.

L'auteur de *Babbitt*, M. Sinclair Lewis, fêté officiellement à Stockholm pour y recevoir le prix Nobel de littérature, pour la première fois distribué à un auteur américain, s'y est livré à quelques incartades au cours d'une conférence qu'il a prononcée. Il a assuré à son auditoire que la plupart des Américains ont la phobie de toute littérature qui ne porte pas aux nues les qualités comme les défauts américains. « Pour devenir populaire, a-t-il ajouté (c'est du moins le texte des journaux), un écrivain doit proclamer que tous les Américains sont beaux, de haute taille, rieurs, honnêtes, habiles à jouer au brigde ; toutes les Américaines, des mères et des femmes idéales ; que New-York est peuplé exclusivement de millionnaires. » Je ne sais si cet humour a été goûté du public scandinave, mais toute la jeune littérature américaine devrait alors être honnie en Amérique, car elle nous donne une peinture des mœurs américaines qui, loin d'en faire l'apologie, en est la plus cruelle satire.

Je dois à la jeunesse qui m'entoure, et qui parle anglais, et surtout à Mlle Baillon de Wailly, la traductrice de *Early Autumn* (*Précoce automne*), de connaître plus particulièrement l'un de ces nouveaux romanciers, Louis Bromfield. A vrai dire, M. Fortunat Strowski, mon charmant et savant confrère de l'Institut, l'avait déjà révélé en France dans un article de la *Renaissance* où il raconte assez drôlement comment il l'a rencontré au cours de l'un de ses voyages aux États-Unis : « J'ai fait, écrit-il, la connaissance de M. Louis Bromfield dans un lieu singulier, un restaurant, mais un restaurant qui vaut l'Académie française. Il s'appelle l'Algonquin. Nul n'y pénètre s'il n'est écrivain célèbre, ou célèbre actrice, ou célèbre éditeur, ou invité par un de ces illustres habitués. La salle glorieuse, où l'on mange d'une façon digne des Muses, est séparée des profanes par un câble de velours rouge. Ce câble n'est levé que par le maître d'hôtel, M. Georges. Auprès de M. Georges, Paul Souday passerait pour un juge faible et facile. On ne lui ferait pas prendre une demi-réputation pour un soleil. Les sourires les plus enchanteurs glissent sur lui sans effet. Les belles dames, amoureuses de belle littérature, sont condamnées à rester de ce côté-ci du câble et se contentent de contempler le repas des dieux. J'ai une reconnaissance infinie à mon confrère, M. Ernest Boyd, qui a fait lever le câble devant moi et m'a permis de m'asseoir à la table des immortels, tout près de M. Louis Bromfield. »

Qu'a donc fait M. Louis Bromfield pour franchir, si jeune, le câble rouge? Car il n'a que trente-quatre ans. Il est né le 27 décembre 1896 à Mans-

field, dans l'Ohio, d'une famille originaire de Boston et du Maryland. C'est un autodidacte, et son instruction n'a pas été poussée très loin. Après avoir étudié dans les écoles publiques, il débute à quinze ans dans un journal local. A seize, il entre dans une école d'agriculture, « the Cornell school of Agriculture ». Son ambition se borne alors à l'administration du domaine familial. Mais une autre ne tarde pas à lui venir, à lui sourire, et bientôt le prend tout entier. Il veut écrire et trouve des sujets en ouvrant les yeux sur le monde. La guerre éclate en Europe. Il franchit l'Océan et prend du service dans l'armée française, devançant ainsi ses concitoyens. Il connut successivement tous les secteurs du front, de la frontière suisse à la mer du Nord. Après l'armistice, il ne se décida pas tout de suite à quitter la France. Paris le retint six mois, puis il voyagea, et résolut enfin de rentrer en Amérique où il se mit à travailler à la *New-York City News Association*. Il la quitta pour diriger une revue musicale. Il fit ensuite de la critique dramatique et pour acquérir la technique du livre passa une « saison » dans une maison d'édition de New-York. Ses années d'apprentissage étaient terminées.

Ses quatre premiers romans — il en a écrit cinq jusqu'à ce jour — portent un titre commun, assez singulier : *Évasion*. Ils ne sont pas autrement reliés entre eux, sauf que l'un ou l'autre personnage passe de l'un à l'autre, lui ou l'un de ses descendants. Cependant ce titre général est significatif. *Évasion :* ne nous semblait-il pas que le Nouveau Monde était une terre de liberté, avec toutes les facilités imaginables de faire, et même de refaire

sa vie? D'immenses territoires y permettent tous les essais, toutes les tentatives. Il y a de la place pour tout homme courageux et intrépide. Les fortunes s'y élèvent comme les maisons aux innombrables étages. Le divorce autorise à recommencer indéfiniment l'aventure sentimentale, à se libérer de toute contrainte familiale. Dès lors, que peut signifier, pour un romancier américain, ce mot : *évasion?* Il ne saurait convenir qu'aux héroïnes des romans français, aux Valentine de George Sand, et aux Emma Bovary de Flaubert, opprimées par toutes les traditions accumulées par les siècles, prisonnières de toutes les chaînes forgées par une ancienne société, si ce n'est par la sagesse de l'expérience. Mais voici que le Nouveau Monde, vu de près, apparaît aujourd'hui plus tyrannique que l'ancien. Sa liberté est toute illusion. Les *Scènes de la vie future,* de M. Georges Duhamel, déjà, nous avaient mis en garde contre cet optimisme d'outre-mer qui attribue au progrès un pouvoir de libération. Le progrès n'est peut-être qu'une machine à opprimer. Il substitue le machinisme au travail original, la production en série à l'invention. Les grandes villes qui s'élèvent avec rapidité remplacent la vie indépendante des défricheurs et des agriculteurs par l'organisation industrielle et les obligations sans nombre du citoyen classé et embrigadé. Chez nous la tradition est si vieille qu'elle est devenue plus souple, moins arrogante, plus indulgente. Elle est, là-bas, de trop fraîche date pour n'être pas inflexible. En sorte que c'est nous qui représentons aujourd'hui, aux yeux de l'Amérique, le pays de la douce vie qui n'est pas écrasée par tous les devoirs quotidiens.

L'originalité de M. Louis Bromfield est d'avoir peint en quatre vastes fresques cette société américaine en pleine période de transformation. Son premier roman, *the Green Baytree (le Laurier vert)*, paru en 1914, c'est la lutte entre la prairie et l'usine. John Shane, venu d'Europe sans passé bien défini, a pris part à la guerre de Sécession, s'y est distingué, y a conquis le grade de colonel, a épousé la fille de son voisin, Julia Mac Dougal, beaucoup plus jeune que lui, et a bâti sa demeure quasi seigneuriale au centre de ses terres. Il a transporté outre-mer l'orgueil de la vieille Grande-Bretagne ; il a fondé un domaine, un foyer, une race, grâce à Julia qui, malheureuse et maltraitée, mais soutenue par une fierté invincible, a accompli sans défaillance ses devoirs de femme et de mère. Rien de tout cela n'est destiné à durer. Des rails vont traverser sa propriété. Une ville va se construire, des usines s'élever. Les fleurs des parterres seront fanées par les gaz des hauts fourneaux, et les murs du château noircis par la fumée. Le château disparaîtra, et les enfants s'en iront, l'une des deux filles au Carmel de Lisieux, l'autre, Lily, après avoir refusé d'épouser le gouverneur qui, cependant, l'a rendue enceinte, ira s'installer en France, y vivra librement, et finira par s'y marier. Aucune tradition n'a donc pu se créer. Lily a fui devant l'invasion de ces forces nouvelles.

Voici maintenant *Possession*, qui se passe dans cette cité du Middle West bâtie sur les terres du vieux John Shane décédé. La volonté d'une jeune fille y triomphe des contraintes imposées par la petite ville où tout est surveillance, jalousie, hypocrisie. Elle s'enfuit pour conquérir la gloire et la

puissance et ne les atteindra qu'après sa connaissance de l'ancien monde, décidément plus ouvert aux forces généreuses en marge de la société et des routines conventionnelles.

Possession avait paru en 1925. Ce fut, l'année suivante, *Early Autumn (Précoce automne)*, qui obtint le prix Pulitzer, la plus haute récompense littéraire donnée aux États-Unis. Cette fois, le romancier nous conduit dans la Nouvelle Angleterre et nous introduit dans un étrange milieu, mal connu chez nous, celui de ces puritains anglais qui, venus en Amérique il y a deux siècles, y ont fondé une aristocratie bourgeoise très respectée, très fermée, fière de son ancienneté et d'une tradition qui s'impose à tous ses descendants. C'est là, sans doute, la meilleure œuvre de M. Louis Bromfield. Était-il croyable que nous retrouvions *les Fossiles* aux États-Unis? Et cependant le personnage principal, John Pentland, serait digne de figurer dans le drame de François de Curel. Seulement c'est un fossile sans foi qui a mesuré ensemble l'inanité de la tradition à quoi il se sacrifie, l'impossibilité d'échapper à ce sacrifice, et la grandeur réelle de ce faux sacrifice. Sa petite-fille, Sibyl, se soustraira à l'étouffement familial, représenté par toute une parenté férocement respectable, et il s'en réjouira. Mais sa belle-fille, Olivia, qui a toute sa tendresse, toutes ses préférences, dont il a compris les douleurs, les dégoûts, les révoltes dans une existence conjugale odieusement resserrée, l'autorisera-t-il à s'évader, elle aussi, quand la quarantaine approchant, toujours belle, ardente et triste, elle aura rencontré l'homme de son cœur et de sa chair? Alors, ce serait l'écroulement. Olivia

seule soutient encore l'édifice des siècles, car lui-même est près de la mort. Le vieillard lui prend la main et la baise avec une extrême gaucherie : « Il y a des choses, lui dit-il, que ne peuvent faire des gens comme nous, Olivia. Il nous est impossible d'accomplir de tels actes, car ce serait courir immédiatement à notre perte. Nous ne saurions les faire avec élégance... » Ah ! s'il lui avait parlé brutalement, comme elle serait partie ! Elle restera, vaincue et fidèle. Lui-même, par quelle mutilation volontaire de son cœur et de sa chair a-t-il gardé son poste de chef? Les chefs ne désertent pas, même s'ils mesurent la défaite.

A *Précoce automne* a succédé *A good woman (Une honnête femme)*, en 1927. L'honnête femme, c'est Emma Downes dont le fils Philippe, devenu missionnaire, perd la foi et tente de refaire sa vie. Emma, honorée et respectée, qui, elle, n'a jamais quitté le droit chemin, sera néanmoins la cause d'un drame intime extrêmement pathétique et cruel. Peut-être la vertu ne suffit-elle pas. Elle ne livre pas toujours la clé de la vie. Il n'est pas toujours donné aux gens vertueux de comprendre et, partant, de prévenir ou d'excuser.

C'est le dernier volume de la série *Évasion. The Strange Case of Miss Annie Spragg (l'Étrange histoire de miss Annie Spragg)* ne se rattache pas à cette suite dont le lien est déjà si lâche. M. Louis Bromfield y a accumulé les personnages et les aventures. Il a mêlé dix romans en un seul avec une prodigalité que loue sans réserves son trop enthousiaste biographe, M. Ben Ray Redman. Car il est avant tout romancier. C'est-à-dire qu'il sait conter et qu'il a le don de vie. Si nombreux et

divers que soient ses protagonistes, tous ont leur existence personnelle. Il sait aussi composer l'atmosphère où ils vivent et qui les entoure de son halo. Et même, si réaliste qu'il demeure, si épris qu'il soit de ces détails, de ces petits faits où la personnalité de chaque être se révèle souvent mieux que dans les grandes circonstances, il ajoute à l'impression réelle ces mystérieux prolongements qui nous atteignent dans notre fond humain.

D'où vient, pourtant, que M. Louis Bromfield, avec ses dons si rares, ne puisse encore être mis sur le rang des maîtres de notre art? Il lui a manqué sans doute cette grande culture initiale qui nous ouvre le monde intellectuel en même temps que l'observation des êtres nous livre les sensibilités, et ce sens raffiné qui donne à l'écrivain le goût du style, de la couleur, de la forme. Mais n'est-ce pas le cas de tous les romanciers qui se sont lancés dans la vie avant d'avoir achevé de s'enrichir le cerveau? L'art oscillera toujours entre la perfection de la forme et de l'esprit qui implique le culte du passé et la culture intellectuelle et intime, et le rajeunissement qui lui vient de la pénétration continue du monde extérieur. Pour atteindre la perfection il lui faut l'équilibre d'un Gœthe ou d'un Mistral.

IV

LES OISEAUX

I. — LE GUYNEMER BLOND

Paris, 27 mai 1927.

Georges Guynemer, Charles Lindbergh : même silhouette haute, mince, presque frêle, et même ovale allongé ; même étonnement devant la gloire, même gaminerie d'enfant et même rire qui détend les traits ; même stupéfiante jeunesse. Seulement, Guynemer, avec sa figure ambrée, ses extraordinaires yeux noirs brûlés de leur propre feu, sa chevelure en ailes de corbeau, avait l'air d'un chef maure. Plutarque a parlé de l'expression terrible d'Alexandre partant au combat : j'ai vu partir Guynemer pour exécuter un avion ennemi qui survolait notre camp d'aviation sur l'Aisne : son visage était effrayant. Il symbolisait le cruel temps de la guerre : il évoquait Achille ou Roland. Tandis que l'autre nous apparaît comme un jeune héros du Nord, la joue dorée et non rougie par le vent, les cheveux blonds, de petits yeux en pointe qui se posent sur les objets comme la lumière encore

indéterminée, mais si fraîche du matin, et quelque chose de si tranquille, de si parfaitement sain, de si pur même, qu'il fait penser à Lohengrin traîné par son cygne, ou à Parsifal ayant rompu le cercle des Filles-Fleurs pour être digne de la consécration du Graal.

Pour avoir vécu dans la compagnie de Guynemer et de ses camarades de l'escadrille des Cigognes, les Heurtaux, les de Latour, les Deullin, les Raymond — presque tous morts au combat — quelques-unes des plus fières heures de ma vie, j'avais le désir de voir celui-ci et d'interpréter son visage. Et voici que j'ai connu la chance de le regarder tout à mon aise dans un jardin. Quelle idée, après son vol prodigieux de trente-trois heures, à travers de vierges solitudes aériennes, de lui montrer, pour le distraire, des députés, des sénateurs, des conseillers municipaux ! Évidemment, tout cela, en bloc, représente, si l'on veut, Paris, est délégué, si l'on veut, par la France. Évidemment, évidemment. Mais comment découvrir, à travers cette troupe de portefaix écrasés sous le poids d'un arrondissement ou d'un quartier, la grâce de Paris, la beauté ordonnée, modérée et harmonieuse des campagnes françaises? La grâce de Paris, elle fut pour le jeune héros dans l'air printanier, dans la perfection des monuments et des avenues, dans l'idolâtrie charmante et presque délicate de la foule qui le dévorait des yeux et l'acclamait sans tumulte. Saura-t-il que, dans toutes les campagnes de France, il n'y eut pas un laboureur, pas un pâtre, pas un enfant de l'école qui ne levât la tête sans penser à lui?...

Donc, l'Union interalliée avait eu l'idée de

l'inviter : n'a-t-elle pas été fondée pour resserrer les liens entre les hôtes étrangers de la capitale et la société de Paris? Un Lindbergh qui tombe du ciel tire après lui le meilleur câble. Il attache deux continents l'un à l'autre. Qu'est-ce qu'un traité de commerce auprès de l'amitié que la seule présence de ce prodigieux enfant apporte? Il eut quelque peine à franchir le barrage de belles dames qui occupaient la terrasse et à gagner le jardin où il était reçu. Or, il avait à sa table, en face de lui, le maréchal Foch, président honoraire du Cercle. Et voilà tous les conseillers municipaux, tous les sénateurs, tous les députés disparus comme dans une trappe avec leurs malles. A défaut de la jeunesse qu'on avait oublié de convoquer dans toutes ces cérémonies — quels aviateurs, ses pairs, ses camarades, furent invités aux agapes officielles? — c'était enfin une image digne de s'opposer à la sienne. Oh ! sans doute, il était trop jeune pour lire sur le visage du vieux maréchal tout ce qui s'y trouve inscrit : le commandement de plusieurs millions d'hommes engagés dans la plus terrible lutte, la responsabilité acceptée du triomphe ou de la ruine, l'assurance dans les ordres donnés, la confiance qui force le destin, et sur tout cela, pour couronne, la victoire. Il souriait, penché sur son assiette, et mangeant, sans même s'en apercevoir, un éclair au chocolat et une tarte aux fraises. Et s'il se penchait ainsi sur son assiette, c'était pour échapper à tous ces regards, pour se replier sur lui-même, pour ne pas s'enorgueillir jamais de cette gloire incompréhensible seulement pour lui, c'était afin de garder intacte sa divine simplicité. Or, son vis-à-vis, chargé d'une autre gloire plus

laborieuse à acquérir, et plus douloureuse parce qu'elle est faite du risque de milliers de vies et non de la sienne, est demeuré tout aussi simple, tout aussi calme, tout aussi modeste.

Alors, le maréchal Foch se leva. Son éloquence est de n'en point avoir. Il balbutie même un peu, et ce balbutiement est si mêlé à une pensée qui jaillit et voudrait s'exprimer toute nue, sans déclamation, sans rhétorique, sans phrase, qu'on touche pour ainsi parler le travail même de l'esprit.

— Ici, dit-il, nous avons, avant vous, reçu vos camarades américains : l'escadrille Lafayette. C'étaient les oiseaux de la guerre. Ils venaient nous aider dans un ciel sombre. Aujourd'hui, vous êtes l'oiseau de la paix. Vous avez volé par temps clair. A vous notre amitié et notre espérance.

Charles Lindbergh ne comprenait pas, mais il avait fixé les yeux sur celui qui parlait si mal et si bien ensemble, si haut par-dessus les orateurs ordinaires, et même extraordinaires. Ce fut une belle minute que cette confrontation des deux gloires : celle de la vieille France immortelle symbolisée par le maréchal que l'âge n'a point usé, et tout ennoblie de son passé spirituel et de son génie constructeur, celle de la jeune Amérique lancée dans l'espace comme un bolide merveilleusement manufacturé. Et puis, Charles Lindbergh, sur un signe suppliant de l'ambassadeur, se leva à son tour. Il n'en avait point envie, il était las de tous ces discours insupportables, mais Télémaque écoute son Mentor qui le couve du regard, il est docile, et surtout il veut faire plaisir à tout ce monde qui

l'accueille si gentiment. Cela, il le veut sans regarder à la fatigue ni à l'ennui. Il le veut de toute son énergie, et l'on sait qu'elle est infinie. Lui non plus ne tient pas à la parole, lui non plus ne désire pas en abuser. Il se contenta de dire qu'il avait seulement ouvert une voie nouvelle, et que d'autres feraient mieux. Et il rit. Il a un rire de collégien. Mais, sous ce rire, il y a autre chose.

Tout à coup, le visage devient grave, une seconde ou deux. Les yeux se sont perdus. Il s'est revu sur son avion, dans sa chevauchée solitaire au-dessus de la mer. Ou bien il a songé à Nungesser et à Coli, ses camarades, qui étaient partis, comme lui, avant lui. Et l'on découvre, surpris, l'homme de fer, le Guynemer blond, aussi implacable dans sa volonté que le Guynemer noir qui ne se rendit jamais, et qui répondait à son père lui objectant : « Il y a une limite aux forces humaines, » par ce mot : « Oui, une limite qu'il faut toujours dépasser. »

Parmi les phrases qu'on lui attribue, il en est quelques-unes qui portent visiblement sa marque. Il constate à l'arrivée que son réservoir d'essence est loin d'être vide : « Nous aurions pu aller beaucoup plus loin. — Qui, nous? lui demande l'ambassadeur. — Mais, l'avion et moi... » Et l'on parle de sa solitude dans les airs ! Mais il n'y fut jamais seul. Un enfant qui monte sur un cheval de bois désire-t-il une autre compagnie et ne croit-il pas franchir des distances inimaginables? Seulement, ces distances inimaginables, Charles Lindbergh les a franchies. De même Guynemer, les jours où son avion ne pouvait sortir, montait dans la carlingue et avait avec lui de mystérieux colloques.

Pendant la traversée, je suis persuadé que le pilote parlait à son avion, l'encourageait, écoutait ronfler le moteur comme on entend avec plaisir la respiration régulière de quelqu'un qui se porte bien.

Tous deux se sont bien portés jusqu'au bout. Et l'atterrissage fut une merveille de réussite, comme s'ils n'étaient fatigués ni l'un ni l'autre. Et ses meilleurs moments de Paris, je crois bien que ce furent encore ceux où il lui fut permis de rendre visite, au Bourget, à son oiseau, son camarade, son ami.

All right! Je suis content de l'avoir vu en face du maréchal Foch. Mais j'ai tout le temps pensé, en regardant ce blond jeune homme magnifique, serein et simple, à Guynemer, disparu en plein ciel...

II. — LA COURSE DU FLAMBEAU

6 septembre 1930.

« Profond comme le frisson et splendide comme la foudre, » ainsi Gabriele d'Annunzio parlait-il du commandant Baracca, l'as italien de la guerre. « Profond comme le frisson et splendide comme la foudre, » ainsi faut-il qualifier l'exploit de Coste et Bellonte traversant l'Océan de Paris à New-York. Ils ont servi la France dans la paix, comme les Guynemer et les Fonk dans la guerre. Ils ont montré au monde ce que pouvait réaliser la jeunesse française, ce que pouvait construire l'invention française. C'est un grand cri de joie unanime

qui a retenti chez nous à l'annonce de leur arrivée en Amérique.

A Paris, la foule massée sur la place de la Concorde ou sur la place de l'Opéra a chanté *la Marseillaise*. Elle s'est libérée de son attente et de son angoisse. L'émotion collective a pu se manifester dans un délire d'enthousiasme. Et cependant, je ne sais si je ne préfère pas à cet enthousiasme exubérant l'inquiétude ramassée et solitaire des campagnes de France où les ondes de la T. S. F., appelées et interrogées, transmettaient les nouvelles dans l'immense quiétude du soir tombant, puis de la nuit épaississant ses ombres. « — Ondes frémissantes et vibrantes, dites-nous donc ce qui se passe là-bas, sur la mer, et plus loin encore, de l'autre côté de l'Océan. Ne nous laissez pas nous coucher dans les ténèbres sans savoir. Nous vous implorons, nous vous supplions. Que la tour Eiffel nous transmette ses signaux et nous parle, comme autrefois les feux allumés de colline en colline apprirent à la Grèce triomphante la prise de Troie !... » Et voici que les appareils permettaient de suivre peu à peu les progrès de la marche triomphale : *Ils* sont maintenant au-dessus de la terre. *Ils* sont descendus sur le camp d'aviation. *Ils* sont vainqueurs... Ces interrogations dans le silence, ce fut une veillée prodigieuse. Et puis l'on désarma les appareils. Alors, ce ne fut pas un chant comme à Paris, ce fut un frémissement, ce fut une prière.

Le soir de l'arrivée de Lindberg, je dînais dans une maison amie. Nous voulûmes savoir et demandâmes le bureau d'un journal pour être des premiers informés. La téléphoniste comprit au son

de notre voix ce que nous souhaitions de connaître sans retard et ne nous donna même pas la communication :

— Mais oui, dit-elle simplement, il a atterri au Bourget il y a dix minutes, sans difficulté...

Il, ce soir-là, dans toute la France, c'était Lindberg. Je l'avais vu à l'Union interalliée, assis en face du maréchal Foch : une gloire toute fraîche et rayonnante, conquise en un jour, en face de notre nouveau Turenne, préparé à la victoire par toute une vie de travail et de méditation. Et tandis que je regardais ce grand garçon rieur et blond, je ne pouvais m'empêcher d'en voir un autre, aussi mince, aussi frêle, plus élégant, plus fin, plus dur aussi quand le visage se tendait : Georges Guynemer. Au jeune homme magnifique, serein et simple qui nous tombait d'Amérique comme un bolide, je susbtituais Guynemer, disparu en plein ciel. Guynemer, survivant de la guerre, eût sans aucun doute franchi l'Océan, et seul sur son monoplan, comme Lindbergh. Mais Guynemer n'est-il pas toujours vivant et son exemple n'est-il pas toujours là pour susciter de nouveaux héroïsmes, pour jeter de nouvelles flammes?

Le colonel Lindbergh a voulu assister à l'arrivée de Coste et de Bellonte. Il leur a donné l'accolade. Mme Roosevelt, la veuve de ce grand Théodore Roosevelt dont la présidence au cours de la guerre eût hâté l'intervention des États-Unis, diminué ainsi l'effusion du sang et proposé un idéal à l'Amérique trop matérialisée aujourd'hui, avait tenu, elle aussi, à être là. N'est-ce pas Théodore Roosevelt qui, dans la préface de l'édition américaine de mon livre sur Guynemer, avait rendu cet

hommage à l'aviation : « Le service aérien en particulier comporte tant de périls que c'est déjà une haute distinction de compter parmi ses membres. L'adresse physique, l'entraînement consommé, une intrépidité à toute épreuve, des nerfs d'acier et un esprit fertile en ressources y sont nécessaires dans une proportion et à un degré jusqu'ici sans exemple à la guerre. Dans les combats aériens, l'aviateur ordinaire est déjà extraordinaire et l'aviateur extraordinaire apparaît comme un prodige qui se rencontre une fois dans un million de cas. Guynemer était un de ceux-là. Mieux encore : il était le premier de tous ceux, parmi les combattants extraordinaires de toute nation, qui dans cette guerre ont fait des cieux leur champ de bataille... »

Que Roosevelt n'était-il encore là pour accueillir Coste et Bellonte ! Dans cette même préface, il disait encore : « La civilisation a contracté dans le passé, au cours d'une suite immémoriale de siècles, une dette incalculable envers la France, mais, pour aucun fait ou exploit du passé, la civilisation ne doit certes autant à la France que pour l'œuvre de ses fils et de ses filles dans la guerre mondiale où les peuples libres sont maintenant engagés contre les puissances de l'abîme... »

Ah ! que la foule américaine qui a fêté l'atterrissage de Coste et de Bellonte, au point de menacer leur appareil de destruction dans son délire, médite donc ces paroles en célébrant l'exploit français !

Parmi tous les détails qu'ont donnés les journaux sur la traversée des deux aviateurs, je n'en sais guère de plus émouvant que celui rapporté

dans l'*Écho de Paris* au cours d'une visite à la mère de Nungesser. La mère de Nungesser rappelle que son fils avait désigné Coste pour cette victoire. Dans sa générosité d'âme, dans sa grandeur, elle n'est pas jalouse. Elle espère le succès du continuateur, de celui à qui le flambeau a été transmis. Et puis, elle pense aux femmes des deux aviateurs. Elle fait un retour sur sa propre angoisse pour mieux comprendre celle-ci. « Pour la réussite, dit-elle, je suis allée prier aujourd'hui à Montmartre et, pour Mmes Coste et Bellonte, préparer des fleurs. Je n'ai pas osé les envoyer, mais elles les auront dès demain à la première heure. » Et voici qu'apparaît en profil perdu, dans l'ombre des héros triomphants, l'image de celles qui les font. Une femme de France les laisse deviner toutes.

Nungesser appartenait à cette escadrille des Cigognes dont le roi fut Guynemer. C'est bien ainsi la course du Flambeau. Guynemer est toujours présent à ces fastes renouvelés de l'aviation, Guynemer que Rudyard Kipling appelait, dans l'édition anglaise de ma biographie, « le saint patron de la jeune cavalerie des nuages », Guynemer qui, jeune écolier, dans la cour du collège Stanislas à Paris, faisait déjà cette confidence : « Quand un avion venait à survoler le quartier, je restais à contempler le ciel bien après sa disparition », Guynemer qui répondait à son père lui objectant que les forces humaines ont une limite : « Oui, une limite qu'il faut toujours dépasser... »

La race n'est pas près de déchoir qui, après les Guynemer, les Nungesser et les Coli, nous donne les Coste et les Bellonte.

III. — LA FLAMME

Paris, 7 juin 1932.

Comment ne *lui* a-t-on pas proposé de rallumer la flamme sous l'Arc de Triomphe, au tombeau du Soldat Inconnu? Elle a traversé l'Océan pour nous apporter cette flamme que nous croyions presque éteinte outre-mer. N'aurions-nous donc pas su la voir? Elle brillait pourtant si claire sur son visage! Qui donc a rencontré dans Paris, sans en être ému, miss Amelia Earhart, l'aviatrice qui vient de renouveler l'exploit de Lindbergh?

Il faut bien l'avouer : l'image que nous nous faisions des États-Unis s'est obscurcie depuis quelques années. L'amitié née de la guerre, l'Amérique n'a pas tenu à la garder. Elle réclame le paiement de ses dettes avec une insistance qui ne tient compte ni de leur origine ni de nos pertes en hommes quand nous attendions que vinssent ses légions et quand, ses légions venues, il nous fallut les instruire avant de les laisser s'engager. Nous la trouvons en face de nous toutes les fois qu'il s'agit de nos intérêts. Et, par-dessus ces griefs publics, voici que le drame ténébreux et terrible, noué autour de l'enfant de Lindbergh, nous apportait sur les mœurs américaines des révélations qui ne donnaient que trop raison à l'observation cruelle d'un Georges Duhamel dans les. *Scènes de la vie future,* où l'on voit que le progrès matériel aboutit aux pires obstructions de l'esprit.

Oui, nous commencions à nous laisser prendre à cette vision d'une civilisation barbare : il a suffi d'une femme tombée du ciel pour effacer — momentanément ou durablement? — ces ténèbres, tant le pouvoir d'un seul être humain est grand quand cet être humain porte avec lui le divin flambeau.

Je l'ai vue, j'ai voulu la voir, comme j'avais voulu voir Charles Lindbergh, de près et presque dans l'intimité. Le comité France-Amérique la devait recevoir dans son hôtel de l'avenue Victor-Emmanuel pour lui offrir une médaille commémorative. La nouvelle avait été répandue tard : il y avait peu de monde. Aussi la réception fut-elle presque intime. Ainsi ai-je pu l'approcher aisément et même causer avec elle. Ah ! qu'elle est donc singulière et séduisante ! Très grande, très mince, très maigre, on la devine toute en nerfs, toute en volonté. Elle portait une robe brune assez sévère, éclairée seulement d'une collerette blanche. Ses cheveux blonds lui font un casque bouclé. La tête, allongée en arrière, est petite et la figure est étroite. Le teint est un peu tanné par la vie au grand air. Les traits sont menus, presque gamins : un front légèrement bombé, un petit nez arrondi, une bouche aux lèvres minces. On l'a surnommée *miss Lindy*, ce qui signifie *petit Lindbergh*. Et c'est vrai qu'elle ressemble à l'autre comme une sœur cadette. Tout à l'heure, M. Hanotaux, qui préside le comité France-Amérique, la conduira devant une grande photographie de Charles Lindbergh. Ainsi pourrons-nous confronter leurs images. La ressemblance est frappante. Mais je devine déjà l'objection : tout cela ne fait pas une jolie femme.

Une jolie femme? Non, miss Amelia n'est pas une jolie femme. Elle est autre chose. Elle a des yeux et un sourire qui prennent le cœur tout de suite, parce qu'on y découvre sans hésiter, sous la force ardente, ce fond intact de l'être préservé de toutes les bassesses et de toutes les petitesses, ce fond de candeur que la vie respecte chez certains êtres élus, ce fond de loyauté, de franchise, de pureté enfin — non dans un sens virginal, mais dans un sens de fraîcheur toujours neuve dans les contacts avec la vie. Ce même fond se découvrait dans le rire si jeune de Lindbergh, le rire de collégien. Lindbergh nous apparut comme une sorte de Parsifal ayant franchi l'Océan comme le cercle des Filles-Fleurs. Miss Amelia a cette même clarté, mais elle est restée femme et par là elle nous enchante autrement.

Ses yeux bleu-vert rayonnent de confiance, de générosité, de foi. Un jour de la guerre, après la bataille de la Malmaison, comme je causais avec le général de Maud'huy, passionné comme moi de connaissance humaine, il me fit cette confidence : « Je collectionne les yeux. J'en ai tant vu depuis le début de la guerre ! Je pourrais reconstituer l'histoire de la guerre rien que par l'expression des yeux. Yeux d'espérance au début, yeux d'angoisse infinie dans la retraite de Sarrebourg, yeux triomphants, mais graves, après la Marne, comme si l'on sentait que la victoire n'était pas définitive, yeux d'indifférence et de dure résignation dans la boue et la fatigue de 1915, yeux terribles et volontaires de Verdun, les plus farouches de toute la campagne, yeux presque découragés et si douloureux de mai 1917, yeux ardents et de nouveau

croyants de la Malmaison. » Moi aussi, je collectionne les yeux. Ceux de miss Lindy ont ensemble un reflet de ciel et de mer. On devine qu'ils voient de loin, qu'ils sont accoutumés aux grands espaces, et pourtant ils ont une expression presque tendre. Le sourire a plus de charme encore : il est la grâce même, il change toute la figure, il lui communique une bonté, une modestie, une gentillesse qui, de cette figure sans beauté, font un visage d'éphèbe radieux et extraordinairement attirant.

La médaille qui lui a été offerte représente au recto Dédale attachant ses ailes à Icare. Que ne lui a-t-on plutôt offert un bijou et des fleurs? On l'a prise pour un héros. On l'a traitée en homme. Il ne faut jamais traiter en homme une femme, fût-elle l'amazone la plus décidée. Il y a toujours un défaut dans l'armure d'une femme et par là on pénètre au cœur. Ce sont des jeunes femmes qui auraient dû faire cortège à miss Amélia.

Parmi les questions que je lui ai posées, j'ai retenu celles-ci, avec les réponses :

— Pendant ces quatorze heures de traversée, n'avez-vous pas eu d'émotions, pas de défaillances?

— Oh ! non, je n'ai pas eu le temps. J'étais très occupée. Il fallait passer.

— Nous savons que la tempête vous a prise.

— Oui, l'orage a duré cinq heures. C'était beau et terrible.

Elle sourit. Je l'imagine, seule dans sa carlingue, se battant avec les éléments. Elle souriait peut-être ainsi. Elle n'avait pas le temps d'avoir peur. Elle a un peu peur, maintenant, de toutes ces réceptions qu'elle accepte avec tant de simplicité.

Ces yeux et ce sourire nous empêcheront longtemps de juger trop sévèrement une Amérique — si souvent hostile depuis quelques années — parce qu'elle nous envoie ainsi des Lindbergh, frère et sœur.

VOYAGES EN GRANDE-BRETAGNE

Dans plusieurs de mes romans, les Yeux qui s'ouvrent, les Jeux dangereux, *j'ai eu l'occasion de promener mes personnages à Londres et dans la campagne anglaise. Des nombreux voyages que j'ai faits outre-Manche après la guerre, voici quelques impressions, nées plutôt de conversations et de rencontres que de la description de lieux trop connus, mais très aimés.*

H. B.

I

L'AMITIÉ ANGLAISE

Janvier 1932.

Un personnage de l'extraordinaire *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, un des ressuscités qui assistent à la canonisation, fait cette confidence, à l'un des assistants : « Monsieur, autrefois, j'ai été chapelain du cardinal de Winchester. On l'appelait toujours ici le cardinal d'Angleterre... Ce serait une grande consolation pour moi et pour mon maître de voir, dans la cathédrale de Winchester, une belle statue de la Pucelle. Pensez-vous que là ils lui en élèveront une? » Et le monsieur de répondre : « Comme cet édifice est temporairement aux mains de l'hérésie anglicane, je ne puis pas répondre à ce sujet. »

Bernard Shaw savait évidemment que cette statue de Jeanne d'Arc est aujourd'hui dans la cathédrale de Winchester. Elle y a été élevée par souscriptions, par petites souscriptions, car il était interdit de donner pour sa part plus d'un shilling. Ces petites souscriptions arrivèrent si nombreuses que leur montant dépassa le prix de

la statue. Qu'allait-on faire de ce qui restait en caisse? On décida de demander au sculpteur une seconde Jeanne d'Arc et d'en faire cadeau à Domrémy.

Voilà ce qui m'a été raconté par nos amis anglais, lors d'un voyage à Londres, et non sans malice, comme si l'on avait joué un bon tour, un tour faisant partie du *fair play*, à la France. Mais, à la fin de la guerre, traversant Rouen et rendant la visite devenue sacrée à la pierre qui marque l'emplacement du bûcher de Jeanne, n'avais-je pas appris que les troupes anglaises, qui avaient à Rouen une de leurs grandes bases de ravitaillement, n'avaient pas cessé de déposer chaque matin des fleurs à cette place?

Il y a des manières d'être alliés. Il y en a aussi de se combattre. Ainsi mis en confiance, je ramenai la conversation avec nos amis d'outre-Manche sur le sujet brûlant des dettes interalliées.

— Nous nous sommes rencontrés dans les guerres, disais-je, depuis des siècles, tantôt du même côté, le plus souvent en face les uns des autres. Vous rappelez-vous ce que firent les Anglais après leur victoire de Poitiers? J'en ai lu dans le vieux Froissart le récit. « Ils laissèrent les Français payer à rançon plus courtoisement qu'on ne fit jamais, et ne les contraignirent aucunement que de leur demander sur leur foi combien ils pouvaient payer, et les croyaient facilement sur ce qu'ils disaient ; car ils répétaient communément qu'il ne fallait pas rançonner chevaliers, ni écuyers, si étroitement qu'ils ne pussent bien vivre et se gouverner sur leurs terres et servir leurs seigneurs selon

leur état, en chevauchant par les pays pour assurer leur camp et leur honneur. »

Mes interlocuteurs goûtèrent fort cette citation.

— Vous voyez, ajoutai-je, ce qu'un chroniqueur français du quatorzième siècle a fait pour votre réputation. Cette réputation vous oblige encore aujourd'hui.

— Le croyez-vous?

— Certes. Et voulez-vous savoir ce que le même Froissart dit des Allemands que vous avez tant ménagés pour l'exécution des clauses du traité de Versailles?

— Nous le désirons.

— « La coutume des Allemands, dit Froissart, n'est pas si courtoise, car ils n'ont pitié ni merci de nul gentilhomme s'il tombe prisonnier entre leurs mains ; mais ils le rançonnent de toute sa fortune et au delà, et ils le mettent dans les camps, dans les liens, dans les fers et les plus étroites prisons qu'ils peuvent, pour extorquer une plus grosse rançon. »

Cette dernière citation fut accueillie par des rires. Puissent ces rires provoquer d'utiles comparaisons !

***

J'avais espéré rencontrer Rudyard Kipling à Londres, mais je ne pus le joindre. Du moins ai-je parlé avec ses admirateurs, car il en a encore malgré la nouvelle Angleterre de Mac Donald. Ils m'ont spécialement loué un de ses livres de guerre, *la Guerre sur mer*. C'est un de ces livres brusques et tendus, pareils à ces ciels où s'amasse la tempête et que traverse un rayon de soleil. Il y a uti-

lisé les rapports de l'amirauté sur les dragueurs de mines, les sous-marins, les destroyers. Mais il les a utilisés à sa manière, c'est-à-dire qu'il a mis de la chair et du sang sur les papiers, qu'il a opéré la substitution de l'action à la lettre morte, qu'il a interrogé les rivages et les eaux et qu'il les a pareillement entr'ouverts. « J'ai passé une demi-journée, écrit-il dans un de ses chapitres, à parcourir les rapports sur les opérations sous-marines dans la mer de Marmara. Ces notes se lisent comme on lirait le journal. Les résultats obtenus par chaque sous-marin sont relevés à peu près de la même façon que les points d'une partie de criket. On y découvre des actes d'héroïsme incroyables, relatés en des termes d'un laconisme tout administratif. » Au laconisme administratif il ajoute quelque chose, peu de chose comme longueur, mais les hommes apparaissent. Voici le portrait d'un commandant de sous-marin : « Un sous-marin était mouillé dans un coin bien choisi, au cas où les opérations le forceraient à émerger promptement. Néanmoins, sa situation le rendait facile à repérer. Vers deux heures et demie du matin, le commandant fut tiré de son sommeil par un de ses hommes, qui murmura : « Ils nous tiennent dans leurs chaînes, mon-« sieur ! » Était-ce un cauchemar, une hallucination causée par une trop longue veille, ou bien était-ce la réalité dans toute son horreur? Le commandant n'aurait su le dire ; néanmoins, cette vérité pouvait déchaîner une véritable panique. Inspiré par la prudence et peut-être aussi par une longue expérience, il répondit flegmatiquement : « Vrai-« ment? Eh bien, nous ne remontons à la surface « qu'à neuf heures. Nous verrons alors ce qu'il fau-

« dra faire. Éteignez, s'il vous plaît. » Le commandant demeura éveillé, tandis que l'halluciné revenait dormir auprès de ses camarades. Au jour, lorsque, émergeant des profondeurs, sans entrave aucune, l'officier contempla alors les eaux grises et sales, il en trouva, dit-il en finissant son récit, la vue très réconfortante. »

***

Je cherche dans son livre les traits les plus anglais. Celui-ci n'est pas des moins pittoresques : « Il y a quelques mois, des destroyers avaient mission de débusquer des zeppelins. Ils y parvinrent et attaquèrent la flottille. En pleine action, l'un des nôtres demanda la permission d'amener le youyou pour repêcher un chien qui s'était jeté par-dessus bord. On le lui permit et le chien fut sauvé. « Dieu sait ce que le Hun en aura pensé », ajoute le narrateur. Il ronflait autour de nous et nous bombardait. Pendant ce temps-là, le youyou fouillait les eaux tant qu'il pouvait et le « chien Démon » filait à la hâte vers Dunkerque. Vu de là-haut, ça devait paraître insensé. Mais ils rattrapèrent leur chien... » Les marins anglais ont trouvé leur Homère, concis, bref, rasé et net comme eux. Et je sais peu de poèmes aussi durs et aussi exaltants ensemble que ce dialogue entre la mère et la vague :

« Avez-vous des nouvelles de mon fils Jack? » La vague est muette. « Quand pensez-vous qu'il reviendra? » Ni par ce vent, ni par cette vague.

« Qui me dire un mot de lui? » La vague est muette,

car un naufragé ne peut nager par ce vent ni par cette vague.

« Ah ! ami, qui m'apportera quelque espoir? » Ni cette vague, ni les autres. Sachez seulement qu'il resta toujours fidèle à lui-même, et par ce vent, et par cette vague.

Relevez donc la tête, soyez fière ! Par cette vague, par toutes les autres ! Car ce fils que vous avez porté, vous l'avez donné au vent à et la vague.

Si l'on veut, à défaut d'un voyage en Angleterre, mieux connaître le caractère anglais, il faut ouvrir les livres de mon confrère M. André Chevrillon, et notamment *l'Angleterre et la Guerre*. On y voit à quel point l'Angleterre était peu préparée à la guerre : « N'enviant et ne haïssant personne, elle ne soupçonnait pas la haine et l'envie allemandes. Elle n'imaginait pas qu'un peuple voisin, et qu'elle croyait connaître, d'apparence bien pareille, pût concevoir, au vingtième siècle, de remanier la carte politique du monde. La distribution du monde était chose faite : il ne restait plus pour chacun qu'à organiser ses domaines pour le plus de justice, de bonheur et de lumière possible. » Tandis qu'en Allemagne l'idée précède l'acte, en Angleterre c'est le réel qui engendre et commande. Il fallut le fait, le fait brutal de la violation de la Belgique, pour que l'Angleterre se rendît compte du danger qui la menaçait avec la France et le monde. Encore, se levant « comme le peuple gentleman et chrétien » qui entreprend la guerre loyalement et laisse qu'on prie dans ses églises pour son ennemi, mit-elle du temps pour connaître et comprendre un adversaire qui entendait par tous les moyens imposer sa domination.

A Oxford, un professeur me montra un tout jeune cèdre qui commençait d'éployer ses branches : « Il y avait là, m'expliqua-t-il, un cèdre magnifique. Un jour de mai, une rafale de neige le fit périr. J'ai vu le directeur qui pleurait sur l'arbre mort. « Qu'allez-vous faire? » lui demandai-je. Il releva la tête. « En replanter un autre immédia-« tement. »

Dans ce pays de tradition, ce qui existe dure.

L'amitié française ne sera-t-elle pas le jeune cèdre qui étend aujourd'hui ses branches?

***

J'ai gardé un numéro du *Daily Express* qui rendait compte de la fameuse revue du 14 juillet qui suivit la victoire. L'accent en était si tendre et émouvant qu'il avait à peine son équivalent dans la presse de chez nous : « Il y a dans l'armée française, disait le journal anglais, quelque chose qui échappe à toute définition. Elle a ce que je n'ai jamais pu trouver dans aucune armée du monde. Sa chair et son sang semblent être aujourd'hui tout à fait de mon avis : la foule acclamait, applaudissait, pleurait ; elle ne savait que dire et que faire, elle lançait des fleurs à Jacques Poilu et, n'eût été l'épaisse haie de soldats, baïonnettes au canon, elle aurait rompu le cordon et embrassé un poilu. Mais quand on se rappelle Verdun, ce n'est pas surprenant. Et ainsi ils marchaient, quelques-uns très jeunes, mais un grand nombre âgés et grisonnants ; ils marchaient au tonnerre des applaudissements qui, à distance, rappelaient la houle qui se brise sur un lointain rivage... » On ne parle

pas ainsi d'une armée étrangère, Jacques Poilu a été adopté outre-Manche.

Rappelons-nous encore les fêtes de Londres, cette réception de Mansion House où le maréchal Haig, et l'armée anglaise, et le peuple anglais saluèrent dans le maréchal Foch leur chef. *Leur chef*, pour qui connaît l'Angleterre, il y avait là un fait d'une importance inouïe et nouveau dans son histoire. Le maréchal Haig, après avoir rendu hommage à notre soldat, déclarait que le maréchal Foch avait rendu la victoire possible. « Nous sommes tous fiers, ajoutait-il, qu'au moment où il devint nécessaire de nommer un commandant en chef pour les armées alliées, la France fût dans un tel homme. » Il ne semblait pas vraisemblable qu'une telle parole pût être prononcée en Angleterre. Chacun sait aujourd'hui que l'Angleterre fut longtemps le grand obstacle à l'unité de commandement ; mais, quand l'unité de commandement devint un fait apparent et nécessaire, elle la réclama et l'accepta avec sa netteté et sa loyauté coutumières. Et quand elle en eut constaté les effets, avec cette faculté d'adaptation au réel qui est un des traits dominants de son caractère, elle la célébra franchement. Ainsi exigea-t-elle la présence de Foch, du *chef*, à ses fêtes de la Victoire.

Au cours de l'un de mes voyages en Grande-Bretagne, où l'Alliance française m'avait invité à parler de Verdun, à Londres, à Liverpool, à Oxford, j'ai entendu ce récit de la bouche de deux jeunes filles :

Le 3 août 1914, nous nous sommes embarquées à Folkestone pour la France afin d'y servir comme

infirmières. Nos familles nous faisaient bien quelques objections, mais chez nous les parents respectent la volonté des enfants. Le bateau où nous montâmes était bondé de Français qui rentraient. Votre ambassadeur vous dira que pas un ne manquait à l'appel : des insoumis, comme vous dites, des réfractaires, des déserteurs qui se croyaient détachés pour toujours de la patrie étaient là. Sans doute avaient-ils senti en eux-mêmes un ébranlement qu'ils n'avaient pas prévu. Cependant l'atmosphère qu'ils avaient respirée en Angleterre avait été favorable aussi à leur décision. Ils n'auraient pas pu rester chez nous sans se faire montrer du doigt. Quand l'équipage retira les ancres, nous regardâmes la terre. Jusqu'au départ, nous avions été absorbées par le spectacle des allées et venues sur le bateau. Folkestone, que vous connaissez, est dominé par une ceinture de falaises, de collines qui se dressent au-dessus de la mer comme les gradins d'un cirque. Or ces collines, ces falaises étaient noires de monde. La ville, les campagnes environnantes étaient venues assister au départ des Français. L'Angleterre n'avait pas encore pris sa résolution d'entrer en ligne. Du moins, personne encore ne le savait d'une façon certaine. La nouvelle n'en devait être publiée que le surlendemain. Quand le bateau prit le large, tout le peuple des collines salua et entonna la *Marseillaise*. Nous ne voyions plus la terre anglaise, mais cette foule qui la recouvrait et qui chantait votre hymne national. Alors nous avons eu l'impression qu'au lieu d'aller en France nous venions déjà de la quitter...

Ce récit m'est revenu à la mémoire toutes les fois que j'ai été tenté de douter de l'amitié anglaise, et toujours il m'a rasséréné.

II

UN GRAND AMBASSADEUR A LONDRES

Mai 1919.

J'ai eu l'honneur d'être reçu par M. Paul Cambon à l'ambassade française de Londres. En bordure d'Hyde Park, elle a l'air d'une vaste maison de campagne. On doit y être en paix, pour le travail et pour la méditation. C'était peu de temps après l'armistice. J'avais été appelé en Angleterre pour y donner des conférences sur *Verdun* dont les deux syllabes retentissaient comme une sonnerie de deuil et de victoire ensemble. Voici longtemps déjà que je regarde les hommes : bien peu m'ont donné, comme cet ambassadeur de petite taille et de visage grave et pensif, l'impression de la dignité dans la personne et la fonction, de l'autorité qui s'impose dès l'abord et ne fait que croître avec la parole claire, mesurée et ferme.

Au déjeuner, il nous parla de ses impressions des premiers jours de la guerre, non point de ses rencontres angoissantes avec le timoré sir Edward Grey, si hésitant à se prononcer, mais de ses inquiétudes françaises. Il avait vu la guerre de

1870 et la Commune ; il avait vécu sa jeunesse au temps où l'Allemagne était exaltée et considérée comme une puissance colossale. Certes, on avait réussi à l'isoler avec l'Autriche au centre de l'Europe. La Russie, lente à se mobiliser, représentait un immense réservoir d'hommes. Il avait confiance que la Grande-Bretagne se déciderait à entrer dans la lutte dès qu'il serait avéré que la neutralité belge était violée. L'Italie resterait tout au moins dans l'expectative. Néanmoins, hanté par de mauvais souvenirs, il ne pouvait échapper à la plus cruelle anxiété. « C'est alors, ajouta-t-il, que j'ai eu la certitude que la France vaincrait. »

Il se tut sur cette phrase ambiguë quelques instants, puis il l'expliqua : « Londres compte de nombreux insoumis, de nombreux déserteurs qui ont passé le détroit pour échapper à toute obligation militaire. Dès que l'ordre de mobilisation eut été affiché, voici que ces déserteurs, ces insoumis envahirent le consulat et l'ambassade, réclamant leur passage sur le continent. Ils revendiquaient leur poste. Ils voulaient se battre. Ils n'attendraient pas les premiers engagements. J'ai compris qu'il y avait quelque chose de changé et qu'une puissance mystérieuse agissait sur tous les Français, présents ou absents, les unissait dans un besoin commun de défense nationale. Par ce rebut qui réclamait et s'exaltait, j'ai connu hors de France l'union sacrée. Et j'ai cru au miracle français. La Marne ne m'a pas étonné. »

Les yeux un peu décolorés parurent suivre, dans le silence qui suivit, le rêve intérieur. Je n'ai pas oublié cette conversation, tandis que par les fenêtres ouvertes nous pouvions suivre aux

branches des arbres la poussée victorieuse du printemps.

Mai 1929.

Tunis vient de lui élever un monument. Mais c'est à Paris qu'il devrait avoir sa statue. Je regrette pour ma part que l'Académie française ne l'ait pas accueilli comme son frère. Car ils furent tous deux de grands ambassadeurs et l'espèce en est presque perdue. Ou plutôt les hommes ne nous manqueraient pas, si notre démocratie consentait à s'incliner devant les supériorités et si la diplomatie n'était pas livrée à la place publique.

Dans un admirable petit livre, *le Diplomate*, Jules Cambon n'a pu se tenir de rendre justice à son frère Paul : « Il me sera permis, écrit-il, de rappeler celui qui, après avoir organisé le Protectorat tunisien, marqua son passage à Constantinople en défendant les chrétiens menacés contre la barbarie du Sultan rouge. Transféré à Londres, il y resta plus de vingt ans, il y avait conquis l'amitié des souverains, la confiance du Gouvernement, le respect de la nation britannique. Sa loyauté dissipa tous les malentendus qui existaient entre notre pays et l'Angleterre. La sagesse de ses conseils n'en diminuait pas la force. La distinction de son esprit, non moins que la discrétion et la mesure de son langage lui assuraient une autorité à laquelle aucun de ses collègues n'échappait et, comme il était le doyen des ambassadeurs de l'Europe, ils se plaisaient tous à la reconnaître. »

Le portrait est exact en quelques lignes. Et

celui qui le rend est digne d'un tel frère. Jules Cambon sut nous avertir de la guerre menaçante tandis qu'il était ambassadeur à Berlin et ses rapports officiels sont des modèles de pénétration et de clairvoyance. Aujourd'hui encore, à quatre-vingt-quatre ans, il montre à nos séances académiques la même finesse d'esprit et la même sûreté de termes, avec une bonne grâce et un charme qui communiquent à sa vieillesse comme une coquetterie de jeune femme.

Le portrait est exact, mais il peut être commenté. Paul Cambon, distingué dès sa jeunesse par Thiers, par Jules Ferry, par Gambetta qui pressentaient sa valeur, avait été préfet de l'Aube à vingt-neuf ans. Il n'en avait pas quarante quand Gambetta l'envoya comme résident général dans cette Tunisie que nous venions d'occuper. Le traité du Bardo avait suivi notre brève expédition. Il s'agissait d'organiser l'administration nouvelle. Paul Cambon se contenta avec une habileté rare de laisser fonctionner les organismes existants sous le contrôle français. C'était ne pas rompre avec une antique tradition. « Pour les indigènes, dit le successeur de Paul Cambon à l'Académie des Sciences Morales, rien n'était changé en apparence, sauf que l'ordre et l'honnêteté régnaient à la place de la gabegie et du chaos. » Mais il eut maille à partir avec le fameux général Boulanger qui commandait l'armée d'occupation. Il fallut aller devant un Conseil d'enquête. Paul Cambon n'y reçut que des félicitations à quoi s'ajouta la cravate de Commandeur. Ayant conquis la confiance du Gouvernement, il entreprit une organisation meilleure de la justice en substituant la

justice française aux juridictions consulaires, et de la propriété en exigeant que toute possession immobilière ou terrienne fût inscrite sur un registre spécial, l'inscription valant titre après un certain délai requis pour l'enquête. Par surcroît il fonda l'Alliance française et obtint que le cardinal Lavigerie siégeât dans son Comité aux côtés du grand rabbin et du président du Consistoire.

Dès lors, sa réputation était faite. Il s'était révélé administrateur hors ligne. Il est demeuré le type de ces gouverneurs que nous désirons pour nos colonies, pour la Tunisie, l'Afrique, le Maroc, l'Indo-Chine, Madagascar. Il va devenir le type de l'ambassadeur.

Le voici à Constantinople. Le moment est critique. Abd-ul-Hamid, sans pouvoir, est débordé par le fanatisme de son entourage. Il livre les Arméniens aux massacres. « Les devoirs les plus élémentaires de l'humanité, écrit alors Paul Cambon après les massacres de Diarbékir (octobre 1895), nous imposent des démarches urgentes. Une pareille anarchie ne peut durer impunément. Il faut agir et envoyer une force navale dans le Levant. » Il a le sentiment de la grandeur de la France en Orient, et si la division des puissances européennes ne lui permet pas d'obtenir les résultats qu'il voudrait, il réussit du moins à imposer des réformes.

De Constantinople, Paul Cambon est appelé à l'ambassade de Londres (29 septembre 1898) où il demeura plus de vingt ans. C'est à lui que nous devons l'amitié, puis l'alliance anglaise. Il arrivait cependant à Londres au lendemain de Fachoda, quand l'opinion britannique nous était tout entière hostile. Il sut la ramener peu à peu soit en se liant

avec lord Lansdowne, soit en bénéficiant heureusement du nouveau règne d'Édouard VII toujours sympathique à notre pays. Les accords commerciaux, les accords navals qu'il obtint préparèrent l'alliance. Et de même notre entente au sujet des guerres balkaniques. Lorsque la guerre éclata par la volonté de Guillaume II, il vécut à Londres les heures les plus pathétiques, tâchant d'obtenir de sir Edward Grey une déclaration qui, peut-être, aurait pu encore empêcher la guerre, puis obtenant enfin cette déclaration quand la neutralité de la Belgique est violée. Le soir du 4 août (1914) il put dire à l'ambassade, comme il se retirait à minuit, non sans quelque joie intérieure : « Messieurs, l'Angleterre a déclaré la guerre. » C'était en partie son œuvre. La reconnaissance française ne saurait lui manquer.

III

LE TOMBEAU DU MARÉCHAL HAIG

19 décembre 1929.

La maréchale Haig, fidèle au souvenir de son mari, a accepté de venir rallumer la flamme au tombeau du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe, demain dimanche. Ne ferons-nous pas, de notre côté, un pèlerinage au tombeau du maréchal qui repose dans sa chère Écosse?

Ce voyage d'Écosse, j'avais toujours désiré l'entreprendre, pour avoir reçu, quand j'étais enfant, à une distribution de prix un tout petit livre de ballades écossaises où j'avais découvert, avec la poésie, le pays des highlands et des bruyères roses. N'y a-t-il pas une colline, près d'Edimbourg, où la légende assure que si, le premier mai, une jeune fille y monte avant le lever du soleil et se lave le visage avec la rosée, elle demeurera belle toute sa vie? — N'y êtes-vous pas montée? ai-je demandé à une belle jeune fille quand je suis allé, enfin récemment, à Edimbourg. Elle a rougi et si gentiment elle m'a répondu : — Il faisait si froid qu'il n'y avait pas de rosée.

Je n'ai pas été déçu en découvrant l'Écosse après une si longue attente. Edimbourg, allongée sur ses collines, m'est apparue comme un défilé de lances et de cavaliers dans la brume. Tant de souvenirs de France s'y retrouvent, depuis ce chêne planté par Marie Stuart et à demi foudroyé, qui pousse encore deux hautes branches intactes, jusqu'aux chambres tragiques d'Holyrood, et si l'on parle de Jeanne d'Arc, il vous est attesté fièrement : « Nous, du moins, nous étions avec elle. »

Cependant je confesse que j'ai rencontré sans le chercher le tombeau du maréchal Haig. C'est à Walter Scott que je rendais visite. Nous avons tous vu l'Écosse à travers Walter Scott. Il l'a illustrée de ses châteaux et de ses abbayes et peuplée d'ombres charmantes ou héroïques. J'avais visité le manoir d'Abbotsfort qu'il bâtit, où il vécut et mourut. A vrai dire, je n'en avais pas été enchanté. Il est construit dans un bas-fond, au bord de la rivière, et comme à demi étouffé par la pente où il s'appuie. Son faux gothique sent trop l'effort de l'architecte hanté par le moyen âge. Tout un bric-à-brac d'antiquaire fait le musée le plus mêlé. Voici des cheveux de Nelson et de Wellington, un buvard de Napoléon, le crucifix de nacre qui aurait été présenté à Marie Stuart au moment de son exécution. Napoléon a visiblement hanté le romancier : dans l'antichambre on vous montre ses aigles prises à Waterloo et je crois le fait inexact, et aussi les pistolets retrouvés dans sa voiture abandonnée. Tandis que l'Angleterre l'emprisonnait à Sainte-Hélène, on se partageait en Grande-Bretagne ses moindres dépouilles et on les honorait comme des reliques.

Le cabinet de travail et la bibliothèque m'ont retenu davantage. Toujours quelque ferveur intellectuelle habite les lieux où le génie inventa et créa des êtres vivants. Parmi les vingt mille volumes reliés, j'ai pu constater la part faite aux auteurs français. Tout le dix-huitième siècle y est rassemblé, et ces chroniques nationales françaises et cette histoire des ordres monastiques où l'auteur de *Quentin Durward* a puisé.

Mais, si le château d'Abbotsfort apporte quelque déconvenue, quelle surprise, au contraire, vous attend aux ruines de l'abbaye de Melrose décrite par Walter Scott dans *le Monastère!* Il reste assez de morceaux pour qu'on puisse imaginer la grandeur de l'édifice. Des pans entiers de murailles, avec leurs sculptures, sont demeurés debout comme de gigantesques personnages. Ils semblent s'appeler pour achever les voûtes, ou pour se pencher sur le cœur introuvable de Robert Bruce qui voulait partir pour la Croisade et qui en fut empêché par la lèpre. Il voulut du moins que son cœur fût porté en Terre Sainte et rapporté à Melrose. Le vœu du roi fut accompli, mais on ne sait plus exactement la place où ce cœur fut enseveli. Il habite toujours les ruines immenses où l'on entend battre le souvenir du roi d'Écosse.

Enfin, dernier pèlerinage, au cours de cette journée écossaise, à l'abbaye de Dryburgh où repose Walter Scott. On y accède par une magnifique allée de hêtres. C'était au printemps dernier : la verdure était fraîche et d'un vert délicat presque doré. Certes, les ruines de Dryburgh ne sont pas imposantes comme celles de Melrose. Mais leurs arceaux légers ont plus de grâce, sont plus mêlés

à la nature. Les oiseaux chantaient dans les branches des arbres et le vent les accompagnait en bruissant dans les feuilles. La solitude était là, profonde, mais sans mélancolie. C'est une chapelle latérale, presque intacte ou restaurée, qui abrite les corps de Walter Scott, de sa femme et de son fils, officier mort en mer. Et voici que, dans le même plan, mais à découvert, nous vîmes la tombe du maréchal Haig. Elle est toute simple, ainsi qu'il l'a voulue, pareille à la tombe des soldats de l'armée britannique, avec des coquelicots artificiels, fabriqués par une œuvre de soldats mutilés, plantés dans la pelouse ainsi tachée de rouge.

Le maréchal Haig mourut à Londres, où il était de passage, seul, à l'hôtel. Sa propriété de famille où il revenait avec joie durant ses congés s'élève dans le voisinage de l'abbaye de Dryburgh. C'est pourquoi il avait demandé cette sépulture. On l'a donné pour voisin au grand poète de l'Écosse : le soldat, le poète sont là, côte à côte, l'un qui a transposé l'histoire, la légende et la nature pour l'ornement séculaire de son pays natal, l'autre qui a servi la Grande-Bretagne au Cap, aux Indes et a commandé en chef ses armées dans la Grande Guerre.

La beauté de ses funérailles fut de s'accomplir dans le silence. Son corps, amené à Londres, fut déposé en gare d'Edimbourg à minuit. Une foule l'attendait, qui ne prononçait pas un mot. Le matin, le cortège s'allongea dans la campagne — la campagne de janvier, ouatée de neige, sans vie, sans oiseau, comme morte. Ainsi le maréchal fut-il enseveli sous les ruines de Dryburgh.

Je ne sais si l'une des plus belles pages de sa vie

de soldat n'est pas la réunion de Doullens où lui-même réclama le commandement unique de Foch et même, sur la forme incomplète donnée tout d'abord par Clemenceau à la résolution, intervint pour faire modifier la rédaction et augmenter les pouvoirs. Le lendemain, raconte le maréchal Wilson dans ses *Mémoires*, Haig était rajeuni de dix ans. Il est dans l'histoire peu de tels exemples d'abnégation militaire.

Sous les arceaux à demi brisés de Dryburgh, on est bien pour rêver par un jour de mai où la nature, elle aussi, rajeunit les ruines (1).

(1) V. *Fantômes d'Écosse*, par Paule HENRY-BORDEAUX.

IV

TRÈS TRANQUILLE

Juillet 1929.

Décidément, les étrangers n'y comprennent rien. A quoi? A notre caractère. Avant la guerre, ils pensaient : « La France est la proie de ses divisions intérieures, la France se dépeuple, la France a connu des triomphes militaires, scientifiques, littéraires, politiques, mais elle doit passer la main. Elle n'est plus de taille à continuer son grand rôle dans l'histoire. »

C'était opinion courante en Allemagne, sans quoi elle ne se serait pas lancée dans la guerre. Elle s'y lançait joyeusement, orgueilleusement, férocement. Tout avait été prévu : la marche rapide par la Belgique violée avec le droit, l'arrivée en trombe sur Paris, l'entrée à Paris, la capitulation, le traité. La plus terrible machine de guerre avait été montée pour parvenir à ce résultat en cinq semaines.

Tout avait été prévu, sauf la Marne, sauf la solidité de Joffre, sauf la raison française, sauf la force française. Et cette force française qui ne s'est pas démentie pendant plus de quatre ans a stupéfié le

monde. Le monde avait admis le sursaut de la Marne : suprême souvenir de tout un passé glorieux. Mais quand il dut admettre la résistance inouïe, incroyable, prodigieuse de Verdun, il se décida à comprendre. La France, à travers l'épouvantable drame de la guerre, avait reconquis l'estime, plus que l'estime, l'admiration des nations.

***

La guerre finie, que pense-t-on de nous? L'opinion n'est plus unanime. L'Angleterre, par manque total de psychologie et vieux préjugé hérité de siècles de rivalité, nous croit impérialistes. L'Italie nous croit usés, vieillis, et pense devenir la première nation latine. L'Amérique nous croit riches et prospères. L'Allemagne, déconcertée par notre victoire, ne sait que penser et se réjouit de nos fautes, espérant bien en profiter. Nous avons tout de même guéri nos blessures et refait nos régions dévastées avec une merveilleuse puissance de renouvellement et de travail. Mais les mêmes plaies nous rongent : dépopulation, abandon des campagnes, divisions intérieures, manque de chefs.

Un de ces derniers soirs, mes yeux sont tombés sur un discours prononcé il y a un an ou deux par le général Grumbach au Sénat canadien, et tout à coup j'ai tressailli, y découvrant cette anecdote. Le général Grumbach commanda en France, dans la Grande Guerre, une division canadienne, et voici l'épisode qu'il rappelle :

En août 1918 j'ai eu le privilège presque unique pour un officier canadien de commander des troupes

françaises. Une relève secrète ayant lieu, mes bataillons se retirèrent pour être remplacés par des bataillons français, et finalement je me trouvai à la tête de six bataillons français, avec leur artillerie et leurs services auxiliaires. Les officiers français, mes subordonnés, avaient du cran, portés à l'offensive, et la bataille continuellement faisait rage. Elle ne s'éteignait pas plutôt en un point qu'elle reprenait à un autre.

A tout instant de la nuit j'étais alerté par le tonnerre de l'artillerie française et le fracas de leurs mitrailleuses et de tous leurs engins ; le ciel nocturne était embrasé des éclairs de leurs canons et les lueurs de leurs fusées, et, avec appréhension, nerveusement peut-être, j'appelais le soldat français placé en sentinelle à la porte de mon P. C.

— Planton !

— Mon général !

— Est-ce tranquille sur la ligne?

Et mon factionnaire de monter sur le parapet, de jeter un coup d'œil sur la plaine, d'examiner la situation et de me faire son rapport :

— *Très tranquille, mon général.*

Sa réponse était toujours la même, pour autant que la bataille fît rage. Pour lui, tout était toujours « tranquille sur la ligne ». Je le vois encore, debout à la porte de mon P. C., dans son bleu horizon, sous son casque d'acier, avec son long fusil, toujours serein : type du courage, de l'énergie, de la détermination et de la vigueur de sa race. Et maintenant je me demande comment il en va pour lui en France.

Comment il en va pour lui, mon général? Rassurez-vous : il a rencontré et il rencontre toute sorte de difficultés matérielles, il a franchi et il franchit encore toute sorte d'obstacles, mais il est *très tranquille.* Les événements n'auront pas raison de lui. C'est lui qui répare quotidiennement, par

son travail, par son endurance, par sa bonne humeur, les innombrables fautes commises par ceux qui ont charge de le mener. C'est aussi lui qui les nomme. Et voilà pourquoi les étrangers n'y comprennent rien.

V

UN SOIR A LONDRES...

Septembre 1931.

Le ministère d'union nationale — pour la première fois introduit dans les mœurs parlementaires britanniques où le balancement de deux partis orientait jusqu'ici la politique — réussira-t-il à tirer la Grande-Bretagne de la crise où elle se débat? Quelques voyages de l'autre côté du détroit me permettront peut-être, connaissant un peu les mœurs et les hommes, de tirer des événements une leçon ou tout au moins une comparaison intéressante.

Je me trouvai à Londres le soir du 30 mai 1929, le soir des fameuses élections qui ont contraint le ministère Baldwin à la retraite et qui ont redonné le pouvoir à M. Ramsay Macdonald. Un grand magasin avait imaginé pour sa publicité d'offrir à sa clientèle, à son immense clientèle, un thé dansant au cours duquel des transparents annonçaient les résultats. Ainsi apprenait-on, en tournant, comment se jouaient les destinées de l'Angleterre. Les échecs des conservateurs, les succès des socia-

listes, l'effondrement des libéraux étaient accueillis avec des sourires, tandis que les couples continuaient de danser avec gravité. Le sérieux était pour le sport, l'amusement pour la politique. Dans la rue, on retrouvait le même calme. Un calme extraordinaire. Pas de manifestations, pas d'éclats. Une sorte de torpeur, d'indifférence. Une façon tout à fait britannique d'encaisser. Sans aucun doute, un match de tennis ou de boxe eût provoqué une tout autre curiosité.

Imaginez en France un pareil triomphe socialiste. Se fût-il accompli sans cris et sans violence, sans une prise de possession de la rue? Eût-il été accepté avec autant de tranquillité par les partis vaincus et aussitôt menacés? Ainsi était-il aisé de mesurer à la faveur de cet événement la différence qui sépare les deux pays.

La Grande-Bretagne est un vieux pays de tradition et de jeu. De jeu parlementaire, comme de jeu tout court. On y est dressé à suivre les partis comme à accepter les changements brusques de la fortune. Une vieille monarchie traditionnelle sert de frein. Ce serait méconnaître les institutions anglaises que de croire le rôle de cette monarchie traditionnelle réduit à peu de chose. Elle intervient dans les affaires extérieures comme dans les intérieures, non peut-être pour les initiatives, mais pour prévenir les erreurs et les catastrophes. La maladie du roi George avait montré son immense popularité. Son retour rapide du château de Balmoral, en Écosse, il y a quelques jours, pour dénouer la crise en faisant l'union des partis, ou plutôt pour tâcher de la dénouer, a été accueilli avec étonnement d'abord, puis avec enthousiasme

par l'opinion anglaise. De même, le prince de Galles jouit de la faveur publique. Il s'est dressé à son rôle d'héritier de la couronne, après avoir paru le dédaigner. Il manie à merveille la parole, sait reconnaître les visages, prononcer les discours attendus, plaire à chacun par un mot ou par un sourire. Personne ne songerait à toucher à cette monarchie héréditaire ni à l'affaiblir, pas plus M. Ramsay Macdonald que M. Baldwin. Et il y a déjà là un élément d'entente et de solidarité.

Il en est un autre, mais qui tend à s'altérer. Le socialisme anglais n'a aucune alliance avec le communisme. Il n'a rien de révolutionnaire. Mais il est en politique extérieure résolument pacifiste, avec les utopies les plus dangereuses. A cet égard, il est assez inquiétant. La Grande-Bretagne a, depuis la guerre, repris contre nous bon nombre de ses préjugés d'autrefois. Elle croit de nouveau à notre recherche d'impérialisme sur le continent. Un grand journal anglais ne publiait-il pas sans rire que la France, pendant la guerre, avait loué les tranchées à l'Angleterre, en sorte qu'elle n'avait pas à se montrer si exigeante envers l'Allemagne? Et de pareilles bourdes trouvaient crédit.

Le vote des femmes, admises au suffrage dès vingt-un ans, a contribué à assurer le triomphe socialiste. Elles forment une masse de 13 millions d'électeurs contre 12 millions d'hommes. Elles tiennent aujourd'hui les élections, et ce résultat peut nous donner à réfléchir. Il est vrai que les voix ouvrières sont, en Grande-Bretagne, plus nombreuses qu'en France. Pour ma part, tant j'avais confiance dans les femmes de France, pour en avoir rencontré d'admirables et charmants exemples

dans leur maison, leur ferme, leur chaumière, et comptais sur elles pour rendre au suffrage soi-disant universel un peu plus de sérieux et de sens de la vie pratique, je me demande si elles ne seraient pas plus influençables encore que les hommes, victimes des utopies les plus irréalisables ou des plus basses flagorneries électorales. Judicieuses chez elles, le seraient-elles dans la vie publique? Mais je ne voudrais pas entraver la belle croisade entreprise par la duchesse de La Rochefoucauld en faveur du vote des femmes.

L'auteur d'*Antaram de Trébizonde,* revenant d'un séjour en Angleterre et en Écosse, me confiait, hier, l'impression navrante que lui avait laissée, dans les villes et les villages traversés, la vue de tant de jeunes gens, d'hommes vigoureux, tristement désemparés, flânant dans les rues, ou assis sur des bancs, ou remplissant les cafés, voués à la paresse, acceptant de ne rien faire, ne cherchant plus du travail et peut-être n'en voulant plus. Cependant, on manque de personnel en Angleterre, bon nombre de services sont assurés par des femmes, la terre pourrait être mieux travaillée (et aussi mieux divisée), avec de la bonne volonté il ne serait pas impossible de s'employer. L'indemnité de chômage, au lieu de travaux publics créés et dirigés par l'État, aboutit à des habitudes de fainéantise extrêmement dangereuses. L'oisiveté engendre peut-être les vices, mais à coup sûr elle engendre l'ennui. Rien n'est pire que l'inactivité. A la longue, elle use les caractères. C'est elle qui risque de préparer une révolution anglaise.

Il est à craindre que tour à tour M. Lloyd George et M. Macdonald n'aient altéré la vitalité britan-

nique. Là, comme en Allemagne, le socialisme a produit son œuvre néfaste qui est la désagrégation des forces par l'inutilité de l'effort, de l'initiative, de l'invention, quand l'inégalité est la première condition du progrès social. Mais n'imagine-t-on pas aujourd'hui de créer une sorte de socialisme international en faisant payer les dettes, les dépenses, les prodigalités, le désordre financier des nations mal administrées par l'épargne et le travail des nations plus laborieuses et mieux organisées, sous l'habile prétexte d'une coopération et d'une entente européennes qu'il faut évidemment souhaiter? Ne conviendrait-il pas de commencer par une meilleure direction intérieure des pays en perdition?

VI

A LONDRES EN AVION

Mai 1932.

Londres est à deux heures de Paris en avion. Deux heures ou deux heures et demie. Ce court voyage m'a tenté pour aller voir l'Exposition française.

Il y avait déjà plusieurs années que je n'avais pris la route des airs. La première fois, ce fut au cours de la guerre, sur un Bréguet piloté par le capitaine Weiler qui commandait une escadrille de grandes reconnaissances et qui, tant de fois cité, vient de recevoir la cravate de la Légion d'honneur. Il s'avançait très loin au-dessus des lignes ennemies afin d'observer les mouvements de l'arrière. Il montait très haut sur ses robustes appareils afin d'éviter les surprises. Je me souviens avec joie de ce premier départ où le ciel, avec ses jeux de nuages que nous traversions comme des villes mystérieuses, m'intéressait plus que la terre. J'appartenais alors au Grand Quartier Général à Compiègne et, mon service achevé, j'écrivais la vie de Guynemer que j'avais connu et que j'avais

même vu abattre un avion ennemi au-dessus de l'Aisne. Pour ce travail je ne disposais que d'une partie de mes nuits et, comme on supprimait l'électricité dès que le passage d'escadrilles allemandes était signalé, j'écrivais à la lueur de deux misérables bougies qui ne pouvaient rien révéler. Mon héros ayant livré plus de sept cents combats dans les airs — sept cents combats singuliers, quel paladin peut lui être comparé? — j'avais voulu explorer, ne fût-ce qu'une fois ou deux, ce domaine nouveau, comme une navigation vous met en contact avec la mer.

Plus tard, en Syrie, après avoir survolé Palmyre et son désert, j'avais volé d'Alep à Deir-ez-Zor sur l'Euphrate. La distance est de plus de quatre cents kilomètres. Nous la franchîmes en deux heures dix minutes par un vent favorable. Partis à cinq heures et demie du matin du camp d'aviation, nous atterrissions au bord du fleuve à sept heures quarante. Sous nous, le désert nous était apparu dans toute sa désolation, strié çà et là par le cours des oueds toujours escortés d'une mince palmeraie. Puis ce fut un voyage dans la montagne des Druses. Le commandant Denain — aujourd'hui général — qui commandait notre aviation au Levant, avait voulu me servir lui-même de pilote. Nous survolâmes de très haut le mont Hermon qui dépasse trois mille mètres, nous décrivîmes des cercles au-dessus de Damas, et nous abordâmes assez difficilement près de Soueïda.

Mais je n'étais monté que sur des avions militaires. Ils ont gardé ma préférence. Le contact est direct avec l'air, avec le vent, avec le ciel. Contact rude, brutal, qui tanne la peau et fait

courir le sang, mais contact sain, vivifiant, salubre. Ainsi le bateau à voiles est-il plus relié à la vie marine. Seulement les passagers habituels exigent plus de confort. Aujourd'hui les appareils se sont perfectionnés. Dans ceux de l'Air-Union, qui font la traversée Paris-Londres, la carlingue agrandie et fermée par un vitrage divisé qui peut s'ouvrir contient douze fauteuils avec un couloir au milieu, un gîte pour les bagages, une toilette. De sa place, on voit parfaitement le ciel et la terre, à l'ombre des doubles ailes. Comment ne va-t-on plus souvant se promener au champ d'aviation du Bourget? Il est amusant de voir partir ou atterrir les appareils qui nous relient à l'Angleterre, à la Belgique, à la Hollande, à l'Allemagne, à la Roumanie, à Constantinople, à l'Orient, et jusqu'à Saïgon où Jérôme Tharaud est allé et d'où il est revenu en dix-sept jours, avec une escale de cinq à six jours, un record.

J'ai retrouvé au départ cette impression merveilleuse de sentir tout à coup l'avion se détacher du sol, décoller. Impression dont je ne serai jamais rassasié. C'est l'invitation au plus beau voyage. C'est l'ascension dans l'azur. C'est la poursuite des anges et des dieux. Il semble tout d'abord qu'on va se heurter aux maisons, aux arbres, mais cette crainte ne dure qu'un instant. La montée est si rapide. Si vite on est séparé des choses de la terre. Et voici que d'en haut la terre prend une autre figure. En France elle est divisée à l'infini en petits rectangles de culture. En Angleterre, les rectangles sont un peu plus grands, ou les cultures prennent des formes un peu moins géométriques. Les bois apportent enfin un peu

de confusion, mais guère. Notre monde apparaît ensemble travaillé et inhabité. Personne dans les champs, personne dans les villes ou les villages, parce que le mouvement rapide de l'appareil crée par contraste l'immobilité. Comment distinguerait-on ce qui ne bouge pas : un attelage de chevaux ou de bœufs, un couple humain? Cela fait l'effet d'un buisson ou d'un cep de vigne. Seuls, les automobiles sur les routes s'identifient, mais ils semblent arrêtés. Ils sont tous en panne, vus d'en haut. Parfois l'un ou l'autre semble démarrer.

Plus de terre maintenant. Nous avons traversé un plafond de nuages. Nous sommes au-dessus, dans le soleil. Ces nuages font une masse blanche agitée avec des flocons d'écume. Le paysage ressemble à ces décors de montagnes, l'hiver, où tout est bleu et blanc, azur et neige. Voici que des trous se creusent dans cette masse blanche, et l'on aperçoit, tout en bas, la mer verte. Elle paraît et disparaît. Elle offre ses abîmes et les cache. Puis, sur la côte anglaise, les nuées s'effilochent, se transforment en une brume légère et continue.

Au retour, par un temps plus clair après le départ brumeux de Croydon, la mer s'est au contraire étalée dans une grande nappe bleue au soleil, entre les falaises de Folkestone et les dunes de Boulogne que l'on voit ensemble, en sorte qu'on ne perd pas de vue la terre. Le voyage serait parfait sans le bruit assourdissant et monotone. Il est aisé. Il est rapide. Il est enivrant. Rien, je crois, ne donne mieux l'idée du génie humain dans l'espace.

7 mai 1932.

Comment ne pas aller voir cette exposition française qui offre, en raccourci, l'histoire de notre art, des maîtres de Moulins et d'Avignon à l'école des Manet, des Renoir et des Monet? Et comment, à cette occasion, ne pas aller tâter le pouls de l'opinion anglaise à notre endroit?

Lors de mon dernier voyage, au début d'une conférence sur Guynemer, j'avais pu rendre hommage à l'aviation britannique, à ses morts illustres, un capitaine Ball qui abattit cinquante appareils ennemis, un Leefe Robinson, qui incendia le premier Zeppelin à Londres, un Warford, tué sur le front belge, à ses as survivants, un Bishop, le Fonck anglais, avec soixante-douze victoires, un commandant Barker, Canadien, qui en compte cinquante et qui, un jour, faisant face, seul, à une escadrille de Fokkers, en descendit quatre. Combien j'avais été touché des témoignages d'amitié recueillis alors dans un auditoire où la France était appelée *la terre sacrée de nos morts?* Cette amitié était-elle rompue s'il fallait en croire le ton des journaux?

Or, il n'y a aucun rapport entre ce ton actuel des journaux anglais et l'accueil que l'on reçoit de la population. Je ne parle point d'un accueil dans le monde où la courtoisie est la règle, où l'hospitalité a toujours revêtu les formes les plus obligeantes et même les plus délicates et raffinées, mais de l'accueil dans la rue, au restaurant, au théâtre, au cinéma, dans les transports en com-

mun, de l'accueil du petit bourgeois, de l'employé, de l'ouvrier, dès que vous êtes reconnu pour un Français. Cette qualité de Français va-t-elle nous servir ou nous desservir? Aucun doute n'est possible : on s'empresse de nous être agréable, de s'occuper de nous, de nous remettre sur la voie si nous craignons de nous égarer. Et l'on nous sourit, de ce large sourire anglais qui s'épanouit en rire jeune et clair et qui ne saurait dissimuler la moindre arrière-pensée de raillerie ou d'ironie. J'ai eu constamment l'impression que le peuple ne marchait nullement dans la voie où il semble que la presse et même le gouvernement le pensaient engager contre nous. N'a-t-on pas essayé de rendre la France responsable de la crise économique qui sévit en Angleterre, qui sévit dans le monde entier, rien que parce que nos habitudes d'économie et de prévisions ont rendu jusqu'ici cette crise moins lourde chez nous qu'ailleurs?

D'ailleurs, les Anglais paraissent la supporter mieux que nous. Le succès triomphal de notre Exposition n'aurait pas été dépassé dans une période de prospérité. La vie est devenue moins chère à Londres — pourquoi, chez nous, ne diminue-t-elle pas? — mais elle n'a pas changé en apparence. Les restaurants, les théâtres sont remplis. Cependant le tarif des théâtres est toujours élevé, si le prix des restaurants a beaucoup diminué. On ne sent nulle part ce goût de la restriction qui nous est familier. On devine au contraire le refus de se soumettre à la gêne, le désir de continuer à bien vivre tant qu'il sera possible de le faire. Les habitudes nationales sont différentes. Londres a derrière elle des siècles d'aisance,

de largesse, sinon de prodigalité. On ne change pas volontiers son tempérament.

J'ai eu la curiosité d'assister, au théâtre de l'Hippodrome, à une revue assez spirituelle : *Bow Bells*, aux innombrables changements de décors, aux innombrables figurants. Et tout d'abord, je dois déclarer que le goût et le luxe des costumes sont tout autres chez nous. Les hommes peuvent se faire habiller à Londres, mais pour les femmes il n'y a que Paris. Cependant je visais les passages où l'on mettrait en scène l'un ou l'autre de nos compatriotes. Rien n'est significatif comme ces scènes de revues. Pour être comprises de la foule, elles fournissent des caricatures accessibles. Le Français est représenté comme un type débrouillard, intelligent, pas très distingué et un peu comique. C'était l'image qu'en donnait Jules Verne dans ses romans. Rappelez-vous Paganel. Les Anglais en sont restés aux romans de Jules Verne, sauf ceux qui ont fait la guerre et qui nous y ont vus. Heureusement, ceux-ci sont nombreux et comptent.

Mais la femme française? Il y a dans *Bow Bells* un passage assez amusant. Le plateau est divisé en cinq compartiments, et dans chacun une femme est assise : une Anglaise, une Française, une Allemande, une Espagnole et une Russe. Avec chacune d'elles, la même scène va se répéter : la visite de l'amant, suivie de celle du mari. La même scène va se répéter avec des réactions ethniques différentes. L'amant est accueilli par l'Anglaise qui lui offre du whisky, par la Française qui lui offre de la chartreuse (pourquoi pas du champagne?), par l'Allemande qui lui offre une canette de bière

colossale, ce qui provoque dans la salle un grand accès d'hilarité, par l'Espagnole qui offre du malaga, et par la Russe qui offre de la vodka. Le mari russe qui survient livre sa femme aux Soviets qui se la partageront ; le mari espagnol convoque l'amant à une course de taureaux ; le mari allemand traîne un canon après lui ; le mari français tue l'amant d'un coup de revolver, sur quoi il est tué par la femme qui se tue ensuite elle-même et le combat amoureux finit faute de combattants ; enfin le mari anglais donne sa femme à l'amant avec le vif plaisir d'en être débarrassé.

Ainsi la fréquence de nos crimes passionnels et l'éclat qui leur est donné par nos journaux ont fini par substituer à l'ancienne image de la Française gracieuse, piquante, légère, fine et spirituelle, l'image d'une femme fatale, redoutable et armée. En Grande-Bretagne, les crimes passionnels sont rares à cause de la pendaison. Les amants ne tiennent pas à être pendus. Ils préfèrent encore se supporter, ou se quitter sans façon. Rappelez-vous la fin tragique et douloureuse de *Tess d'Urberville*, l'admirable roman de Thomas Hardy. Cependant, il y a quelques années, Londres connut le scandale d'un acquittement : une certaine Maggy Muller fut acquittée pour avoir tué son mari. C'était un couple peu recommandable : la femme avait un lourd passé, et le mari, Égyptien, de vilaines mœurs. Tout de même le verdict fit scandale, tandis qu'à Paris nous sommes un peu trop blasés. Il semble même que nous commencions à réagir.

Les plus grands crimes passionnels ne furent-ils pas en Angleterre commis par un roi qui fit servir

son pouvoir au plus cruel amour transformé en haine? Que de fois je suis allé rêver, à la Tour de Londres, aux tristes destinées de ces reines : Anne Boleyn, Catherine Howard, décapitées sur l'ordre d'Henri VIII rassasié d'elles! Lorsqu'il baisait le cou de ses maîtresses, Caligula ne manquait pas d'ajouter avec une fausse douceur : « Cette belle tête-là tombera quand je voudrai. » On prête à Chateaubriand, sur un fragment de lettre, ce propos tenu à une femme : « Veux-tu me combler de délices? Fais une chose : sois à moi et laisse-moi te percer le cœur. » C'est la mort mêlée à la volupté dans la fièvre de la possession. Je ne sais rien de plus odieux. Il n'est de liberté qu'en amour. Lui seul est au-dessus des obligations. Lui seul domine la force. Le plus faible doit pouvoir dire au plus fort : « Je ne t'aime pas ou je ne t'aime plus. » Car l'amour est lumière, vie, bonheur, ou dévouement et sacrifice. Et voilà pourquoi les crimes passionnels sont intolérables. Ils participent de notre plus basse nature. Il n'y pas de vengeance en amour, et l'on n'est pas digne d'aimer si l'on n'est pas capable de porter sa douleur.

Enfin j'ai voulu assister, à Westminster, à une séance de la Chambre des communes. Celle-ci n'a aucun rapport avec les immenses proportions de notre Palais-Bourbon, proportions qui faussent les débats en contraignant les orateurs à forcer et déformer leurs voix et leurs arguments. Les discussions deviennent vite chez nous des proclamations, des assauts d'éloquence, des professions de foi et l'on tombe dans la réunion publique. Pour faire avancer les affaires, il faudrait moins de pompe et un théâtre plus restreint. C'est ce

qu'ils ont en Angleterre. L'opposition, par exemple, s'y tient bien mal. Comment est-elle recrutée et pourquoi fait-elle fi de la tenue anglaise? J'ai vu deux députés qui posaient leurs pieds sur la table, un autre vautré sur son banc comme sur un lit. Au contraire, les débats se passent à merveille, sans sonnette présidentielle. Chacun parle de sa place, simplement, familièrement, brièvement, sans aucune interruption. De séculaires bonnes mœurs parlementaires assurent encore le bon ordre des discussions. Dans la salle des pas perdus, lord Chatham et William Pitt, Fox et Burke, debout dans la pierre, veillent de loin sur le bon ordre.

Il faut souhaiter qu'une prochaine exposition d'art anglais à Paris nous donne l'occasion, en admirant les portraits de Lawrence, de Gainsborough, de Reynolds, de Romney et les prodigieux paysages de Turner, de rendre à nos voisins d'outre-Manche leur magnifique hospitalité et de leur témoigner notre fidélité aux souvenirs de la grande guerre.

VII

TROIS POÈTES DE L'ACTION

Janvier 1932.

La Grande-Bretagne vient de célébrer le 66e anniversaire de son plus grand écrivain, Rudyard Kipling. Nous eussions célébré cette année le 70e anniversaire de notre Barrès si la mort avait attendu. L'Italie célébrera, dans deux ans, celui de Gabriele d'Annunzio, si « le Borgne voyant », ainsi qu'il se nomme lui-même sur une photographie qu'il m'adressait, accepte ce rappel de l'âge, lui qui m'affirma un jour, dans son Vittoriale au-dessus du lac de Garde, que l'âge n'existe pas.

Ce n'est pas au hasard que je réunis ces trois hommes d'une même génération. Tous trois, ils furent les durs poètes de l'action et des puissances de la vie, remontant le flot de l'humanitarisme et de la pitié qu'avaient alimenté dans le monde entier les dernières vagues romantiques d'une George Sand et du Victor Hugo de la fin, et la mystique slave des Tolstoï et des Dostoïevsky. Entre ces deux courants, il y a place pour la mesure, l'harmonie, la paix de la terre et du travail qui

font l'art d'un Mistral. Mais, comme s'ils pressentaient la guerre dans une barbarie civilisée, tous trois réagirent contre le goût du sommeil, l'abandon du temps, l'utopie des idylles internationales.

Au coup de clairon de Rudyard Kipling, la vieille Albion se réveilla après une période d'art purement intellectuelle et idéaliste. Il chantait, écrivait celui qui le révéla au public français, M. André Chevrillon, *la plus grande Angleterre*, celle qui tient les mers et crée des comptoirs nouveaux dans toutes les parties du monde. Il était « le poète, le prophète et le professeur d'énergie des Anglo-Saxons ». Précis et fantastique ensemble, il s'aventurait avec du réel dans les régions du rêve et analysait le délire, l'hallucination, l'horreur, l'épouvante, comme des choses vues ou vécues. Né aux Indes, il y avait connu la famine, la guerre et la peste. De l'homme civilisé il faisait surgir le sauvage, en l'arrachant à son calme milieu confortable pour le placer en face des grandes forces naturelles, des éléments. Et il traitait la femme en créature de mirage et de sorcellerie, « aussi pleine d'expérience que le sphinx et deux fois plus mystérieuse que lui ». Sous l'amour, il découvrait cette lutte des sexes où chacun s'efforce de vaincre et de plier l'autre à son joug, cette opposition de la vanité de l'homme et du mensonge de la femme, la rage jalouse, la fièvre de la possession, la cruauté des ruptures. Comme les écrivains primitifs, plus soucieux d'action que de pensée, il ne présentait ses personnages qu'aux instants d'efforts et de luttes. Dans leurs actes, leurs âmes se révélaient tout entières, sans hypocrisie et sans pudeur.

Mais quelle poésie dans cette force ! Il touche le fond de l'être humain, dans ses réactions de douleur ou de joie. Il n'y trouve pas que bassesse et perfidie, il atteint la noblesse et la grandeur. Quand Mowgli, le petit d'homme dans ce *Livre de la Jungle* qui est le récit épique de la vie des forêts et, à travers elle, de la vie du monde, doit mettre en fuite avec le feu toute cette animalité chargée de haine et d'envie, demeuré maître du champ de bataille avec ses amis fidèles, la panthère et l'ours, il sent quelque chose d'humide couler de ses yeux sur son visage : — Qu'est-ce donc? demande-t-il. Vais-je mourir, Bagheera? — Et la panthère qui, jadis, a vécu prisonnière chez les hommes, lui répond : — Laisse couler, Mowgli. Maintenant je vois tu que es un homme, et non plus un petit d'homme. Ce sont seulement des larmes...

Ce sont seulement des larmes. C'est la révélation de la souffrance en même temps que celle de la haine. Mowgli ignorait qu'on pût faire autre chose qu'aimer. Maintenant, il connaît l'injustice et la méchanceté. Son insouciance est morte ; morte, son âme ingénue. Il est un homme. Cet enfant qui pleure pour la première fois et se demande s'il va mourir de cette chose inconnue, la réponse de la panthère qui a pénétré le mystère humain, je ne crois pas que jamais poète ait plus magnifiquement exprimé l'éveil de la connaissance et la naissance de la douleur.

Ainsi Rudyard Kipling forma-t-il la jeunesse anglaise. Il n'est plus en communion avec la Grande-Bretagne de M. Macdonald. Il le sera toujours avec la Grande-Bretagne fondamentale, celle de l'empire des mers, lui qui n'a jamais pu

respirer l'odeur des eaux libres sans un frémissement. Au sol de France il a donné son fils, tué sur notre front et dont le corps n'a pas été retrouvé. Et, dans la guerre, il a écrit les admirables récits des *Yeux de l'Asie* avec l'étonnement et la foi des soldats des Dominions venus à l'aide de la métropole et ces visites à nos troupes en action qui, à travers la douleur humaine et sous les éléments déchaînés par un perfectionnement barbare, ont montré une endurance toute simple, parfois éclairée d'un reflet de gaieté.

On n'oublie pas le première émotion d'art venue d'un grand écrivain. L'œuvre qui l'a communiquée demeure la préférée. Ainsi ai-je mis à part *le Livre de la Jungle*. Je me souviens aussi de l'éclat jeté sur mes heures de jeunesse par les premiers livres de Gabriele d'Annunzio : *l'Intrus, l'Enfant de volupté, le Triomphe de la mort, le Feu.* Son art éblouissant était si différent du nôtre ! Nos romantiques eux-mêmes gardent une certaine mesure. Leurs outrances ont des limites. L'esprit et l'ironie les guettent. Ils ne peuvent se livrer tout à fait à leurs exagérations. Tandis que cet éclatant nouveau venu, d'un geste audacieux, étalait, pour les offrir, tous les trésors de la Renaissance, toutes les audaces du verbe, tous les chatoiements, les clinquants, les somptuosités de ces étoffes ramenées jadis de Byzance par les galères de Venise. La richesse de son vocabulaire était incomparable, comme la virtuosité de son style, comme les phosphorescences de son imagination. C'était un feu d'artifice continuel, ou la montée d'un jet d'eau lumineux qui ne consentait plus à redescendre. La pure

beauté classique est plus dépouillée et garde ma préférence, mais comment oublier le tableau de Rome sous la neige dans *l'Enfant de volupté*, celui de la descente de l'automne sur Venise dans *le Feu*, la veillée funèbre de Paolo Taxis auprès de la dépouille de Giulio Cambasio, l'aviateur vaincu, dans *Forse che si forse che no*, et toutes ces femmes trop belles qui se meuvent, souples comme des Botticelli, parées comme des Véronèse, expressives comme des Titien, la peau chaude et dorée comme des Palma le Vieux, les longues mains effilées comme des Raphaël, le sourire ambigu comme des Vinci.

Dans la guerre, il devint le commandant d'Annunzio et choisit pour arme cette aviation qu'il avait déjà pratiquée et qu'il avait célébrée aussi dans *Forse che si forse che no*, le plus beau roman consacré aux ailes. Il survola Pola et Vienne, il bombarda de nuit les bouches du Cattaro, il fit devant Venise la chute qui lui coûta un œil. L'homme de la pleine lumière faillit être condamné aux ténèbres et se refusa la moindre plainte dans le danger national. N'a-t-il pas pensé à lui-même quand il écrivit l'adieu au commandant Baracca, le Guynemer italien tué comme le nôtre dans les airs : « Il ne veut ni pleurs ni regrets, le rapide tueur et destructeur qui fut parmi les fils les plus virils de l'Italie... Déjà mort, il traverse la bataille entière, profond comme le frisson et splendide comme la foudre. »

Je me souviens d'avoir servi de guide à Barrès dans le Verdun de 1916. La cathédrale dressait, comme des bras suppliants, ses deux tours intactes

au-dessus de la ville croulante où, sur l'expresse recommandation d'une petite fille, informée de son voyage, il cherchait une poupée dans une maison en ruines. Une compagnie passa, par petits paquets espacés, et très vite, à cause des obus. Et il prit au passage l'empreinte de ces hommes de Verdun, comme Véronique avait appliqué le voile sur le visage du Christ au Calvaire. Ces empreintes, il les a déposées dans cette *Chronique de la Grande Guerre*, où les saints de France sont glorifiés et dont le prodigieux effort quotidien n'a peut-être pas été étranger à son départ prématuré.

« La patrie, définissait Joseph de Maistre, est une association sur le même sol des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. » Barrès a pratiqué cette religion de la terre, des morts et de la race à venir. Des collines de Sion, quand il regardait la Lorraine, il se sentait plein d'amour pour le visage sans éclat du sol natal. « Ailleurs, a-t-il écrit, je suis un étranger qui dit avec incertitude quelque strophe fragmentaire, mais au pays de la Moselle je me connais comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité, comme l'un des secrets que notre race, à chaque saison, laisse émerger en fleurs et, si j'éprouve assez d'amour, c'est moi qui deviendrai son cœur. »

Rudyard Kipling, Gabriele d'Annunzio, Maurice Barrès, leur rôle se ressemble dans chacun de leurs pays. Ils sont les poètes de cette fierté et de cette force sans quoi la vie nationale et individuelle se décolore.

VIII

LA FILLE DU BOURREAU DE LONDRES

1er juillet 1932.

J'avais fait à Londres cette année-là un voyage assez singulier. Car je désirais y rencontrer quelqu'un que, d'habitude, nul ne désire rencontrer. Je ne vous ferai pas languir avant de vous révéler son nom. C'était le bourreau. J'avais, vous le pensez bien, des raisons personnelles et graves pour souhaiter cette rencontre. Un écrivain ne puise pas toujours dans la vie ses raisons personnelles et graves. J'avais découvert dans mon pays natal un étrange personnage dont la vie m'inspirera tôt ou tard, sans nul doute, un sujet de roman, car elle vaut bien l'aventure du *Chevalier des Touches*, telle que nous l'a contée Barbey d'Aurevilly. Il s'appelait le chevalier de Rosaz et il était né, pendant la Révolution, d'un prêtre défroqué enrôlé parmi les Jacobins. Or, il consacra son existence à racheter les crimes de son père, afin d'obtenir que la dépouille mortelle de celui-ci pût être ensevelie en terre chrétienne et, pour mieux expier,

il voulut épouser à Londres la fille du bourreau. Ce fut d'ailleurs une femme charmante et modeste dont il n'eut qu'à se louer, tant les hasards sont grands. Joseph de Maistre n'a-t-il pas représenté le bourreau sous les traits d'un être extra-humain qui personnifie la Justice de Dieu et passe ses jours à l'écart, solitaire et terrible? Or, à quelques pas du château de Bissy, où il écrivait ces pages émouvantes, vivait paisiblement le bourreau de Chambéry qui cultivait ses pommes de terre et entretenait les meilleures relations avec ses voisins ; de temps en temps, il s'interrompait dans ses cultures pour s'acquitter honorablement de quelque pendaison.

Afin d'obtenir ce rendez-vous compliqué, j'avais alerté l'ambassade de France et même une des femmes les plus distinguées de la société britannique, assez large d'esprit et douée d'un humour qui m'autorisait à lui faire confidence de mon but. « J'organiserai un thé, m'avait-elle promis. Ce sera une manière de *murder party*. » Mais elle échoua, comme l'ambassade, car il n'y a pas de bourreau de Londres. On y pend tout de même, et à Édimbourg, et à Dublin, et ailleurs encore. On y pend, mais il n'y a pas de bourreau en titre. Il y a des bourreaux, inconnus de tous, qui sont priés, quand une exécution est ordonnée, de se rendre à la prison. Mais ils ne font pas ce métier. Ce sont des amateurs mis à la disposition de la justice.

Voyez comme l'imagination d'un romancier est vite mise en branle. Je bâtis aussitôt un autre scénario de roman. Un honnête ménage de Piccadilly ou de Kensington vit le plus tranquillement

du monde, et dans la plus confiante intimité. De temps à autre, le mari s'absente, pour ses affaires. La femme, qui suit avec avidité les journaux pour leurs feuilletons et aussi pour leurs récits de crimes, remarque un jour — tout en lisant dans son lit — que ces absences de son mari coïncident invariablement avec quelque pendaison. Bientôt, cette remarque se mue en idée fixe, au point que, si la date d'une exécution est fixée, elle est assurée d'avance que son mari s'absentera. Elle s'arrange enfin pour assister à l'une de ces exécutions, bien qu'elles se pratiquent dans une cour intérieure, et reconnaît le bourreau. Va-t-elle révéler le secret qu'elle a surpris?

Un de nos auteurs dramatiques les plus applaudis à qui je faisais part, en causant, de ce nouveau scénario, le compliqua aussitôt en situant ce ménage dans le monde et en faisant du mari un monstre exerçant par sadisme la profession de bourreau. Mais le sadisme n'est pas mon rayon.

Cependant j'ai fait en Grande-Bretagne d'autres voyages littéraires. A défaut du bourreau, j'y ai cherché celui que je considère comme le grand poète anglais de la véritable Angleterre, celle de l'empire des mers, Rudyard Kipling. Kipling était alors en France. Il y est souvent, et c'est à Paris que je le rencontrai. Il avait écrit la préface de la traduction anglaise de *Guynemer* et je lui ai dédié *la Maison morte*. Dès longtemps, nous étions en relations épistolaires et je ne l'avais jamais vu. Sans doute, le premier aspect est-il déconcertant. Ce petit homme chauve aux yeux abrités derrière les lunettes, aux sourcils en broussaille épaisse, à la moustache en croc, solide, rouge et vif, ne

tient aucunement à plaire. Mais dès qu'on l'observe, sa force cachée se révèle. Le regard est si ardent et expressif qu'il traverse le verre et qu'on en sent la pointe. La mâchoire est dure et le menton volontaire. L'auteur du *Livre de la jungle* et de *la Lumière qui s'éteint* ne se laisse pas ignorer. Et puis, voilà du moins quelqu'un qui n'est pas de chez nous et qui aime la France. La France est le sol sacré où repose son fils tué dans la guerre. Chaque année, il nous rend visite. N'a-t-il pas en projet un livre de souvenirs où il résumerait ses séjours des trente dernières années et peindrait à sa manière la France d'avant guerre, sauvée de l'enlisement dans le bien-être, la mollesse et le vague défaitisme des peuples béats, par le goût des sports et le culte de Jeanne d'Arc, cette sainte de plein air, préparée ainsi à la terrible épreuve ; puis la France de l'épreuve, dont il a surpris les actions et les réactions dans ses visites au front et à l'arrière ; enfin, la France actuelle, celle des reconstructions et des générosités exploitées. J'aime cette conversation de Rudyard Kipling, pleine et virile, et parfois coupée de ce beau rire anglais, si jeune, si net, des natures intactes.

Quand je retournerai en Angleterre, je désirerais d'y rencontrer aujourd'hui deux femmes dont les œuvres m'ont passionné pendant tout un voyage en chemin de fer. Un wagon n'est-il pas le meilleur cabinet de lecture et l'un des méfaits de l'automobile n'a-t-il pas été de supprimer ces retraites de méditation et de rêve? L'une de ces femmes est Clémence Dane, et l'autre Rosamond Lehmann. Clémence Dane est l'auteur de *Légende*, qui est d'une extraordinaire virtuosité, car *Légende* n'est

qu'une conversation d'un soir entre un groupe d'artistes ébranlés par la mort d'une jeune femme incomparable de génie naturel qui faisait partie de leur société. Chacun apporte son jugement, et chacun dénature le caractère spontané et direct de la morte. Une légende se crée, qui serait irrémédiablement fausse sans la présence d'une jeune fille qui assiste pour la première fois à ces réunions, qui ne connaît pas la disparue, mais qui, riche de son inexpérience et rebelle ainsi à toute convention, à toute envie, à toute perversité, à toute complication, rétablit d'instinct ce génie naturel à travers toutes les versions contradictoires ou volontairement faussées. Mme Clémence Dane, après un long silence, nous donne aujourd'hui *Régiment de femmes*, où elle analyse, dans un pensionnat de jeunes filles, l'empreinte d'une femme supérieure, égoïste et cruelle, sur des âmes plus faibles, plus douces et plus généreuses, et la lutte, chez sa principale victime, entre cette sujétion et l'amour d'un homme qui veut l'arracher à une si redoutable influence. Drame uniquement psychique où le *vampire d'âmes* ne se révèle qu'à la longue et poussera ses expériences jusqu'à provoquer le suicide d'une pauvre petite pensionnaire malheureuse.

Cette même force, cette même audace d'analyse, voici qu'elle se retrouve chez une toute jeune fille, Rosamond Lehmann, l'auteur de *Poussière*, .qui rencontra l'an dernier un accueil si enthousiaste de la critique. Mais *Poussière* tenait de l'autobiographie. L'autobiographie ne suffit pas à prouver le don du romancier. Ce don ne commence qu'à l'observation objective. Dans *Une note de musique*, il monte, il retombe en eau fraîche comme un jet

d'eau dans un jardin. Cette note de musique, c'est un vague désir de tendresse ou de douceur inconnue, de charme divinisé, qui la fait retentir presque dans chaque être et que, d'habitude, la vie quotidienne supprime ou recouvre. La plupart ne l'entendent pas... Ces femmes que l'auteur met en scène l'ont entendue. Le même homme, insignifiant par ailleurs, leur en a communiqué, presque sans cause, l'illusion. Il ne s'en est même pas douté. Elles sont retombées dans leur existence mesquine. Rien n'y a été changé en apparence. Pourtant, elles croient bien l'avoir entendue, la note de musique qu'on regrette toujours.

Je goûte, je l'avoue, ces romans anglais parce qu'ils ne peignent pas des êtres anormaux ou exceptionnels, parce que nous y retrouvons une part de nous-mêmes, parce que les forces intérieures y agissent plus encore que les circonstances du dehors. Je les aime parce qu'ils sont riches d'humanité, et parfois aussi de fantaisie, et parfois, mieux encore, de poésie. Au fond, c'est là tout ce que nous cherchons dans les livres, et dans les voyages, et dans la vie.

IX

VÉRITÉ ET POÉSIE

Novembre 1931.

Les hommes trop aspirés par les mille obligations de la vie quotidienne goûtent jusqu'au délice la sensation du voyage qui les isole et les restitue à eux-mêmes. Ainsi ne lit-on plus guère avec désintéressement et méditation intérieure qu'en voyage, dans un wagon où l'on ne connaît plus personne, où nul ne peut vous déranger, tandis que les paysages fuient par les fenêtres, ou dans une chambre d'hôtel dont la porte ne s'ouvre que sur l'inconnu, quand le soir est tombé et que l'on ne peut plus visiter la ville.

J'ai lu dans ces conditions de choix le *Journal intime* de Katherine Mansfield.

Dans ma jeunesse, Marie Bashkirtseff avait inspiré une sorte de culte. Son Journal a passionné toute ma génération. Nous allions en pèlerinage à son tombeau qui est à l'entrée du cimetière de Passy. Voici qu'aujourd'hui cette autre étrangère passionne ainsi la génération actuelle. Après ses recueils de nouvelles, *la Garden Party*

et *Félicité*, après ses *Lettres*, on publie son Journal. Un jour ou l'autre, j'irai, comme autrefois à Passy pour Marie Bashkirtseff, en pèlerinage à son tombeau aux environs de Fontainebleau.

Cette Katherine Mansfield, décédée chez nous à l'âge de trente-trois ans, qui était venue de la Nouvelle-Zélande, qui traîna une âme tendre et ardente ensemble et un corps blessé en Angleterre, en France et en Suisse, et qui s'éprit de la vie davantage à mesure que la mort lui adressait des invitations, a noté sur ses cahiers quelques-uns de ces cris déchirants ou de ces découvertes intérieures qui nous atteignent dans notre profonde humanité. D'où lui vint ce don de voyante? De son pays natal qui lui réapparut, quand elle l'avait quitté, sous la forme de son jeune frère. Elle l'a raconté dans une page qui est une merveille de composition involontaire, où je voudrais montrer ce qu'est l'art du roman comme on porte à l'oreille un coquillage pour y entendre le souffle de la mer.

Katherine est installée dans un quartier lointain de Londres : une pauvre maison, mais avec un jardin comme on les aime en Grande-Bretagne. Voici que son frère Chummie vient passer quelques jours avec elle avant de gagner le front de France, car nous sommes en 1915, pendant la guerre. Elle l'emmène dans le jardin. Une poire tombe d'un poirier, et ce bruit, dans la mémoire du jeune garçon, évoque les fruits tombés des arbres, là-bas, en Nouvelle-Zélande. Les *te souviens-tu?* commencent. Ils commencent par des détails matériels, insignifiants, et puis ils atteignent le cœur : « Nous ne faisions qu'un

enfant à nous deux... » Katherine a comme la révélation, tout à coup, de sa destinée qui sera l'évocation de cette enfance, de ces paysages exotiques, de ce qui est à elle, et seulement à elle, de ce qui est sa nouveauté, sa lumière, sa raison d'être. Et tout cela n'est pas dit, seulement effleuré. Ils retourneront là-bas ensemble. « Et nous découvrirons tout... »

Katherine ajoute :

— Tu sais qu'ici je serai toujours une étrangère.

— Oui, chérie, je le sais.

Elle a pourtant voulu revenir dans cette Angleterre où elle a été élevée. Elle vient à l'instant de s'y découvrir étrangère. Et lui n'a pas reçu de confidences, mais il sait. Maintenant, il lui fait part de sa certitude de revenir de la guerre :

— Je ne pourrais pas ne pas revenir. Tu connais cette impression-là. Elle est infiniment mystérieuse.

Certitude, puis le soir avance. Elle frissonne.

— Tu as froid?

— Très, très froid...

Il passe le bras autour d'elle. Tout à coup, il l'embrasse...

— Adieu, chérie.

— Ah ! pourquoi dis-tu cela?

— Chérie, adieu... Adieu !

C'est tout. La mort a passé entre eux. Il sera tué huit jours plus tard. Il n'est pas possible d'enclore en moins de mots simples le grand mystère. Sur un motif de tendresse, c'est un de ces raccourcis à la Kipling quand le grand poète anglais jette en deux traits une bataille ou une rupture. La poésie jaillit brusquement de la réa-

lité qui éclate. Elle était à l'intérieur où l'on pouvait ne pas soupçonner sa présence. La plupart des hommes ne savent pas ce que contient la vérité. Vérité et poésie, c'est l'éternel titre de Gœthe dont si peu d'écrivains peuvent oser se parer. Cependant, Katherine Mansfield a pris conscience de son art après la mort de son frère. Elle dira ce qu'il n'a pas dit. Elle révélera sa vie antérieure avec le cher petit camarade. « O mon petit camarade ! Mets tes bras autour de moi. J'allais ajouter : et fermons la porte à tous les autres. Mais non, ce n'est pas cela. Seulement, c'est ensemble que nous les regarderons. » Ensemble, parce que, seuls, ils se seront compris l'un l'autre. Il n'y aura pas entre eux, entre le mort et la vivante, de ces surprises et désenchantements qui, dans le plus tendre ou le plus violent amour, se révèlent à des dissemblances. Ils se sont toujours entendus et ils continueront de s'entendre. Ils ne seront encore et toujours qu'un seul enfant à eux deux, et les enfants ont seuls le privilège de découvrir le monde dans sa nouveauté et sa pureté primitives. Le monde, leur monde, cette lointaine Nouvelle-Zélande qu'elle va appeler à vivre pour nous dans ses ouvrages.

Et voici qu'elle définit son art en quelques lignes, son art, et l'art par surcroît : « Je veux, l'espace d'un instant, faire surgir aux yeux du Vieux Monde notre pays inexploré. Il faut qu'il soit mystérieux et comme suspendu sur les eaux. Il faut qu'il nous ôte le souffle. Il faut qu'il soit « une de ces îles »... Je dirai tout, même comment, à la maison du numéro 75, le panier à linge grinçait. Mais il faudra tout dire avec un

sentiment de mystère, une splendeur, un rayonnement de soleil disparu, parce que, toi, mon petit soleil qui l'éclairais, tu t'es couché. Tu es descendu par delà la lisière éblouissante du monde. Maintenant, il faut que, moi, je remplisse mon rôle... »

C'est cela même, et rien d'autre. Il faut tout dire, ne pas oublier le grincement du panier à linge, sans quoi l'on ne nous croirait pas. Mais il faut tout dire avec un sentiment du mystère, parce que ce mystère est en nous, autour de nous, dans la nature même. Le mystère, c'est l'agrandissement du petit détail et dans le détail agrandi s'aperçoit ou plutôt se devine ce qu'on ne pouvait que soupçonner, ce que la plupart des hommes ne soupçonnent même pas, une présence obscure qui change tout, peut-être l'amour, peut-être la mort, peut-être Dieu.

Quelques pages plus loin, dans ce même *Journal* de Katherine Mansfield, je découvre précisément une petite scène de rien du tout qui est, elle, le détail sans aboutissement, la graine qui ne germera pas, mais qui contenait tout de même ces possibilités dont la vie se compose, à travers lesquelles elle passe et qui, néanmoins, peuvent la bouleverser. La jeune femme se promène à Bandol, au bord de la mer. Elle fredonne une chanson : « Seule entre le ciel et la mer... » Seule? Un jeune officier, qui n'était au loin qu'un point minuscule et qui a grandi peu à peu, se dirige vers elle. Elle a dû bien le regarder, car elle décrit son visage minutieusement, avec complaisance. Il l'aborde, timidement. Il l'a déjà vue, toujours solitaire. Elle ne l'encourage pas. Il rougit, s'excuse de son indiscrétion, s'en va. Et c'est tout. Pourquoi

a-t-elle noté cela? Il y a eu des vies envahies, transformées par une rencontre aussi insignifiante. Un mot peut suffire. Un regard. Elle a conscience de ce danger toujours présent. Ce n'a rien été. Cela aurait pu être.

Oui, le grand art, c'est bien de montrer dans la destinée humaine le mystère quotidien. « Le monde se perd, dit l'Écriture, parce que nul ne réfléchit dans son cœur. » L'écrivain, le romancier tend le miroir où l'on se voit.

Je me suis souvent demandé d'où venait le charme de la poésie anglaise, de certains romans anglais comme *Tess d'Urberville*, comme *les Hauts de Hurle-Vent*, et même comme *Légende* ou comme *Poussière* et *Une note de musique*, pour prendre des exemples plus récents. Ne serait-ce pas de cet enveloppement de brume et de solitude, et même d'ennui où s'écoulent les premières années, dans quelque maison de campagne du Dorset, dans quelque presbytère au bord d'une église et d'un cimetière, dans quelque petite ville accablée de brouillards, de monotonie et de chômage? Nous sommes, le plus souvent, en France, trop sociables pour avoir connu et supporté ces longues heures de mélancolie sur une terre sans soleil, ou que le rare soleil rend tout à coup trop belle, trop passionnément belle. Nous sommes portés vers le bonheur avec une ardeur irrésistible, ou nous nous enlisons dans la médiocrité. Il faut le malheur et la révolte pour composer ces atmosphères où le génie, afin de ne pas étouffer, cherche sa liberté et la découvre dans le mystère. Alors, la poésie monte du cœur écrasé et de la vie mesquine, comme ces feux qui courent le soir au-dessus des marécages...

LA NOUVELLE ITALIE

Dans la Claire Italie *j'ai tenté de montrer l'Italie nouvelle, l'Italie devenue grande puissance. Ces quelques notes ne sont qu'un appendice à mon livre...*

H. B.

I

RÉPONSE A M. ÉMILE BURÉ A PROPOS DE « LA CLAIRE ITALIE »

Paris, ce 20 mai 1929.

Mon cher confrère,

Je m'excuse de répondre si tard à votre lettre ouverte qui commentait avec tant de sagesse *la Claire Italie*. Jeudi prochain, j'ai l'honneur de recevoir Louis Madelin à l'Académie et j'achève de corriger les épreuves de mon discours.

Vous vous êtes arrêté surtout aux chapitres consacrés à Mussolini, où je rappelle cette vérité trop oubliée : le fascisme fut une révolution populaire et demeure populaire. Mais le petit instituteur de la Romagne, fils d'un aubergiste de village et d'une sainte institutrice, est devenu un homme d'État. Sa plus authentique gloire, disais-je en 1927, est d'avoir senti ses limites entre le Quirinal et le Vatican. Il s'est appuyé pour ses réformes sur la monarchie héréditaire, qui représente la durée, et sur la religion, qui représente la paix à l'intérieur. Ceux qui l'ont appelé un César de carnaval étaient des aveugles et ceux

qui guettent la fin de son régime avec lui sont des borgnes. Car c'est lui qui sert de modérateur au fascisme et qui l'acclimate. Le peuple ne se soulève jamais contre l'homme qui lui apporte l'ordre et la confiance. La nation française n'est-elle pas restée fidèle à Napoléon trahi par ses maréchaux et ses ministres, non à cause de ses guerres — une guerre n'est jamais populaire — mais à cause de la paix civile et religieuse qu'il rétablit, et pour le renverser il a fallu, deux fois, la présence des Alliés à Paris : la révolution ne fût point partie du dedans.

On a oublié pareillement l'œuvre de la monarchie héréditaire experte à éviter à l'Italie les révolutions. La maison de Savoie, vieille de tant de siècles, sait manier le gouvernail. Lors de la marche des chemises noires sur Rome, le roi Victor-Emmanuel III refusa au président du Conseil Facta d'approuver l'état de siège et appela au pouvoir Mussolini : de sanglants événements étaient évités. Il en peut être de même après Mussolini. Et ce sera l'œuvre du successeur de Victor-Emmanuel III.

Quant à l'œuvre de Mussolini, elle est évidente. L'Italie a passé à l'état de grande puissance. Il a compris qu'elle manquait de chefs : il va lui en donner. De là sa surveillance active des grandes écoles militaire, navale, civiles. Vous vous en effrayez, mon cher confrère, pour l'avenir. Car cette Italie puissante, si elle s'alliait un jour à l'Allemagne contre nous — contre nous que les destins ont placé sur ses chemins en Méditerranée — risquerait de nous mettre en mauvaise posture. C'est là précisément un de ces problèmes de politique extérieure que nous devons envisager et

résoudre. Jusqu'ici, nous n'en avons pas pris les moyens, dans une incompréhension inexplicable de notre voisine d'outre-monts, incompréhension que mon livre a pour objet de dissiper. Quand Mussolini m'a fait l'honneur de me recevoir et de me garder longtemps en tête à tête dans son vaste cabinet de travail, je n'ai pas cru devoir répéter tous ses propos, pas plus que je ne me suis cru le droit de répéter la conversation du pape Pie XI relativement à *l'Action française*. Je puis dire cependant, puisque vous posez la question, qu'il m'a parlé de la France avec une sympathie égale à l'antipathie qu'il manifestait envers l'Allemagne. Que n'avons-nous profité depuis deux ans de ces dispositions d'esprit pour éclaircir l'horizon? C'est la tâche qu'a entreprise avec un zèle extrême notre ambassadeur. L'avons-nous aidé en France, nous, l'opinion, et le gouvernement avec nous?

J'ai perdu confiance, je l'avoue, dans notre régime parlementaire. Une Chambre est composée de trop d'esprits bornés. Quand Paul Bourget, dans son dernier livre *Au service de l'ordre*, répète le mot de Pascal : « Travaillons à bien penser : c'est le fondement de la morale » et ajoute ces trois mots « et de la politique », il met le doigt sur la plaie actuelle : les erreurs intellectuelles. Ce sont les plus graves. Que penser d'un Parlement qui discute trois mois la question de l'autorisation des missions, laquelle devrait prendre quinze minutes, le temps, pour le ministre des Affaires étrangères, de rappeler les immenses services rendus — impossibles à remplacer — hors de France par nos missions pour l'influence et la

langue françaises? Qu'en penser, sinon qu'il est composé de sots, ou de pauvres gens qui ignorent tout des questions extérieures? Alors, pourquoi les nomme-t-on? On les nomme et on les méprise : cela est singulier.

Jamais nous n'avons eu autant besoin d'envisager notre situation dans le monde d'une façon pratique, et nous nous perdons en idéologies. Nous avons gaspillé notre argent à plaisir depuis la guerre : faut-il rappeler le remboursement des marks en Alsace, l'affaire des stocks américains, le compte des dettes américaines où nous n'avons même pas fait état de toute la formation militaire des troupes et des états-majors américains par nos officiers? Le résultat, c'est un impôt qui écrase la production et la famille, c'est-à-dire les deux forces qui alimentent une nation en lui apportant la quantité et la qualité. Plus vous inventez, plus vous êtes frappé. A quoi bon économiser? En trois générations, avec l'impôt sur les successions, l'État vous a tout repris. Et l'on parle de socialisme ! Le socialisme ne ferait qu'arrêter le travail et la production, à qui le régime actuel laisse du moins une illusion de liberté.

En résumé, nous ne voyons loin ni dans notre politique extérieure ni dans notre politique intérieure. Nous vivons au jour le jour. Et il est à craindre que le régime parlementaire ne puisse jamais faire autrement. Dans ce cas, il nous conduirait petit à petit à l'amoindrissement. Éprouver de pareils doutes après la victoire, dans un pays victorieux qui ne devrait plus avoir à compter avec la question de sécurité, qui possède les plus belles intelligences — inemployées en politique

— qui administre les plus riches colonies et qui, néanmoins, fait faillite des quatre cinquièmes sans même s'en apercevoir et sans compter sur le relèvement par le temps, par le travail et par l'invention, n'est-ce pas anormal? Comment l'admirable peuple qui donnait aux obsèques du maréchal Foch une si prodigieuse leçon de respect et de silence peut-il être ainsi conduit? Ce n'est explicable que par une aberration intellectuelle. Le refus de protéger la famille et de s'appuyer sur l'élite est, pour un pays, un danger plus grand que tous les risques extérieurs, parce qu'il le provoque

II

L'AMITIÉ DE L'ITALIE

25 mai 1931.

Le pavillon italien à l'Exposition coloniale a été inauguré à la date anniversaire de l'entrée en guerre de l'Italie, le 24 mai 1915. Cette date anniversaire prêtait à la cérémonie une importance dont les trois discours se sont ressentis. Discours du prince Scalea, rappelant les morts dans cette belle formule latine : *Viximus morituri, mortui sumus victuri.* Discours du maréchal Lyautey évoquant poétiquement le passé : « Il y a seize ans, à cette même date, l'Italie entrait à nos côtés dans cette terrible lutte pendant laquelle, comme le disait d'Annunzio, le sacrifice brûlait entre l'Alpe et la mer. » Discours du ministre des Colonies, M. Paul Reynaud : « A côté de ces grands souvenirs, que les divergences passagères, qui naissent des affinités mêmes, sont peu de chose ! »

Peu de chose ! Elles devraient être peu de chose, en effet. Tant de liens unissent l'Italie à la France, depuis la commune campagne de libération italienne en 1859, jusqu'à la dernière guerre où, le

1er août 1914, nous eûmes la certitude que l'Italie, se prévalant équitablement de la lettre et de l'esprit de son traité d'alliance purement défensive avec l'Allemagne et l'Autriche, ne serait pas notre ennemie, où nous connûmes enfin le 24 mai 1915 la joie de la sentir avec nous. Le traité même de Versailles, dans ses grandes lignes tout au moins, en abattant l'Autriche, son adversaire de tous les temps et sa voisine immédiate, lui donnait le plus sûr gage de notre alliance. Mais ce traité de Versailles, respectant l'unité allemande, créait d'autres possibilités qui, tôt ou tard, se feraient jour et qui apparaissent, en effet, aujourd'hui avec la menace de l'*Anschluss*. Menace qui ne peut être que la préparation d'un bloc germanique au centre de l'Europe, avec toutes les forces d'attraction qu'exerce alentour la puissance.

Et voici qu'un fragment de la longue conversation que j'eus l'honneur d'avoir à Rome avec M. Mussolini et que je n'ai qu'incomplètement retracée dans mon livre *la Claire Italie*, me revient aujourd'hui à la mémoire. Je n'ai pas eu de peine à le retrouver dans mes notes. Au retour, je ne songeais point à faire parler le *Duce*, connaissant trop le danger des interviews ; mais, dans un entretien qui fut sans hypocrisie conventionnelle, je pensais pouvoir faire le départ entre ce qui fut personnel et ce qui fut public. Lui-même, s'en étant rapporté à ma discrétion « académique », j'avais bien senti toute la réserve un peu narquoise qu'il avait déposée dans cette épithète. Et c'est pourquoi je n'avais pas osé insister sur toute la partie qui avait trait à la politique étrangère.

Le fait indiscutable qui s'impose à tout voyageur dans la Péninsule, c'est le passage de l'Italie à l'état de grande puissance. Sans Mussolini, y serait-elle parvenue si rapidement? Y serait-elle même parvenue? Il lui a composé un programme agricole et industriel, un programme militaire et naval. Au prix de difficultés économiques considérables, il poursuit son but. On est souvent, je l'ai remarqué, bien injuste en France sur le rôle joué par l'armée italienne au cours de la guerre, rôle que le maréchal Pétain a eu l'heureuse inspiration de rappeler deux fois, la première lors du discours qu'il prononça à Rome lorsqu'il y fut envoyé à l'occasion du mariage du prince Humbert, et la seconde dans son discours de réception à l'Académie française. Il suffit d'avoir parcouru la région des Alpes pour se rendre compte de la dure et cruelle guerre de montagne qu'elle a dû mener contre les meilleures troupes du Tyrol et des pertes qu'elle a subies, à en juger par les émouvants cimetières trop souvent rencontrés. Mais peut-être, à ces soldats sobres et endurants a-t-il quelquefois manqué des cadres? Ces cadres, Mussolini est en voie de les leur donner. Il a développé les écoles navale, militaire, aéronautique et leur a imposé une discipline de fer. En ce moment, il prépare à son pays en tous domaines des conducteurs d'hommes et d'entreprises. Et voilà, sans doute, ce que n'ont pas suffisamment compris, chez nous, tant d'hommes politiques véritablement trop bornés.

Cette grande puissance, où Mussolini la veut-il mener? Tout d'abord, à mieux tirer parti d'elle-même. Puis à canaliser ses forces d'émigration

hors de l'Italie. Et puis?... C'est ici que j'interroge mes notes prises après cette entrevue, le vendredi 23 décembre 1927, le soir même du jour où j'avais été reçu par le pape Pie XI. Mussolini m'avait longuement parlé de l'Autriche et de l'Allemagne. Qu'adviendrait-il si l'Autriche était un jour plus ou moins rattachée à l'Allemagne? Lui-même posa la question. Car il est de ces hommes d'État qui ne se contentent pas de vivre au jour le jour et qui envisagent d'autant plus aisément le lointain avenir qu'ils ne sont pas gênés par des assemblées à courte vue. Eh bien, France et Italie constitueraient alors la même frontière allemande. Leurs intérêts seraient communs. Il insista sur cette communauté et il ajouta même :

— Un Français et un Italien se comprennent sans effort. Il faut une tout autre volonté d'interprétation pour qu'un Italien parle le même langage qu'un Anglais et plus encore qu'un Allemand.

Et, précisant mieux sa pensée, il déclara :

— Les Allemands? La guerre ne leur a rien appris.

C'était assez clair. *Les Allemands : la guerre ne leur a rien appris.* Parole à méditer et terriblement conforme à toute l'Histoire. Depuis ce mois de décembre 1927, où le *Duce*, de toute évidence, attendait une conversation avec la France, qu'a fait notre diplomatie pour nous rapprocher de l'Italie? On en est venu au point où il a fallu s'occuper des forts des Alpes. Mais j'ai voulu seulement aujourd'hui, à propos de l'anniversaire de l'entrée en guerre de l'Italie, rappeler et préciser ces souvenirs d'un voyage à Rome.

III

L'ACADÉMIE ITALIENNE

Décembre 1929.

L'Académie française, qui, fondée par Richelieu pour maintenir la langue et représenter la littérature dans l'ordre de la nation, célébrera dans quelques années son troisième centenaire, a vu naître successivement, à son imitation, l'Académie royale de Madrid, fondée en 1713, l'Académie de Stockholm, créée par le roi Gustave III après ses séjours à Paris, hier l'Académie Royale de Belgique et aujourd'hui, la nouvelle Académie italienne. Qu'il soit permis à l'un de ses membres de saluer cette dernière et de lui souhaiter une existence heureuse et féconde !

A vrai dire, elle n'est pas la première Académie italienne. Dès le moyen âge, il y eut en France des Jeux floraux et, en Italie, des cours d'amour. A la fin du seizième siècle, Florence vit naître l'Académie *della Crusca*, à qui l'on doit le premier dictionnaire italien. En Savoie, dont les ducs devaient passer les Alpes pour devenir, par une progression continue, rois de Piémont, rois de Sardaigne et, enfin, rois d'Italie, saint François de Sales et le président Favre, inspirés par les petites cours de

Modène et de Ferrare, désirèrent former le goût et diriger la culture des belles-lettres en instituant à Annecy l'Académie florimontane, à qui, pour emblème, ils donnèrent un oranger chargé de fleurs et de fruits, avec cette devise : *Flores fructusque perennes*, fleurs et fruits éternels. François de Sales prononça lui-même le discours d'ouverture : on peut croire qu'il fut plein de grâce et de courtoisie. Déjà, cette Académie florimontane comptait quarante membres, mais il est impossible aujourd'hui d'en retrouver les noms. Faut-il croire ce que disait un jour Maurice Barrès à la Chambre : qu'il est plus facile d'être immortel de son vivant qu'après sa mort?

Aujourd'hui, toute Académie s'inspire plus ou moins de la création de Richelieu, complétée, en 1795, par la création de l'Institut. La nouvelle Académie italienne comptera soixante membres, répartis en quatre sections : Sciences morales et historiques, Sciences mathématiques, physiques et naturelles, Beaux-Arts et Lettres. La moitié seulement vient d'être nommée par le roi, sur la proposition du chef du gouvernement. Elle se complétera d'elle-même en appelant, dans l'espace de trois ans, les autres membres, mais leur choix devra être ratifié par le pouvoir. Chez nous, en France, cet agrément est pareillement requis; mais, en fait, le chef de l'État n'a jamais exercé le moindre droit de veto.

Parmi les illustrations actuelles, on cite l'historien Giocchino Volpe, le juriste Pietro Bonfante, le chimiste Paravano et, pour prendre des noms plus populaires, le musicien Pietro Mascagni, l'au-

teur célèbre de *Cavalleria Rusticana,* son rival Giordano, auteur de nombreux opéras; Luigi Pirandello, le grand écrivain dramatique qui nous montre que chacun ne supporte qu'une part de vérité; le philosophe orientaliste Guiseppe Tucci, qui n'a que trente-cinq ans et sera le benjamin de l'Académie.

Sans doute, il y manque de grands noms. Gabriele d'Annunzio, le plus grand écrivain vivant de l'Italie, a préféré sa solitude de Gardone au bord du lac de Garde; Giovanni Papini, qui a écrit la *Vie du Christ* et le célèbre historien de Rome, Ferrero, sont trop éloignés de l'Italie fasciste pour faire partie d'une de ses institutions. Mais n'a-t-on pas reproché à notre Académie l'oubli d'un Balzac ou d'un Flaubert?

L'opinion publique s'est réjouie de voir chacun des académiciens doté d'une pension de 30 000 lires et revêtu d'un costume pareil à un costume d'ambassadeur, et non sans rapport avec le nôtre pour la coupe, le chapeau, l'épée. Mais elle n'a pas relevé avec autant de curiosité le travail considérable qui pèsera sur la nouvelle Académie chargée de préparer la grande édition des classiques grecs et latins que l'État éditera, et de rédiger une grande revue internationale des sciences, des lettres et des arts, destinée à faire connaître dans le monde entier le génie créateur de l'Italie.

Je me souviens que, lors de ma visite au Palais Chigi, qui est le ministère des Affaires étrangères à Rome, M. Mussolini, il y a près de deux ans, me traça le plan de cette nouvelle Académie italienne. Il m'interrogea longuement sur notre Académie

française, il s'intéressa aux séances sous la Coupole de l'Institut, il me parla du palais de Chantilly. Puis il m'annonça qu'il venait d'acquérir pour la somme de douze millions le Palais de la Farnésine, qui est un des plus beaux de Rome.

— C'est là, conclut-il, que l'Académie italienne sera logée.

Logement princier, logement magnifique. Le Palais de la Farnésine, construit pour le banquier siennois Augustino Chigi, qui était le banquier du pape Léon X, vit se dérouler des fêtes somptueuses. Ce Chigi ne se servait que de vaisselle d'or ou d'argent massif. Un soir, après un festin donné en l'honneur du pape, il ordonna que ces vaisselles ne serviraient plus à personne et les fit jeter au Tibre. Mais il avait fait poser des filets au préalable, afin de les pouvoir retirer après ce beau geste.

La décoration du Palais est une merveille. Jules Romain et d'autres disciples y ont achevé pour le plafond de la salle centrale les fresques de Raphaël sur l'histoire de Psyché. L'histoire de Psyché, il n'y a que notre La Fontaine pour l'avoir mieux contée que Raphaël, avec une plus délicieuse et ironique psychologie. Sa Psyché à lui est si femme ! Comment ne réclamerait-elle pas à l'amour son secret? « Il n'y eut chose dans la nature, dit La Fontaine, qu'elle n'entretint de sa passion. Hélas ! disait-elle aux arbres, je ne saurais graver sur votre écorce que mon nom seul, car je ne sais même pas le nom de la personne que j'aime. » Ses peines, ajoute le poète, avaient néanmoins leurs plaisirs, « de sorte que l'on peut dire que ce qui manquait

à sa joie faisait une partie des douceurs qu'elle goûtait en aimant : mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité, car sitôt que l'on en est là, il est forcé que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. La fortune est femme, et Psyché l'est aussi, c'est-à-dire incapable de demeurer en un même état. » Raphaël n'a pas cette finesse extrême, et la Psyché de la Farnésine, inspirée de celle d'Apulée, est plus simple et n'aspire qu'à dominer l'Amour. Mais l'Amour se laisse rarement dominer...

Les membres de la nouvelle Académie italienne devront s'arracher à la contemplation des murs et des plafonds de la merveilleuse Farnésine pour s'adonner aux travaux qui sont destinés à la gloire et à l'histoire de l'Italie. Il y a trop de liens entre la littérature italienne et la nôtre pour ne pas espérer que notre vieille Académie et sa jeune rivale n'aient pas l'occasion fréquente de ces échanges intellectuels qui rapprochent les peuples de même civilisation et préparent les ententes pacifiques.

IV

LE PRINCE HUMBERT

31 octobre 1929.

Une fois de plus je reviens de cette Italie du Nord qui est la voisine de mes campagnes de Savoie. Les journaux italiens ne parlent que des fiançailles du prince Humbert et de la princesse Marie-José de Belgique. *Due cuori, due dinastie, due popoli*, imprime en gros caractères le *Corriere della Sera*.

Partout ce sont de joyeux commentaires, des acclamations, cet élan spontané d'un pays vers ce qui lui promet grandeur et durée. L'un célèbre le geste chevaleresque du prince allant rendre visite à Bruxelles à l'ex-impératrice Zita qui régna sur l'Autriche, l'autre souligne son calme lors de l'attentat devant le tombeau du soldat inconnu. Et déjà Rome est désignée pour le lieu de célébration du mariage, et déjà l'on se demande quelle sera l'église favorisée, et déjà l'on songe au protocole de la cérémonie.

Le prince Humbert est l'héritier de la plus ancienne dynastie, cette maison de Savoie dont l'histoire nous est familière, à nous qui nous heur-

tons, dans Chambéry, au château des ducs, et qui gardons, au bord du lac du Bourget, les tombeaux d'Hautecombe. Il remonte à Humbert le Saint, à ce Pierre qu'on appela le petit Charlemagne, à Amédée V le Grand qui fut le médiateur de la paix entre la France et l'Angleterre. Si l'on voulait refaire la scène des portraits d'*Hernani*, il faudrait rappeler encore Aimon le Pacifique qui réforma la justice, Amédée VI le comte vert, et Amédée VIII, le premier duc, qui fut élu pape par le concile de Bâle sous le nom de Félix V pour être opposé à Nicolas V et renonça à la tiare, car c'était un sage, afin de mettre un terme au schisme, et Philibert II le Beau à qui sa veuve éleva le magnifique mausolée de Brou, aux portes de Bourg, et Emmanuel-Philibert, et Charles-Emmanuel, et Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne, pour en venir aux Carignan, à Charles-Albert, l'énigmatique, le mystérieux Charles-Albert qui pouvait dire au lendemain de Novare, quand déjà il ne parlait plus de lui-même qu'au passé comme on parle des morts : « Ma vie est un roman, je n'ai pas été connu, » à Victor-Emmanuel II qui fit l'unité italienne avec Cavour, à Humbert Ier au tragique destin, à Victor-Emmanuel III enfin, le roi actuel, qui dans la guerre ne voulut pas cesser d'assister par sa présence le soldat italien et qui sut appeler Mussolini au pouvoir lorsque le sort de l'Italie fut menacé.

C'est un lourd héritage qu'un tel passé qui plonge dans les siècles, mais c'est aussi un soutien. Il y a une hérédité de la formation au pouvoir. Le prince Humbert, qui n'a que vingt-cinq ans aujourd'hui, en avait onze quand son père déclara la

guerre à l'Autriche et partit pour le Quartier Général. Élevé par des femmes, parmi les princesses ses sœurs, n'allait-il pas manquer de discipline? Or, tout enfant, il allait connaître la popularité. Lors de la manifestation du 6 juin 1915 à Rome, il apparut au balcon du Quirinal avec la reine mère, la reine et les princesses et il se mit à agiter la main. La foule crut à un signal et un grand silence se fit sur ce geste puéril. Nullement troublé, le petit Humbert cria dans le silence : *Vive l'Italie, vive la marine, vive l'armée.* Ce fut du délire.

Un peu plus tard, son éducation fut confiée au contre-amiral Bonaldi qui s'acquitta de sa tâche à merveille et lui choisit lui-même ses professeurs. Puis il entra au Collège militaire de Rome. Puis ce furent de grandes croisières, d'abord aux rivages italiens, Sicile, Sardaigne, Tripolitaine, et ensuite, en 1924, autour de l'Amérique du Sud, et en 1928 en Orient, Égypte, Palestine, Syrie. De retour à Turin, il y compléta ses études militaires et fut nommé colonel du 90e régiment d'infanterie.

C'est à Turin que j'ai eu l'honneur de lui être présenté, à un déjeuner qu'avait organisé avec un art savant de maîtresse de maison une femme dont le nom est également aimé en Savoie et en Italie. Il est l'idole de Turin. On l'y appelle le prince Charmant. Il y a séduit tout le monde, ses hommes qui ont reconnu en lui un vrai chef, ses officiers que sa bonne grâce a conquis, cette vieille société aristocratique du Piémont dont le dévouement à la race royale est légendaire. Cependant son charme opère avec une aisance si parfaite qu'il paraît n'y être pour rien et s'y abandonner lui-

même naturellement. Car il a gardé comme une sorte de réserve ou de timidité qui donne plus de grâce à sa jeunesse. Cependant il s'anime quand il parle de l'armée où il sert, ou de la montagne dont il a la passion, spécialement de la montagne hivernale à cause des belles parties de skis au col de Clavières. L'armée, tous les princes de la Maison de Savoie ont tenu à y servir : l'armée, ou la marine.

Dans la guerre, le duc d'Aoste s'est illustré sur terre, comme le duc des Abruzzes sur la mer. Et le roi Victor-Emmanuel a tenu à ne quitter le front que le plus rarement possible. La vue de ce petit homme calme, ignorant du danger, bon et courtois, n'a pas cessé de réconforter les soldats, de leur inspirer confiance, de les retirer de la plainte toujours amoindrissante. Le prince Humbert, héritier d'une telle race et si ancienne, la rajeunit en l'incarnant dans une belle image de jeunesse.

J'ai assisté après l'armistice à l'entrée des troupes alliées dans les villes de Belgique libérées. A Bruxelles, le défilé des troupes fut particulièrement émouvant à cause de l'enthousiasme de la population qui, peu de jours auparavant, avait vu l'armée allemande débandée se retirer en hâte dans le désordre et la défaite. Or le roi et la reine présidaient à ce défilé, à cheval, devant le Palais-Royal. Ils avaient à côté d'eux, pareillement à cheval, leurs deux enfants, le duc de Brabant et la princesse Marie-José. Celle-ci n'avait alors que douze ans. Elle montait à califourchon un grand cheval paisible sur lequel elle se tenait bien droite, rigide et cambrée. Plus d'une fois je regardais ce visage presque enfantin qui suivait la parade avec

tant d'attention, et qui en comprenait toute l'importance et toute la beauté. Quelle formation pour un jeune cœur qu'un tel spectacle, quand ce cœur est généreux et prêt à aimer tout ce peuple soulevé de joie au retour de ses souverains ! C'est peut-être dès ce jour que l'opinion populaire s'est occupée de la princesse Marie-José pour lui souhaiter un mariage digne d'elle, car elle s'était rendu compte de tout ce qu'une telle préparation avait pu obtenir d'une noble jeune fille...

Deux cœurs, deux dynasties, deux peuples...

V

S. A. R. Mgr LE DUC D'AOSTE

15 juillet 1931.

Quand la mort eut fermé la bouche musicale de la Malibran, Alfred de Musset attendit quinze jours avant d'écrire les fameuses stances qui ont immortalisé la chanteuse plus encore que ses triomphes éblouissants et fatalement passagers. L'Italie honorera longtemps la mémoire du prince Emmanuel-Philibert, duc d'Aoste, et il n'est point trop tard pour égrener quelques réflexions ou quelques souvenirs sur celui qui donna sa mesure dans la guerre et qui fut un grand chef, et par surcroît un grand chef seigneurial et décoratif, dans la manière du prince de Condé et du duc d'Aumale. Il donna sa mesure dans la guerre, et sans elle il fût sans doute demeuré un de ces grands hommes en disponibilité dont on soupçonne la valeur et qui n'ont jamais eu l'occasion de la montrer. Ainsi tant de princes de la famille d'Orléans ont-ils été relégués dans l'ombre.

Rien n'est plus mélancolique que ces destinées parées d'une auréole à la naissance et à qui l'on

refuse le droit de la redorer. Paul Bourget, dans un article qu'il avait intitulé *les Supériorités inemployées*, l'avait expliqué à propos du comte d'Haussonville : « Comment se fait-il qu'un homme ainsi doué, écrivait-il, n'ait été appelé à remplir aucune des grandes charges de l'État? Comment, aimant la politique à la passion, n'a-t-il siégé que dans une assemblée? Comment se fait-il que, possédant par sa naissance des relations toutes faites dans les cours d'Europe, et cette courtoisie accomplie qui est une des forces des grands diplomates, il n'ait été appelé à représenter la France à l'étranger dans aucune des difficultés internationales qui se sont multipliées depuis un demi-siècle? Orateur, pourquoi n'a-t-il pas eu une tribune du haut de laquelle parler?... » Encore un comte d'Haussonville put-il exercer une influence par le livre, par le journal, par le titre académique. Plus poignant est le sort de ces princes exilés qui, formés d'instinct, ou plutôt par la tradition d'une longue race régnante, à la connaissance des problèmes de la politique extérieure, sont écartés de tout conseil et de toute action. Mais la situation même des membres des familles régnantes peut devenir délicate en certaines occasions exceptionnelles et c'est bien ce qui s'est passé pour le duc d'Aoste, et qui n'a pas été souligné dans la presse, sauf par un article du général P. E. Bordeaux dans le *Salut public* de Lyon.

Avant d'en venir à ces circonstances extraordinaires, qu'il me soit permis de rappeler un souvenir plus ancien, celui du mariage du duc d'Aoste avec la princesse Hélène de France. Le négociateur en fut le marquis Albert Costa de Beauregard, de

l'Académie française, qui m'honorait de son amitié et qui me voulut mettre au courant de ces négociations dont il a écrit la relation dans un long et curieux mémoire demeuré inédit. Les Costa avaient servi la Maison de Savoie pendant des siècles, des liens étroits les unissaient à leurs maîtres et cependant ce fut un Costa, le marquis Léon, père de l'académicien, qui, devant la politique antireligieuse de Cavour, et pressentant d'ailleurs les nécessités économiques et l'attrait de la race et du langage, poussa la Savoie vers l'annexion à la France en 1860. Les souverains italiens ont néanmoins gardé de l'amitié à ces Savoyards devenus Français avec tant d'élan. Or, le marquis Albert Costa de Beauregard était le confrère du duc d'Aumale à l'Académie et l'un des familiers de Chantilly. Tout naturellement, il servit d'intermédiaire. Le prince Emmanuel-Philibert, alors dans tout l'éclat de la jeunesse, était sans doute l'un des princes les plus accomplis et les plus séduisants de l'Europe. En outre, il était considéré, à tort ou à raison, à cause de la santé délicate, qui depuis s'est si heureusement raffermie, de l'héritier du trône, Victor-Emmanuel, dont le règne sage et prudent devait être si utile à la grandeur de l'Italie, comme l'héritier probable, dans un avenir plus ou moins éloigné, de la couronne. Il n'est pas rare d'assister à ces résurrections des jeunesses débiles qui se transforment peu à peu en résistantes maturités et en vertes vieillesses, tandis que la force et la vigueur physiques ne protègent pas toujours contre les morts prématurées. comme si la nature se faisait un jeu de tromper toutes les prévisions. Le duc d'Aoste

avait été élève de l'Académie militaire, de l'École d'application d'artillerie, puis de l'École de guerre de Turin : partout, il avait donné l'impression de la plus rare valeur. Il se préparait ainsi, par l'armée, au rôle qui lui pourrait échoir un jour.

Mais si séduisant, si accompli qu'il fût, la princesse Hélène de France semblait, elle aussi, appelée aux plus hautes destinées. Sa grâce, sa beauté, son intelligence, sa taille même, allongée et flexible, eussent paré un trône. Elles l'ont servie et la servent encore au cours d'une vie toute de bonté rayonnante. Je me souviens d'avoir vu à Turin le couple princier, elle plus vivante et épanouie comme une fleur à longue tige, lui, le beau visage immobile au masque romain : peu de couples réalisaient une telle harmonie. Mais l'harmonie ne résiste pas toujours à la vie et la douleur accompagne aussi la beauté.

Vint la guerre. Le duc d'Aoste, qui avait suivi tous les degrés de la hiérarchie militaire et passé par tous les grades avec les avantages de l'âge, et qui avait successivement commandé un régiment, une brigade, une division, un corps d'armée, faisait alors partie de la haute commission, composée des commandants désignés d'armée et du chef d'état-major général. Ainsi fut-il appelé au commandement de la IIIe armée, à la droite des lignes italiennes, en face de Trieste. La IIIe armée, qui eut à livrer les batailles du Carso sur un terrain dénudé, sans cultures et sans eau, montra une résistance exceptionnelle, sous l'impulsion de son chef dont la vigilance, le courage et le calme exercèrent une influence augmentée encore par le prestige princier. Quand vint le désastre du Capo-

retto, où la IIe armée italienne fut enfoncée, l'armée du duc d'Aoste qui était à sa droite ne fut pas ébranlée et put opérer en ordre sa retraite pour se ranger le long de la Piave où s'arrêta le recul.

Malgré la popularité du général Cadorna, le gouvernement italien dut envisager son remplacement à la tête des troupes. Un chef était tout indiqué, et c'était le duc d'Aoste. Il n'avait pas cessé de tenir en main son armée dans la plus cruelle épreuve. Pourquoi ne fut-il pas nommé? Pourquoi dut-il céder la place au général Diaz, le futur duc de la Victoire? Là, son rang le desservait et devait le desservir. Un prince de la Maison de Savoie ne pouvait, en effet, courir la chance possible d'un échec sans risquer de compromettre la dynastie. Et peut-être même le triomphe le pouvait-il placer trop haut, malgré la générosité, la modestie, la confiance du roi. En l'un ou l'autre cas, le duc d'Aoste pouvait être un généralissime gênant. Lui-même ne révéla aucune ambition, ne se mit jamais sur les rangs, accepta avec la plus parfaite déférence la nomination du général Diaz, et le servit comme il avait fait pour Cadorna. Il garda le commandement de son armée, et il entra dans Trieste.

On raconte qu'au retour de son voyage de noces, revenu à Chantilly avec la princesse Hélène, il voulut entendre le duc d'Aumale lire en personne quelques pages de son *Histoire des Condé*. Peut-être n'eut-il pas en partage le feu du vainqueur de Rocroi, mais il cultiva une vertu qui échappa au grand Condé et qui est rare aux abords du trône : la discipline.

VI

ROUTES D'ITALIE

Septembre 1932.

L'Italie est, l'été, ma voisine, puisque je réside alors en Savoie. Il est rare que je passe une année sans lui rendre quelque visite, parfois trop courte. Voici qu'une fois de plus je viens de la revoir : oh ! non point tout entière, seulement la région des lacs, la Lombardie et le Piémont, assez pour l'avoir respirée et pour l'avoir vue vivre.

Que je rende tout d'abord hommage à ses routes merveilleuses ! Elle ne s'est pas contentée de construire des auto-strades, et quelle joie pour de jeunes chauffeurs adroits et intrépides de voler de Côme ou de Varèse à Milan ! Elle a renouvelé tout son réseau routier, sans le bomber autant que chez nous, ce qui est plus commode pour le roulement des voitures, et en l'escortant de bornes peintes en noir et blanc qui servent de points de repère par le mauvais temps, le brouillard ou la nuit. Entreprise qui a dû coûter cher, mais qui a empêché le chômage. Les impôts sont très lourds,

en Italie, pour tous ceux qui possèdent, plus lourds encore que chez nous, mais ils ont servi à assurer l'ordre et la sécurité intérieurs et non à entretenir une nuée de fonctionnaires.

Quant à la sécurité extérieure, elle est garantie par un autre renouvellement, le renouvellement militaire. Il faut voir l'aménagement presque luxueux des casernes, l'équipement des troupes rencontrées en montagne dans leur tenue de campagne ou dans les villes avec leur uniforme de parade, il faut surtout visiter les écoles d'aviation, d'artillerie, de cavalerie, d'infanterie, de marine, pour se rendre compte que tout a été transformé, l'esprit militaire et la formation des cadres qui manquaient. L'armée italienne d'aujourd'hui n'est plus celle de 1915.

Je me suis arrêté dans les grandes villes, comme Milan qui est la ruche la plus laborieuse et la plus vivante, comme Turin qui a cessé d'être la cité aristocratique et dédaigneuse du Nord pour se lancer dans l'industrie et se développer matériellement, mais aussi dans les villages aux abords desquels sèchent d'innombrables lessives, car c'en est fait de l'ancienne réputation de nonchalance et de saleté. J'ai assisté aux sorties d'écoles dans ces villages, et j'ai admiré le nombre, la santé, la propreté et l'habillement net et correct de tous ces enfants qui représentent l'avenir de l'Italie.

De toutes mes observations amoncelées depuis dix ans par toute une série de voyages, quelle a donc été l'essentielle? L'essentielle, je n'ai pas beaucoup de peine à la découvrir. J'ai l'habitude de regarder les visages beaucoup plus que les objets. Ce sont les visages qui m'intéressent, et le

geste des hommes dans leur métier, et l'attitude des femmes devant leur maison. La grande œuvre de Mussolini n'est ni une œuvre politique, ni une œuvre économique. Elle est d'un autre ordre. Elle revêt un autre caractère, plus général, moins visible et qui, pour ces raisons, n'a pas été mise à sa place, n'a même pas été aperçue des observateurs superficiels, des voyageurs qui passent et ne regardent que sommairement l'apparence des choses. La grande œuvre de Mussolini, c'est d'avoir restitué à l'Italie la conscience professionnelle, cette conscience professionnelle qui se perd un peu partout, et qui est la base de toute force, de toute prospérité nationales.

Le cantonnier qui casse des cailloux, l'ouvrier agricole qui récolte le maïs, l'artisan dans son échoppe, l'instituteur dans son école, l'employé à son bureau, le ministre à son ministère, tous, font leur métier de leur mieux, n'ont pas besoin d'être surveillés ni contrôlés, ont accepté l'obligation du travail et la soumission au pays. Ils ne cherchent ni à abréger les heures, ni à tromper le patron ou le client. Patron et client sont de même à leur place. La fierté du travail s'est trouvée ainsi grandie. Personne ne songe à se dérober à sa loi. Le métier de chômeur ne pourrait pas s'y exercer. Ces dernières années le monde entier a traversé et traverse encore une crise redoutable. L'Italie n'est pas un pays riche. Voyez comme son chef a su la garder du découragement, de la plainte, de l'amertume, de la révolte. Elle travaille et elle croît. Certes, le joug peut être dur pour les classes supérieures. Mais les plus grands maux ont été évités. Le peuple a été préservé, et il s'en rend compte,

et c'est de là qu'est née la popularité de Mussolini, c'est par là qu'elle demeure.

Comment la vieille alliance franco-italienne de 1859 et de 1915 est-elle aujourd'hui atteinte? Il y a eu d'un côté bien des maladresses, et de l'autre bien des susceptibilités ! Le ton des grands journaux italiens est trop souvent blessant à notre égard. Tandis que j'étais à Milan, je pouvais lire dans le *Corriere della Sera*, qui est le grand journal de l'Italie du Nord, des articles manifestement injustes pour la France, avec des titres comme celui-ci : *Malamore e imbarazzo a Parigi per la riposta di von Papen a Herriot*, ce qui de toute évidence était faux, la réponse de von Papen n'étant point du tout gênante ni remarquable. Au contraire, la population, loin de montrer aux Français de passage la moindre malveillance, les accueille avec cette gentillesse italienne qui a tant de grâce. Il n'y a aucun rapport entre cet accueil et le ton des journaux. Déjà en Angleterre j'avais fait la même remarque. Le bon sens populaire résiste à toutes les pressions, ou du moins il leur résiste longtemps. A la longue, cela peut changer. Pour détacher de nous l'Italie, il faudrait encore bien des efforts. Je ne crois nullement que Mussolini ait déjà fait son choix entre la France et l'Allemagne. Il est retenu lui-même par ses affinités, par les souvenirs de la guerre qu'il a faite, tandis que tant de nos politiciens ne l'ont pas faite, par le sens de l'histoire inné chez l'Italien. Mais il ne faudrait pas multiplier les fautes. Rien n'est plus désirable aujourd'hui qu'un rapprochement franco-italien. Il contribuerait dans une large mesure à assurer la paix du monde.

VII

MÉDITATION A L'AMBROSIENNE DE MILAN

Septembre 1932.

Chacun, sur la terre, a ses lieux préférés où il se rend, quand il le peut, comme à des rendez-vous secrets. Tantôt c'est un souvenir d'enfance, ou de jeunesse, tantôt c'est la beauté naturelle et tantôt quelque sensation d'art qui en compose l'attrait. Ainsi vais-je rendre visite, de temps à autre, à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan pour y revoir les dessins et les esquisses de Léonard de Vinci. Au musée de Bâle, j'ai cherché les dessins d'Holbein qui, rassasié des trop lourdes formes humaines de son pays, aspirait à peindre un monde plus compliqué et plus élégant et se satisfit à la cour d'Angleterre, ainsi qu'on peut en juger par les albums évocateurs du château de Windsor. A Montauban, j'ai admiré la virtuosité d'Ingres qui préparait ses tableaux trop froids par mille ébauches plus libres, plus audacieuses, plus vivantes. Mais c'est bien à Milan, dans les petites salles de l'Ambrosienne, qu'on se sent comme effleuré par les doigts invisibles

du génie qui des ténèbres séparent la lumière.

Léonard notait sur des carnets ce qui passait dans son rayon visuel et qui parfois s'achevait dans les rêves de son cœur ou les créations de son cerveau. Ce qui passait dans son rayon visuel, c'était surtout l'immense, la prodigieuse diversité de la laideur humaine, de la bêtise humaine, du vice humain. Il l'observait d'un œil implacable et sûr et il la fixait en traits d'une précision impitoyable. Ses caricatures — sont-ce bien des caricatures? — sont innombrables et achevées. Elles ne laissent pas de place vide où nous puissions intervenir. Tout le ricanement, toute la sottise, toute la vanité, toute la luxure, tout le pharisaïsme dont l'humanité peut être gonflée s'y étalent au grand jour, y sont épinglés comme ces collections de papillons qui ne se rassemblent pas sans quelque férocité. Cependant, il n'a tiré aucun parti de tant de visages stigmatisés. Il ne les a arrachés à la vie qui passe que pour son plaisir ou son enseignement. Nulle part, dans son œuvre, il ne s'en est servi. Même son Judas dans la *Cène* n'est pas encore un monstre. Il va le devenir, il est au moment du choix, il pourrait encore revenir en arrière, se repentir, croire. Il pourrait retirer sa grosse main lourde jetée en avant. Il n'est encore qu'un homme bien en chair, épais, brutal, médiocre. Le peintre ne l'a pas exécuté. Il l'a épargné. Il a épargné la laideur, la bêtise et le vice des hommes et des femmes. Il les a rejetés dédaigneusement. Je sais bien que l'art en Italie n'est alors qu'un merveilleux atelier de beauté, mais tout de même l'un ou l'autre artiste ne s'est pas privé, dans quelque Jugement dernier ou ailleurs, de

peindre des difformités, des excroissances, des gibbosités et l'épouvantable variété des figures flétries ou corrompues. Je ne sais plus quel artiste flamand a représenté, vers la même époque, un Christ au Calvaire où grouille autour de la victime portant sa croix une foule sordide et immonde dont les mille visages contiennent l'énumération voulue de toutes les bassesses et turpitudes. Léonard n'avait qu'à réunir les notes de ses carnets pour dépasser — et de beaucoup — ce tableau d'ignominie, et même il aurait pu supprimer la Croix. La croix, n'était-ce pas précisément cet ensemble humain qui aurait fait ployer les épaules à tout autre qu'au Fils de Dieu et celui-ci, déjà, tomba trois fois sur la route d'expiation.

Mais parmi ces figures de gargouilles éclatent, comme des fusées dans la nuit, des esquisses de visages lumineux, adorables, célestes. Anges ou femmes — femmes rencontrées, devinées, caressées des yeux, adolescentes, jeunes filles, ou chargées des années d'été comme de corbeilles de fruits mûrs, ignorantes de l'âge, ignorantes du mal — et toutes ces esquisses se ressemblent, comme s'il n'y avait, auprès de la laideur innombrable, qu'un seul type de la beauté — un seul type éternellement poursuivi, jamais atteint, jamais fixé. Tandis que les caricatures sont nettes, exactes, et même appuyées, les multiples ébauches de la Femme ou de l'Ange ne sont jamais complètes. Il y manque toujours quelque détail : ce front, cette chevelure, ce modelé du menton ou du cou. Et ce qui est achevé s'échappe encore dans l'incertain : ce sourire, ces yeux — ce sourire ambigu, ironique ou tendre, et peut-être les deux ensemble, répon-

dant aux deux sens de la vie, l'un simple, direct, harmonieux, l'autre inquiet, tourmenté et railleur, ces yeux dont le regard traverse les choses de la terre pour voir au delà. On pressent, on devine la lutte constante de l'artiste avec l'être qu'il poursuit — réalité ou rêve, mélange des deux, réalité arrachée peut-être à de pauvres petites femmes que leur beauté dépasse et qui ne comprennent que vaguement le culte qu'elles inspirent, rêve de cette beauté transposée sur un autre plan où rien ne pourra l'altérer ni la corrompre. Ainsi le chevalier Guillaume dit-il à Oriante dans *Un Jardin sur l'Oronte :* « J'aime cet ange invisible, pareil à vous, mais parfait, qui se tient à côté de votre humanité imparfaite... » Peut-être vaut-il mieux que la femme aimée ignore cette présence de l'ange qui lui ressemble comme un frère et qui est son rival préféré.

Au rebours des mille images inutilisées de la laideur, toutes ces ébauches d'un visage unique et enchanté ont servi à Léonard. Elles se retrouvent dans le Jean-Baptiste au doigt levé, dans le rose Bacchus voluptueux, aussi voluptueux que le saint Sébastien du Sodoma — et s'il avait voulu, là encore, Léonard eût dépassé les plus audacieux artistes, — dans la Joconde aux chairs trop vertes, comme plus tard celles de notre Manet, dans la Vierge aux Rochers, dans la Sainte Anne qui est peut-être la plus parfaite. Elles ont même envahi, avec leur sourire, les œuvres de ses disciples, l'un Bernardino Luini qui les a inclinées vers une suavité plus pieuse, plus douce et plus banale, et l'autre, le Sodoma, qui les a perverties et imprégnées de cette volupté refusée par le maître et

même de luxure. Elles s'y retrouvent, mais quand on les a retrouvées, voici que déjà elles se sont échappées. Elles lui ont échappé à lui-même. Il n'a jamais pu fixer leur ressemblance avec ce qu'il avait aperçu, avec le rêve qui le hantait et qui était un amour inconnu et insaisissable. Et c'est pourquoi sans doute il a dû toujours préférer ses esquisses à ses tableaux. Elles correspondent mieux, dans leur abandon, aux apparitions de son esprit, aux fantômes de sa tendresse inassouvie, à ce sanctuaire secret de l'être intérieur où ne pénètrent pas les Monna Lisa, où les passions humaines cessent d'être admises. Oui, l'on pressent devant ces ébauches le moment du départ hors la terre, comme on voit sur le champ d'aviation l'avion décoller doucement quand il semble appuyé encore au sol qui se dérobe sous lui.

Il a pourtant essayé de fixer les apparitions en abandonnant le domaine terrestre, le domaine de la Femme et de l'Amour. Il ne s'est pas ménagé lui-même. Il nous a vraiment donné tout ce qu'il pouvait nous donner, comme ces amants généreux qui se dépouillent et ne peuvent faire autrement. La *Cène* qui occupe tout le panneau du fond au réfectoire du couvent de Santa Maria delle Grazie est son témoignage. Il a commencé par où les autres finissent : la beauté de la composition. Sur la table, il n'a négligé aucun des accessoires du repas. Aucune réalité ne l'arrête. Les disciples sont groupés par trois autour de la figure centrale. Dix fois, il a exprimé avec des visages les différents degrés de la foi, de l'adoration, de l'extase, car Judas se refuse, et Thomas se réserve. Jean, le préféré, est presque pâmé. Philippe, en robe d'un

rose ineffable, a mis les mains sur son cœur qui éclate et il sourit, mais cette fois le sourire n'est plus ambigu, il est comme un battement d'aile d'ange. Mathieu, en robe bleue, a besoin de parler au contraire et se retourne vers ses voisins pour leur communiquer la flamme qui le brûle. Le Christ, au milieu, a les yeux baissés. Il regarde en dedans et il voit tout : la trahison de Judas, le doute de Thomas, le reniement de Pierre, la tiédeur revenue, l'amour oublié, toute la faiblesse humaine qui par lui peut se muer en force.

Mais, loin de lui porter préjudice, le temps, l'humidité, la dévastation ont complété l'œuvre du Maître. Ils lui ont restitué ce qui fait la supériorité incontestable des dessins et des esquisses : l'inachèvement. Le visage du Christ est brouillé. N'y avait-il pas des choses que Léonard lui-même ne pouvait pas, ne devait pas dire? Il y a quelque mélange et confusion dans ces expressions d'extase, mais l'extase s'exprime-t-elle d'une façon durable? Seul, presque, le pauvre Judas est intact, comme il convient à ce qui est si clair dans la médiocrité humaine plus encore que dans son horreur.

La vue de telle statue grecque, de tel portrait du Tintoret ou du Titien, de telle scène de Rubens, de telle vieille femme de Rembrandt, peut nous remplir d'aise, nous communiquer la joie de la perfection atteinte. Léonard va plus loin avec la *Cène :* il a pris le chemin de l'inaccessible, et le chemin ne finit pas, comme ces rampes d'escalier, dans les jardins d'Italie, qui disparaissent sous la voûte des arbres. Mutilée, son œuvre n'est pas diminuée. De même qu'il avait en vain cherché la pure beauté de l'amour humain rendue par

une tête de femme au sourire susceptible de plusieurs interprétations, il a pénétré jusqu'au bord de l'Amour divin, jusqu'à l'inexprimable de la Foi et de la Charité, et comme Dante l'a chanté, il est des sommets dont on ne redescend qu'en silence.

SOUVENIRS DE BELGIQUE

I

LA DÉCOUVERTE DES FLANDRES

Par quel hasard mon premier article — un volume — parut-il en Belgique, voilà qui me semble aujourd'hui singulier. C'était un petit ouvrage sur Villiers de l'Isle-Adam. Sans doute me serais-je accommodé de sa publication dans la *Revue des Deux Mondes*, ou même dans le *Mercure de France*, sur qui se précipitaient alors les jeunes gens, mais ces périodiques inégalement fameux — je veux dire fameux en des milieux différents — impressionnaient mes dix-neuf ans, et je n'osais entreprendre directement leur conquête. Or, sous les galeries de l'Odéon, parmi les innombrables revues qui naissaient, fleurissaient et vivaient à peu près ce que vivent les roses, j'avais feuilleté *le Magasin littéraire* de Gand, qui se distinguait par la splendeur de ses caractères typographiques. J'étais sensible aux belles éditions et le suis demeuré. J'eus l'ambition d'être imprimé avec cette magnificence. Ainsi, j'envoyai mon manuscrit.

Le *Magasin littéraire* de Gand était une revue catholique qui se plaisait à la recherche des plus

neuves formules d'art. Il regardait le monde à travers un vitrail d'église et, quand le soleil y flamboie, le monde se dore. Mon *Villiers de l'Isle-Adam* fut bien accueilli. Pour la première fois, je goûtai le plaisir de l'impression, et je le goûtai dans tout son éclat. Par un raffinement de courtoisie, le *Magasin littéraire* m'offrit, à défaut d'honoraires, un tirage à part de cent exemplaires. Il ne m'en reste qu'un : où sont passés les quatre-vingt-dix-neuf autres? ou plutôt les quatre-vingt-dix-huit, car j'en ai retrouvé un, non sans stupéfaction, dans la bibliothèque d'un bibliophile célèbre, M. Auguste Rondel, qui a donné à la Comédie-Française sa magnifique collection dramatique.

Bien des années plus tard, convié à prononcer une conférence au palais du gouverneur à Gand, je me promenais dans cette ville calme et laborieuse qu'entourent les eaux de la Lys et de l'Escaut, et qu'un passé de puissance et de foi a marquée de sa double empreinte : le château des Comtes la domine encore de ses ruines énormes, et les églises gothiques y mêlent à leur élan pieux une rudesse féodale. En face de la plus belle, Saint-Bavon, je vis l'enseigne d'une imprimerie dont le nom me fut doux aux lèvres. Je savais que le *Magasin littéraire* était mort dès longtemps, mort et peut-être enterré par l'oubli. Mais son éditeur, mon éditeur, mon premier éditeur, était là. J'entrai chez ce protecteur des arts, M. Siffer. Il ne fut pas étonné de ma visite, il ne m'avait jamais vu et il me connaissait ; dans son admirable conscience professionnelle, il avait été le premier et peut-être le seul lecteur de sa revue et, de sa paisible boutique, il suivait les destinées de ses collaborateurs

lointains. Il avait eu lui-même de l'avancement et je crois qu'on l'avait élu bourgmestre. Quelle insolence dans ce manque d'affirmation ! Un bourgmestre est un homme considérable, presque l'égal d'un ministre. M. Siffer montrait tant de simplicité que ses titres honorifiques ne me sont pas demeurés dans la mémoire.

Ma conférence fut écoutée avec patience et je ne recueillis que de maigres applaudissements. N'emporterais-je de Gand que l'aimable souvenir de mon éditeur? Prié le soir à dîner, je traversai la place d'Armes déserte, et, dans l'humeur de mon échec, j'estimai cette cité inhospitalière. Seul, un ivrogne, sorti d'un estaminet, tâchait à l'animer de la voix et du geste. Il faisait un froid de loup et je sonnai, transi, à la porte de mes hôtes. C'était un hôtel en retrait, derrière la cathédrale. Ah ! je fus bientôt réchauffé. La table était ornée de ces camélias et de ces azalées qui sont la gloire des serres de Gand, et la multitude somptueuse des plats m'évoquait ces toiles de Jordaëns où les marchands de comestibles sont pareils à des empereurs, où les écailles des poissons et les plumes des oiseaux composent une symphonie de nuances. Chaque mets était accompagné d'un vin dont le choix était dicté par les plus sûres affinités électives. Nos meilleurs crus de Bourgogne y représentaient dignement la France. A la fin du repas, le lustre se reflétait dans une armée de verres et l'on avait la sensation de boire de la lumière ou du feu.

Je n'étais pas un novice en gastronomie. Dans mon pays de Savoie, la cuisine est respectée. L'impétuosité italienne y est tempérée par ce goût classique qui se retrouve chez nos meilleurs

écrivains. J'avais aussi reçu des leçons particulières de certain notaire qui m'avait appris l'art des comparaisons. Chez lui, j'avais successivement apprécié les diverses manières d'apprêter le riz, dont les trois meilleures ont chacune leurs partisans, à savoir le riz aux petits bolets cueillis le matin dans les bois de châtaigniers, le riz aux truffes blanches du Piémont, et le riz au coulis d'écrevisses. Il m'avait enseigné comment on se doit comporter avec un grand cru : respirer longuement son bouquet afin d'en recevoir des pensées orgueilleuses et fortes, puis aspirer du liquide deux ou trois gorgées et les conduire, par un habile mouvement, jusqu'aux papilles supérieures qui, rarement utilisées, gardent une sensibilité plus fraîche et frémissent sous l'action de l'alcool comme l'huître qui reçoit le citron, et enfin, après ces opérations préliminaires, on est autorisé à ingurgiter sans précipitation le corps de ce grand vin. La quantité même ne nous fait pas peur. Qui ne connaît, chez nous, la réponse de certain baron de Buttet qui recevait son duc à table? Il lui offrit un vin de Tormery qui est tout doré et gai à l'œil. Le duc le déclara bon et commanda de lui réserver la bouteille. Le lendemain, le vin avait perdu de son éclat. — Buttet, dit le duc, votre vin est excellent, mais il a le tort de plomber d'un jour à l'autre. — Monseigneur, répliqua le baron, je ne m'en étais point encore aperçu : jamais un Savoyard n'employa deux jours pour vider une bouteille.

Ainsi préparé, j'étais digne d'être invité à Gand et, pour achever la perfection de cet accueil, on me parla de ma conférence comme si on l'avait écoutée.

II

LA DÉCOUVERTE DE LA WALLONIE

A Gand, j'ai connu ce Jean Casier, poète religieux, qui était le plus ingénu des hommes et que son amitié pour Verlaine faillit compromettre. En effet, quand Verlaine revint en Belgique où il avait fait auparavant deux ans de prison, il le voulut recevoir chez lui et, nous raconte Henry Carton de Wiart dans une brochure sur *Paul Verlaine en Belgique*, « il mit à sa disposition le coupé de sa famille, un coupé que toute la ville connaissait, avec des panneaux chargés de grandes armoiries en couleurs, tels qu'on en voyait encore à cette époque aux voitures aristocratiques. Ravi d'être momentanément le maître d'un tel équipage, Verlaine s'offrit la « tournée des grands-ducs » et les passants firent des gorges chaudes un soir que ce coupé patricien et bien pensant stationna, jusqu'aux petites heures, devant quelque maison borgne d'un quartier mal famé. » Je collaborais à la *Revue générale* que dirige aujourd'hui mon ami Henri Davignon. La plupart des essais qui ont composé mon premier livre, *Ames modernes*, y ont été publiés. Elle était alors entre les mains

d'Eugène Gilbert, excellent essayiste à qui nous devons une étude remarquable sur le roman français. Eugène Gilbert aimait les lettres d'une façon gourmande, et il était l'homme de la tradition. Il se plaisait aux jeux de l'esprit et le sien était ferme, solide, presque doctrinaire. Il savourait la gaieté et la bonne chère, la conversation des femmes et les petits gâteaux, et sa foi catholique ne pouvait subir aucune atteinte. Délicat de pensée, fin et même subtil, il était gros et un peu sourd. Il fallait lui crier les nuances et les secrets. Mais il les comprenait à merveille. Tout bouillant de vie, il recherchait cette vie dans les livres et il en marquait ses critiques. Un jour il me conduisit boulevard du Régent, dans l'hôtel du vicomte Spoelberch de Lovenjoul, qui fut un grand érudit et un collectionneur de tous les papiers romantiques. C'était un matin. Je devais partir de Bruxelles à midi. Je manquai mon train. On nous apporta une légère collation et l'après-midi commença. Je manquai le train de six heures et je manquai celui du soir. M. de Lovenjoul parlait toujours. Ou plutôt il faisait apparaître tour à tour, ou de compagnie, Balzac et Mme de Hanska, George Sand et Alfred de Musset, Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo, sans compter quelques autres couples de moindre importance. Il puisait dans leurs dossiers, brandissait leurs lettres, allait de découverte en découverte. Eugène Gilbert, protégé par sa surdité, s'était endormi dans un angle obscur de l'immense bibliothèque. J'avais été saisi dans la ronde et ne pouvais me dérober. M. de Lovenjoul qui vivait de rien ne m'abandonna que la nuit venue. Aussitôt, je gagnai une brasserie

voisine avec Gilbert que j'avais réveillé. Aujourd'hui, les archives du vicomte de Lovenjoul ornent notre bibliothèque de Chantilly. Elles y dorment comme Eugène Gilbert. Il y manque, pour les éveiller, la voix et le geste de celui qui les assembla.

Je me reprocherais de quitter Eugène Gilbert sans rappeler sa conduite pendant la guerre. Demeuré à Louvain où il faillit être brûlé avec la bibliothèque, il dut se retirer à la campagne dans un château qu'il possédait. Là il tint tête aux occupants toutes les fois qu'une injustice ou une violence lui étaient signalées. Sa surdité lui donnait une grande force. Il n'entendait ni les arguments ni les injures adverses, et on lui attribuait un calme imperturbable. Son courage ne se démentit en aucune occasion. Il accepta de faire maigre chère, ce qui, de sa part, était particulièrement méritoire, et soulagea la population de son village. Cependant il eut la joie d'assister à la rentrée du roi Albert à Bruxelles et de reconnaître, à la tête d'un peloton de fantassins belges, son fils qui s'était évadé et avait rejoint le front.

Peu à peu j'avais donc, avant la guerre, pénétré jusqu'au cœur de ce pays abondant et grave. Bruges m'est devenue familière, mais ce n'est point tout à fait cette morte que Rodenbach embauma et qu'il recouvrit d'un suaire ; : je la vois plus colorée, plus claire et plus pittoresque, le jour se double dans ses canaux, et ses briques la vermillonnent joyeusement. Si elle soupire au Lac d'amour et aux abords du béguinage, elle rit et chante sur la place au son des carillons un peu exagérés de son beffroi. Du port d'Anvers dont

l'activité ne se ralentit jamais, j'ai guetté les vaisseaux que l'on voit venir de très loin à cause des contours du fleuve. Peut-être ai-je fini par saisir les caractères généraux de cette Flandre grasse et active, qui aménage la terre et la mer et qui remplit volontiers les églises et les estaminets. Ses plaines s'étendent sous un ciel délicat, et lorsque les flèches d'or du soleil parviennent à traverser les vapeurs humides qui montent du sol, les couleurs des choses et aussi des visages deviennent si vives que l'on ne manque pas de songer aux toiles étincelantes de Rubens.

Je n'ai rien dit encore de Bruxelles, parce que Bruxelles est une capitale, un Paris au petit pied. La place de l'Hôtel-de-Ville avec les hôtels de tous les corps de métiers est sans doute le symbole somptueux de tout un passé industrieux et commerçant, mais on l'oublie dans la vaste avenue Louise qui conduit au bois de la Cambre. Un jour que je parlais de mon goût pour la Flandre à ces écrivains qui honorent aujourd'hui la Belgique et à qui une longue amitié m'unit, Henry Carton de Wiart, Henri Davignon, je faisais néanmoins cette réserve :

— On nous y accueille poliment, mais le tempérament n'est pas exalté. Et ne nous témoigne-t-on pas quelque méfiance?

Ils sourirent et m'engagèrent à me rendre à Liége. Liége est la capitale de la Wallonie. Bâtie au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, elle se présente avec les dentelles de ses cent clochers au cœur d'une vallée verdoyante. J'avais été invité à y parler à une assemblée de jeunes gens. Quel public merveilleux ! Je ne sais si j'ai retrouvé le

pareil. Notre Midi lui-même est-il si bouillonnant? Je me découvrais de l'esprit et une grande éloquence rien qu'à la façon dont on ponctuait mon discours, et j'étais le premier surpris de ce sort disproportionné. Jamais je n'avais entendu tant d'acclamations et j'avais conscience de ne les point mériter. Elles ne cessèrent pas avec la péroraison et prétendirent m'accompagner jusqu'à mon hôtel. Mais une mauvaise crainte me vint gâter ce plaisir tout nouveau qui serait sans doute unique dans mon existence.

« Pourvu, pensai-je, qu'on ne dételle pas les chevaux ! »

N'exagérez pas l'orgueil de cette réflexion. Elle se rattachait à une anecdote que mes amis m'avaient racontée à Bruxelles, avant mon départ, et dont le souvenir me revenait. Un grand orateur catholique, le plus grand, avait parlé à Liége et remporté un tel succès d'enthousiasme que les étudiants dételèrent les chevaux de sa voiture et la traînèrent eux-mêmes jusqu'à la gare. A quelque temps de là, un autre orateur, et non des moindres, mais d'une renommée un peu plus restreinte, vint à son tour. Il obtint un résultat des plus honorables et l'on put croire que le précédent triomphe serait égalé. En effet, quelques auditeurs échauffés s'empressèrent autour des chevaux dont ils défirent les traits. Mais la durée de ce travail avait refroidi leur zèle et ils s'en tinrent à cette manifestation. De sorte que l'orateur, abandonné par son équipage, dut mettre pied à terre et gagner tout seul et au pas de course la station.

Je surveillais donc avec attention les mouve-

ments de mon escorte. Mais on ne dételа même pas les chevaux.

Ce Liége si brillant et exubérant que son romancier, M. Henry Carton de Wiart, a appelé la *Cité ardente*, je sus bientôt que sa dévorante activité égale celle d'Anvers. On me fit visiter une manufacture d'armes et l'on me descendit à huit cents mètres sous terre, au fond d'une mine où je dus me traîner à plat ventre dans une galerie nouvellement ouverte. Je préfère à cet exercice les montagnes de mon pays où l'on grimpe à l'air libre. La Wallonie n'eut bientôt plus de secrets pour moi. N'est-ce pas là qu'on a fondé, tout naturellement, la ligue des Amitiés françaises? Que de fois je m'y suis arrêté, le rire aux dents, n'ayant pas la sensation d'avoir franchi la frontière, tant j'y respirais cet air plaisant qu'on ne respire à l'ordinaire que chez nous. Et les repas, vous pouvez me croire, n'y sont point négligés.

Des collines qui couronnent Pepinster, Henri Davignon me montra ses vallées boisées à l'automne. J'en ai senti la douceur et admiré les arbres dorés. Et plus bas, à côté du Luxembourg, il est un petit cimetière à qui je vais rendre visite. Un religieux de ma famille qui mourut en exil y est enseveli : son dernier détachement fut d'accepter de ne point rentrer, mort, en France. Mais la terre qui le garde est bonne.

Paris, 1912.

III

LENDEMAIN D'ARMISTICE

Juin 1922.

J'ai d'autres souvenirs de Belgique, moins littéraires, peut-être plus singuliers. Car c'est là que j'ai fini la guerre. A la fin du mois d'octobre 1918 je fus affecté à l'état-major du général Degoutte. Le général Degoutte, qui avait commandé une armée lors de l'offensive du 18 juillet 1918 et contribué à l'avance du général Mangin, avait été envoyé, comme major général, au roi des Belges qui commandait l'armée des Flandres, composée des troupes belges, d'une armée anglaise, d'une armée française et de deux divisions américaines. Nous étions cantonnés à Lophem, près de Bruges. Le matin du 11 novembre, jour de l'armistice, j'avais rejoint notre avant-garde sur la rive droite de l'Escaut. Les hommes acceptaient la fin avec joie, certes, mais avec le même calme, la même gravité que l'on avait pu surprendre sur les visages le jour de la mobilisation. Le ravitaillement n'avait pas eu le temps de franchir le fleuve sur les ponts installés depuis la veille. Il avait fallu nous contenter, pour déjeuner, d'un morceau de singe — le dernier, je crois bien,

que j'aie mangé — et d'un gobelet de thé froid, sans sucre. C'était maigre pour un jour de victoire. Mais je devais dîner le soir chez le général Degoutte. Sans doute me rattraperais-je à cette table de mon jeûne forcé et sans doute le triomphe de nos armées y serait-il fêté avec éclat. Au retour, je croisai les voitures de ravitaillement : les troupes aussi pourraient célébrer l'armistice.

Cependant, à l'heure dite, j'arrivai au quartier général. Les officiers causaient bruyamment. Tout de même c'était la fin des peines et des dangers, c'était l'Allemagne à bas, capitulant sans attendre d'avoir l'ennemi chez elle et se mettant à genoux sur son seuil. Puis le général Degoutte fit son entrée. D'habitude, il se montrait affable et même cordial avec ses hôtes. La conversation chez lui était simple, naturelle et confiante, sans pose ni familiarité, toujours intéressante, se tenant à l'écart des sujets techniques, se maintenant dans les idées générales ou les récentes aventures. Or, après cet accueil courtois et aimable qu'on était assuré de recevoir chez lui, nous nous mîmes à table. Nous nous attendions tous, je le suppose, non certes à quelque opulent festin, — sa table abondante, parfaite même, était frugale — mais à quelque supplément sous la forme, par exemple, d'un entremets ou d'un gâteau, et surtout au champagne doré et mousseux qui symbolise si bien la joie et le succès. Il n'y eut ni champagne ni entremets et jamais, je le crois, nous ne fîmes dîner plus maussade. Le général n'ouvrait pas la bouche, s'enfermait en lui-même, s'absorbait dans ses méditations intérieures et quand, du dehors, nous parvenaient les exclamations et les

cris des soldats ou des gens du village qui passaient et ne dissimulaient pas leur plaisir, le général ne levait pas la tête et ne paraissait pas les entendre. Il semblait que nous assistions à quelque repas funèbre. Je sus bientôt la cause de cette tristesse. L'opération projetée par les armées des Flandres était prête. L'Escaut avait été franchi par la cavalerie. Cette cavalerie nombreuse et bien montée devait opérer un vaste mouvement pour tourner les plaines de Bruxelles. Les ordres étaient donnés pour le lendemain, à tel point qu'il avait fallu dans la nuit du 10 au 11 envoyer contre-ordre. Or le général Degoutte, qui d'accord avec le Roi avait réglé dans son ensemble et dans ses détails l'opération, était certain du résultat. L'armée ennemie, battue définitivement sur la Lys le 22 octobre et qui n'avait pu tenir la ligne de l'Escaut, était destinée à tomber dans l'immense filet tendu. Ce serait la capture d'innombrables prisonniers, Bruxelles dégagée et la Belgique libérée comme tout le territoire français. Après, ce serait l'entrée en Allemagne par Aix-la-Chapelle. Voilà ce que voyait clairement le général Degoutte, et la proie lui échappait. Et voyant plus loin encore, il apercevait dans l'avenir une Allemagne insuffisamment vaincue, une Allemagne relevant la tête et cherchant à se venger de sa défaite. On m'a dit qu'à son quartier général de Lorraine, le général Mangin, prêt lui aussi à marcher sur Metz et à libérer la Lorraine, son pays d'origine, avait fait pareillement grise mine à l'armistice et déplorait qu'on n'eût pas attendu quinze jours ; quinze jours et même moins encore auraient suffi pour anéantir les forces militaires allemandes, pour abaisser l'orgueil

allemand limité aux signes matériels et incapable de comprendre qu'il y a plus d'humiliation à demander grâce avant d'avoir souffert chez soi qu'à n'accepter la défaite qu'après avoir lutté sur son propre territoire. L'opération de Lorraine était prête comme celle des Flandres. Elle eût provoqué des conséquences plus importantes encore : elle coupait les lignes de la retraite allemande. Les deux grands chefs voyaient clair dans l'avenir.

Les jours suivants, ce furent les entrées à Gand et à Bruxelles des troupes victorieuses commandées par le roi des Belges qu'accompagnait la reine, la princesse Marie-José et le duc de Brabant. Entrées émouvantes et triomphales. A Gand, la foule était calme et silencieuse, mais on avait coupé tous les chrysanthèmes et les azalées des serres pour les jeter sous les pas du cortège. Le roi et la reine avançaient sur un tapis de fleurs. A Bruxelles, la Grand'Place n'était plus qu'un être à dix mille visages tendu vers la fenêtre de l'Hôtel de Ville où apparaissait le roi entre le cardinal Mercier et le bourgmestre Max. Le soir, je fus pris dans une ronde de jeunes filles. Las de la farandole, nous échouâmes dans une brasserie. Là, je déclinai mon nom. — Ah ! commandant, me dit l'une de mes danseuses, vous nous avez fait du bien dans la guerre. — Et comment? — La *Libre Belgique* a publié un livre de vous sur le *Fort de Vaux*... Quelques jours plus tard, rentré en France, je reçus la mystérieuse brochure. Il n'y avait pas d'adresse. J'ai préféré cet anonymat, afin de faire hommage de l'envoi à la Belgique tout entière.

La *Libre Belgique* parut à Bruxelles pendant toute la guerre sans que jamais les Allemands

aient réussi à découvrir où elle s'imprimait. Admirable petit journal qui réconfortait tous les courages et qui exaspérait les occupants. Songez que le gouverneur von Bissing trouvait régulièrement sur son bureau chaque numéro dès qu'il paraissait. Or la *Libre Belgique* s'était procuré, je ne sais par quel moyen, un exemplaire des *Derniers jours du fort de Vaux* qui avait paru en 1916. Elle avait jugé l'ouvrage susceptible de fortifier la confiance dans les troupes alliées, elle l'avait imprimé et distribué. Une première fois, les Allemands découvrirent un lot de ces brochures dans une cave et les mirent au pilon. La *Libre Belgique* retira le petit livre. L'exemplaire que j'ai reçu d'une main anonyme, d'une main de femme, est en bonne place dans ma bibliothèque.

Que de récits n'ai-je pas entendus, lors de cette rentrée à Bruxelles, sur la vie pendant l'occupation ! Récits charmants ou héroïques, pleins de verve, souvent de gaieté, et souvent aussi portant en eux des souvenirs de souffrance et de mort. Ce fut, durant cette occupation, la lutte quotidienne, sans répit, d'une race bien décidée à demeurer libre, formée à la lutte pour la liberté par des siècles d'atavisme, — n'est-ce pas dans les Flandres que furent imposées aux seigneurs les libertés communales? — et gardant dans cette lutte son goût plaisant des bons tours, son ironie, sa finesse, son art de la raillerie, contre une race épaisse, brutale, comptant sur sa force, parfois essayant de l'indulgence et de la générosité, mais s'en servant avec une lourdeur et un manque de tact qui les rendaient encore plus intolérables.

Tel bourgogne parfumé qu'on vous verse est

sorti d'une cave murée qu'*ils* n'ont pas découverte, et le vin de rubis en paraît plus coloré et plus délicat. Les meilleurs crus ont été bus au début de la guerre, par patriotisme, afin de ne pas les laisser boire à l'ennemi : « Nous avons eu alors, m'expliquait un de mes hôtes, de grandes séances de bourgogne et de champagne. » On se réunissait entre amis pour ces missions de dévouement, et à chaque nouveau cadavre de marque, je veux dire à chaque nouvelle bouteille décachetée et vidée, on avait la sensation d'avoir préservé d'une profanation une parcelle du patrimoine national. Ces cuivres qui étincellent ont été ensevelis au bout du jardin. Vous roulez en auto sur des pneus inusables : ils avaient été accrochés dans un caveau funéraire, entourés avec soin de lierre et de feuillage comme des couronnes mortuaires oubliées dont les visiteurs n'ont pas aperçu la supercherie. Mais surtout vous écoutez avec recueillement toutes les histoires d'évasion. Il fallait passer les fils électrisés et gardés par des sentinelles, pour gagner la Hollande, ou franchir la Meuse à la nage sous le feu de l'ennemi. Et cependant des milliers de jeunes gens l'ont fait. Quelques-uns ont payé de leur vie leur tentative, et d'autres, arrêtés, ont été mis en cellule dans les prisons d'Allemagne.

Parmi ces évasions il en est quelques-unes qui sont particulièrement célèbres ou, plutôt, qui le sont devenues, car elles furent ignorées, ou presque, pendant la guerre. Telle l'évasion du *Scaldis*. Le *Scaldis* était un petit yacht gantois mouillé dans le port d'Anvers quand les Allemands y entrèrent. Les Allemands s'en emparèrent et, après l'avoir rebaptisé sous le nom de *Scheldé*, ils en avaient fait

le bateau de plaisance de l'amiral en chef commandant le port d'Anvers. Celui-ci chercha un pilote connaissant bien l'Escaut. Il choisit un marin du port qui passait pour germanophile, Jef van Dingenen, qui connaissait le fleuve, ses anses, ses berges, ses bancs de sable, ses remous, et ses caprices comme personne. Et, de fait, il fut longtemps enchanté de sa trouvaille. Ce Jef le promenait à la perfection et montrait une souplesse, une soumission égales à celles des soldats allemands les mieux dressés.

« Il devint, bientôt, le seul maître à son bord : la confiance du chef suprême l'auréolait de prestige. Il embarquait et débarquait à son gré, de jour et de nuit, d'aval et d'amont. Les soldats de service le long du fleuve apprirent à le connaître et ils en vinrent à confondre dans un même respect la personne de Jef et le drapeau amiral qui flottait toujours derrière lui. Quand il eut acquis l'importance qu'il jugeait nécessaire pour son entreprise, Jef s'aboucha avec le comité secret qui se dévouait à faire passer les bons Belges. »

Un jour il prit donc à son bord une dizaine de jeunes gens dont quelques-uns étaient presque des enfants, seize ou dix-sept ans — mais ils voulaient aller se battre — et il s'en alla en Hollande. Sur tout le parcours, les bâtiments allemands qui croisaient saluaient le petit bateau portant le fanion de l'amiral sans se douter de son étrange cargaison. Cependant, sa chance faillit l'abandonner au dernier moment. Faute d'essence, le voilà en panne sans savoir exactement s'il est encore en Belgique, ou s'il a déjà franchi la frontière. Minute angoissante ! Un petit croiseur de la

douane hollandaise vint, heureusement, le tirer d'embarras et l'on devine les rires de ces jeunes gens et du pilote lorsqu'ils débarquèrent sur la terre libre.

Comme je recevais ainsi, dans Bruxelles délivrée, un accueil inoubliable, un ordre me vint du grand quartier général de regagner Paris dans la nuit en automobile pour y prendre M. Hanotaux, ancien ministre, et l'accompagner à Mayence où il devait assister au passage du Rhin. J'ai esquissé, dans *Sur le Rhin*, la vision de nos troupes franchissant au pas cadencé le pont jeté sur le vieux fleuve qui devrait séparer la France et l'Allemagne.

IV

CHEZ LES AVIATEURS BELGES

2 mai 1929.

Il y a quelques années, je fus invité par l'aviation belge de la province de Liége à venir parler de Guynemer. L'aviation belge rend un culte à Guynemer. Ses cinq as, le capitaine Willy Coppens (36 victoires), le commandant Jacquet, les capitaines Demeulemeester, Olieslagers et Thieffry, le charmant et modeste Thieffry qui a trouvé la mort au Congo, ont pris l'initiative d'élever à Poelcapelle, là même où il disparut comme un dieu — car ni son corps ni son avion n'ont été retrouvés — un monument à la mémoire de notre chevalier de l'air. C'est une cigogne qui bat des ailes — souvenir de l'escadrille des Cigognes — sur une stèle de dix mètres de hauteur.

Avant de partir pour Liége, j'avais reçu la visite du capitaine Willy Coppens, qui est aujourd'hui attaché militaire à l'ambassade de Belgique à Paris. Il m'apportait un petit livre qu'il venait de publier sous ce titre amusant : *Feuilles volantes*. Il y raconte ses impressions de bataille dans les

airs, mais avec tant de précaution et de pudeur, comme si tout se passait en dehors de lui. Le voici qui vient d'abattre un avion ennemi : « ...La joie contenue irrite mes nerfs comme si je recevais en plein visage l'éclat subit d'un rayon lumineux réfracté par un bloc de cristal. Car je n'ai pas l'impression d'avoir tué, mais seulement celle d'avoir atteint un but longtemps convoité : d'avoir, plein de jeunesse insouciante, assouvi un désir sauvage, avec l'excuse de servir une cause et de risquer le même sort. » Guynemer n'aurait pas écrit : *excuse*, ni Jacques d'Arnoux, l'auteur des *Paroles d'un revenant*. Mais les années ont passé.

Or le capitaine Willy Coppens, qui a gardé un air si jeune, seulement un peu désabusé — l'air de ceux qui n'ont plus rencontré une vie à leur taille — me raconta ce matin-là sa randonnée au-dessus de Bruxelles. Coup d'audace inouï, puisqu'il lui fallait voler à plus de cent kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies. Il passa au ras des toits, faisant reconnaître à ses compatriotes sa cocarde tricolore et frôlant sa maison de famille, proche l'avenue Louise, où il put distinguer aisément son père. Et de sa voix douce il complète : « Quand, après avoir dépassé Gand, j'ai tout à coup aperçu la grosse masse du Palais de Justice qui domine Bruxelles, et compris que j'allais revoir ma ville, notre capitale, perdue depuis plus de deux ans, j'ai éprouvé une sensation telle qu'elle m'a plié en deux sur mon volant. Je ne croyais pas que cela pouvait vous ployer ainsi physiquement... »

J'aime cette richesse de sensibilité ainsi affectée dans la guerre par le beau visage retrouvé de la

patrie. Le capitaine Willy Coppens m'avait prédit un bon accueil à Liége. Et, de fait, après la célébration de Guynemer, les aviateurs me reçurent magnifiquement. Il y avait là les capitaines Demeulemeester et Olieslagers. Il y avait le lieutenant Nagelmackers, qui fut blessé sur l'Yser si grièvement qu'il n'est pas encore remis, après plus de douze ans, et ne peut marcher que soutenu par des camarades. Comme Jacques d'Arnoux, il est revenu de la mort avec le masque de l'au-delà, et sa vie posthume, si l'on peut dire, est miraculeuse. Il y avait enfin le capitaine Thieffry. Capitaine de réserve, car il avait quitté l'armée. Il était je crois, avocat, mais il avait repris à son compte cette entreprise de l'aviation au Congo où il devait trouver la mort. Longtemps je me suis entretenu avec lui de ses projets. Il en parlait avec une telle simplicité que tous les obstacles semblaient s'aplanir. Sa volonté était tenace, mais son esprit était serein. Sa vie oscille entre ces deux épithètes : *calme* et *aventureuse*. Son calme lui venait de la paix intérieure. Est-ce à croire que la paix intérieure fait les plus grands guerriers, les plus téméraires explorateurs? Thieffry était un croyant. Son ménage était parfaitement heureux. Ses lettres à sa femme montrent une admirable confiance religieuse qui s'entretenait presque chaque jour par les sacrements. S'il est parti pour une expédition si audacieuse, ce n'est point vain désir de gloire, encore moins recherche d'intérêt personnel. C'est uniquement volonté passionnée de servir son pays et de lui assurer par la voie des airs un contact plus direct avec sa colonie.

« Il est mort, dit la *Libre Belgique*, à deux pas

du but. Il a survolé le Congo, ses déserts, ses forêts, ses plus hautes montagnes, sur un espace de 2 400 kilomètres. Il en a encore 110 — un peu plus que Bruxelles-Ostende — à réaliser quand il est pris par une tempête formidable et terrible et jeté brutalement sur le sol... »

Pour moi, je le revois dans ce salon de Liége où il parlait presque mystiquement de ce Congo immense qu'il comptait survoler. « Dans l'avenir, a écrit dans *Feuilles volantes* le capitaine Willy Coppens, la race du grand chasseur disparaîtra peu à peu comme disparut le chevalier du moyen âge : à son tour le chevalier de l'air entrera dans la légende. » Il y est entré les ailes déployées. Mais il a eu des successeurs. Les audaces au-dessus de la fournaise de la guerre sont devenues les audaces au-dessus des déserts et des océans. La race des chevaliers n'est point morte...

HUIT JOURS EN HOLLANDE

HUIT JOURS EN HOLLANDE

Avril 1921.

Les Comités de l'Alliance française qui s'intéressent à notre culture dans les principaux centres de la Hollande m'ont récemment invité à venir y donner des conférences.

— Quel sujet préféreriez-vous? leur ai-je demandé.

— Parlez-nous de votre province, de la Savoie.

— S'y intéressera-t-on?

— Sans doute, puisque c'est un morceau de la France.

La reine, d'ailleurs, y est venue tout enfant avec sa mère. Ces hôtes illustres habitèrent quelque temps le Revard, au-dessus d'Aix-les-Bains, et une source qui jaillit à Aix fut alors appelée Source des deux reines.

Ce sont ici quelques notes de voyage que j'ai transcrites au retour. Taine dans ses admirables essais sur la peinture, Fromentin dans les *Maîtres d'autrefois*, Edmondo de Amicis dans son livre sur *la Hollande* ont trop bien parlé des tableaux et des paysages pour que j'essaie après eux de les commenter. Cependant ces paysages et ces tableaux sont trop chers à mes yeux pour que

je ne leur adresse pas quelques louanges discrètes. Je tâcherai seulement de limiter leur part, car le lecteur préférera connaître d'autres impressions sans doute : ce qu'on a pensé de nous en Hollande pendant la guerre et ce qu'on en pense aujourd'hui, et dans quelle mesure nous est sensible l'amitié hollandaise. Je tenterai de le satisfaire...

***

Mercredi 20 *avril.* — On ne se sent véritablement en Hollande qu'après avoir traversé le pont du Hollandsch-Diep qui a près de trois kilomètres de longueur et qui est jeté sur un bras de mer. Alors les villes et les campagnes prennent ce caractère spécial aux Pays-Bas les bien nommés, où les eaux, audacieusement contenues par les digues, divisent les champs et entourent les maisons, où l'air humide semble donner aux formes une coloration délicate et dorée.

J'avais déjà parcouru la Hollande il y a treize ans. Sur le pont même deux souvenirs me revinrent à la mémoire. Je revois sur le Zuyderzée le petit port de Volendam avec ses maisons basses et bien alignées, ses filets en ordre, ses barques rassemblées, et ses jolies jeunes filles au teint lavé et aux cheveux blonds, portant la haute coiffe blanche aux ailes courbes et relevées. Et je revois encore dans l'île de Marken — un peu truquée pour l'usage des étrangers — les coiffes rouge et or sur la tête des petites filles dont les boucles blondes retombent à flots couvrant les épaules. Au quai Ruyter, à Amsterdam, quand je m'embarquai, un brouillard épais recouvrait les vaisseaux

et la mer. A mon arrivée à Marken toutes ces brumes se dissipèrent. Le soleil en parut plus éclatant. L'herbe des prés était toute luisante, comme dans un tableau de Paul Potter. Et sous les belles coiffes les chevelures resplendissaient comme les nimbes des saintes sur les vieilles fresques. Une troupe d'enfants qui joue au bord de l'eau — d'une eau illuminée par les exploits marins des ancêtres autant que par le soleil — et qui porte avec une inconsciente fierté les costumes d'autrefois, les costumes nationaux, c'est l'avenir d'une race qui sourit dans un paysage immuable.

Une autre impression m'attendait au retour. Impression de tristesse rien que parce qu'un petit incident atteignait ces susceptibilités que l'on porte avec soi hors de France. Avant de rentrer dans le port d'Amsterdam le bateau traverse lentement les écluses. Pour occuper, pendant cette opération, l'attention des passagers, un pauvre diable de musicien avait imaginé de jouer, et Dieu sait comme ! sur un cornet à piston les différents hymnes nationaux : après quoi, il faisait la quête au moyen d'une bourse qu'il avait attachée au bout d'une perche. Chacun lui donnait pour l'air de son pays qu'il lui rappelait brusquement. C'était une industrie ingénieuse et lucrative. Il préluda par le *God save the King* et je n'y prêtai pas grande attention. Les Anglais sont le peuple le plus nomade. Ils étaient en majorité sur le pont de notre bateau et il est naturel que sur la mer on leur donne la préférence. Après le chant anglais, je ne pus réprimer un mouvement quand je reconnus aux premières notes cuivrées la fameuse *Wacht am Rhein* qui glorifie la force allemande. Ce

mouvement, je l'avoue, devint presque de l'angoisse pendant le court arrêt qui sépara du deuxième le troisième morceau. Qu'allait jouer notre musicien? Je n'avais jamais souhaité d'entendre notre *Marseillaise* avec une telle fièvre. Il me semblait que la faire attendre plus longtemps, c'était me faire injure. Et je reçus l'injure avec l'hymne religieux de Haydn que les Autrichiens ont adopté. *La Marseillaise* ne vint qu'au quatrième rang, quand le bateau achevait de franchir les écluses. L'ennui que j'en éprouvai me fut comme une peine physique. Ce cuivre m'avait déchiré le cœur plus encore que les oreilles.

Ainsi, très souvent connaissait-on mal la France, à l'étranger, avant la guerre. On la jugeait sur l'image qu'elle donne volontiers d'elle-même, car elle aime à se représenter rieuse, légère, ironique, détachée de son passé et parfois de son avenir et amoureuse du plaisir. Elle est autre chose encore, que son histoire et sa littérature révèlent à l'observateur, et ne se rendait-on pas coupable d'irréflexion ou d'ignorance quand on l'oubliait? La guerre a montré notre volonté, notre énergie, notre puissance, notre endurance, notre esprit d'organisation, notre puissance d'union sacrée, mais elle n'a rien créé de tout cela. Comment nous a-t-on jugés en Hollande pendant la guerre, et depuis? Je vais le savoir.

Dordrecht, Rotterdam, grandes cités que le soir ne calme pas. La mer et les vaisseaux entrent dans Rotterdam commerçant. Et voici La Haye que les derniers rayons du soleil colorent.

A l'hôtel Paulez, qui est très central, en face

du théâtre où l'on joue *Pète*, une comédie hollandaise qui doit avoir grand succès si j'en juge par les entrées des spectateurs. Je demande si l'on joue nos pièces en Hollande. On me montre une affiche : *Mon père avait raison*, de Sacha Guitry, a été traduit et fait les délices du public. Ailleurs c'est *Marguerite Gautier*, adaptation de *la Dame aux camélias*, et l'on annonce *Tartufe*. J'aurais aimé voir jouer *Tartufe* par des acteurs hollandais, mais je le poursuivrai de ville en ville sans l'atteindre.

Dans ma chambre deux grandes lithographies qui se font vis-à-vis représentent des scènes de la guerre de 1870. La première porte ce titre et cette légende explicative : *UN PORTEUR DE DÉPÊCHES (près Metz, septembre* 1870*). Un sous-officier déguisé en paysan est pris par une patrouille de hussards, puis emmené devant un état-major prussien, interrogé et fouillé. Un émissaire découvert était immédiatement passé par les armes.* Et l'on voit le contraste offert par l'insolent état-major prussien encore attablé en plein air, achevant de boire et fumant, et le sous-officier français dont l'uniforme paraît sous la blouse et qui montre un visage fier et contracté. La seconde s'intitule : *UN PARLEMENTAIRE (Belfort* 1871*)* : Un officier allemand les yeux bandés, avec son porte-fanion muni du drapeau blanc, passe sous l'une des grandes portes de la Citadelle. Il est escorté par une patrouille française. Dans la rue où les maisons flambent un groupe de femmes contenues par un homme montrent le poing à l'ennemi.

— La Grande Guerre n'a-t-elle pas effacé les épisodes de 1870? ai-je demandé à mes hôtes de Hol-

lande. Sans doute ces images ne sont-elles pas choquantes. Elles nous témoignent même plutôt de la sympathie et de la pitié. Cependant j'aimerais en voir d'autres rappelant notre victoire.

— Celles-ci ne vous sont pas hostiles, m'ont-ils répondu, au contraire. Vous ne pouvez savoir à quel point la guerre de 1870 vous a valu notre amitié. Nous avons été élevés dans l'affection de la France vaincue injustement. Et c'est pourquoi en 1914 nous avons commencé de trembler pour vous.

— Mais la Marne vous a rassurés.

— La Marne, oui. Nous ne l'avons comprise que sur la carte par la marche rétrograde de l'armée allemande. Les nouvelles manquaient alors et il fallait interpréter les communiqués allemands. Et nous nous sommes réjouis, car nous avions eu peur.

Peur? oui, le monde en 1914 vivait sous la contrainte de la force allemande. Subsisterait-il encore quelque chose de cette contrainte?

***

Jeudi 21 *avril.* — Je me retrouve avec joie dans La Haye et je rends visite dans la matinée, comme à des amis, au Vivier et au Mauritzhuis. Fromentin adorait le Vivier. Cette pièce d'eau au cœur de la ville est bordée d'un côté par une allée d'arbres, et de l'autre baigne les murs des vieux palais de briques rouges qu'elle reflète. Au centre une petite île arborescente aux fraîches verdures de printemps. Des cygnes, des canards tracent des sillages où le soleil joue. Un clocher pointu, de

loin, allonge son ombre. Lieu paisible et doux à la flânerie.

Le Mauritzhuis est un petit palais bâti avec goût sur ces bords enchantés. Je n'y veux revoir que mes choix d'autrefois : dans tout musée de peinture on a ses préférences ainsi réparties à travers le monde. Ici je retrouve quelques bons portraits : l'orfèvre à la manche rouge, et le Taciturne jeune de Moro Van Dashorst ; la Femme à la tulipe, de Cornelius de Vos ; une Femme à la toute petite tête, si fine et pleine de grâce, de Van Dyck ; des enfants en jaune brun, de Jacob Seisenegger ; un gros guerrier apoplectique, de Ravesteyn ; un vieillard, de Thomas de Keyzer ; et encore des Jan Steen (mais les plus beaux sont à Amsterdam), des Metzu, des Van Ostade, le fameux Taureau trop vanté de Paul Potter ; et surtout la vue d'Harlem de Ruysdaël qui, cette fois, est sorti de ses gris et ajoute aux prés et aux toits ce blond d'or lumineux qui est dû ici à la transparence humide de l'eau ; et enfin les Rembrandt, non pas la froide *Leçon d'anatomie*, mais *le Vieillard Siméon au Temple* avec sa clarté rassemblée comme la lampe du Sanctuaire, et le tout petit portrait de la mère du peintre, et le sien en officier, et l'extraordinaire visage du vieil Homère crevassé, aux yeux chargés de visions épiques, avec l'effet de jour sur la manche jaune de l'habit, et, mieux encore, le Saül qui écoute, bouleversé, la musique du jeune David et qui, sous ses habits royaux, ressent toute la douleur d'être un homme...

Déjeuné à la légation de France où M. Charles Benoist, à peine remis d'une maladie récente,

déploie cet esprit et cette verve qui, à Paris, du temps qu'il brillait à la Chambre, le faisait ensemble rechercher et redouter. Le député qui excellait à dégonfler les outres parlementaires, le chroniqueur informé et rapide de la *Revue des Deux Mondes*, l'historien de Machiavel fait aujourd'hui un excellent ambassadeur. Quoi d'étonnant? Nul n'est mieux au courant que lui de la politique et des hommes. Et il ne se confine pas, comme tant de ses collègues, dans les rapports diplomatiques. Il anime autour de lui l'Office commercial, la propagande, les relations intellectuelles. Chaque jour j'en recevrai le témoignage. Il faut souhaiter à notre pays de tels représentants aptes à comprendre et diriger l'ensemble des forces nationales à l'étranger et à créer des courants de sympathie dont nos affaires de toutes sortes ne peuvent que bénéficier.

La Haye est une grande et belle ville, spacieuse, colorée, que cernent la mer à Scheveningue et, de l'autre côté, les bois. — On gagne son argent à Rotterdam ou Amsterdam, y dit-on plaisamment, et on le dépense à La Haye...

La plage de Scheveningue que prolongent les dunes est étendue et baignée d'une mer verte où les voiliers mettent des taches blanches. A l'une des extrémités, un obélisque marque la place où débarqua Guillaume d'Orange en 1813 quand il vint proclamer l'indépendance de la Hollande soumise par l'Empereur. L'indépendance de la Hollande : aucun peuple ne s'est montré dans l'histoire plus soucieux de proclamer et défendre la sienne. Comment subirait-il le joug de la force?

Comment n'aurait-il pas compris la lutte pour l'Alsace et la Lorraine?

De l'autre côté de la ville, ce sont les bois. Le palais de la reine y est à demi perdu. Aux environs c'est la campagne hollandaise avec ses jeunes verdures, ses prairies en fleurs où se vautrent des vaches couchées. Et l'on dirait, à constater l'ordre et la paix du décor, que les peintres eux-mêmes l'ont brossé.

Après le dîner au restaurant Royal, dans un beau cadre élégant, c'est l'heure de la conférence. Un auditoire de près de cinq cents personnes : le ministre des Affaires étrangères, M. Van Karnebeck, est présent ; les légations se sont fait représenter. Le ministre de Roumanie applaudira tout spécialement les poèmes de Mme de Noailles. Intéresserai-je tout ce monde, le plus élégant des Pays-Bas, à ma Savoie natale? Mais la plupart de mes auditeurs la connaissent. Ils en retrouvent les lieux animés par Jean-Jacques Rousseau, par Lamartine, par la comtesse de Noailles. Ils se laissent prendre au charme de saint François de Sales, à l'autorité de Joseph de Maistre, à la naïveté et à la bonhomie de Xavier...

Allons, je crois que, depuis Verdun, notre *Marseillaise* a dû recevoir du cornet à piston des écluses d'Amsterdam un sérieux avancement.

***

Vendredi 22 avril. — Le matin, visité Delft. C'est une vieille ville liée au passé historique des Pays-Bas. Mais, ici, les vieilles villes ont elles-mêmes l'air de sortir toutes neuves d'un écrin. On

les a brossées et frottées, et fait reluire. Mon ami Charles Cottet, l'admirable peintre des côtes bretonnes et des violents paysages espagnols, revenant d'un voyage en Hollande, me résumait jadis plaisamment ses impressions :

— Dès le matin, à l'hôtel, m'assurait-il avec de grands gestes qui faisaient trembler sa barbe hirsute de prophète, j'ai dû grimper sur un escabeau pour éviter les seaux d'eau que de grosses servantes agiles lançaient à la volée sur les dalles. Ainsi juché, j'avais l'air de Robinson dans son île. Et j'avais envie d'en descendre pour aller chercher de la poussière et la déposer sur les meubles. Mais où en aurais-je trouvé?...

Tout de même, chez nous, on en trouve un peu trop. Et je crois que, dans ma Savoie notamment, quelques bons nettoyages hollandais seraient assez nécessaires...

Une promenade à Delft est charmante au bord des canaux à l'eau claire que des rangées de tilleuls accompagnent. Et la clarté des feuilles s'accorde avec celle de l'eau.

Dans la nouvelle église est le monument aux morts de la famille royale. Il date du dix-septième siècle et il est un peu surchargé comme les aimait la Renaissance. Mais la statue de marbre blanc de Guillaume le Taciturne couché sur le sarcophage de marbre noir est impressionnante. *Procubuit majorque jacens apparuit.* Il tomba et, gisant, il apparut plus grand. On montre encore, au Prinsenhof, cet ancien couvent dont les princes d'Orange firent leur modeste palais, la marche d'escalier où le Taciturne fut assassiné : deux balles sont restées fixées dans le mur. Les siècles ont

achevé de donner à ce Guillaume sa haute stature : il fut le véritable fondateur de l'indépendance des Pays-Bas ; un voyage en Hollande devrait commencer ici, où repose le chef de la dynastie d'Orange.

Retour à La Haye. Je suis convoqué pour trois heures au Palais Royal où la reine Wilhelmine me fait le grand honneur de me recevoir. Le Palais Royal est presque en bordure du Noordeinde qui est une des rues les plus fréquentées de la capitale. La reine qui adore la campagne le quitte dès le printemps pour résider dans sa maison des bois où elle se plaît dans les fleurs, la paix, le travail et d'où elle vient aisément en automobile pour les affaires de l'État. Car elle voit tout, étudie tout, s'informe de tout et, dans les limites de la Constitution, dirige tout par elle-même. Elle vit simplement, à la mode des Nassau-Orange qui n'ont jamais aimé le faste et se tiennent près de leur peuple. Or les Pays-Bas sont un vaste royaume qui demande une administration compliquée : ils comptent 50 millions d'habitants, dont 6 ou 7 en Hollande, et le reste aux Indes Néerlandaises, principalement dans cette fabuleuse île de Java dont on entend parler ici couramment comme d'une terre voisine. Un voyage à Java, c'est pour un Hollandais comme un voyage sur la Côte d'Azur pour nous. On en revient avec du soleil dans les yeux, mais aussi avec de l'or dans les mains. Les principales richesses de la Hollande proviennent du commerce avec les Indes Néerlandaises.

Je suis introduit et présenté à la reine par un officier du Palais qui s'efface ensuite et disparaît.

Le peintre anglais Lawrence avait accoutumé de dire que pour réussir un portrait le procédé était très simple : il suffisait de découvrir sur un visage le trait essentiel et d'en transposer sur la toile la ressemblance ; le reste pouvait être inégal ou même faux, le modèle était saisi et fixé. Il oubliait d'ajouter que saisir et fixer ce trait essentiel, c'est précisément l'art du peintre. Je n'ai pas la prétention d'offrir ici un portrait de la reine. Il y faut plus de temps et plus de pose, sinon plus de respect du modèle et plus de soins attentifs à le comprendre. Cependant il me semble que le trait principal serait la clarté. Clarté du visage franc et ouvert, clarté des yeux sans ombre qui veulent aussi voir clair, et clarté de la parole qui va droit au but et trouve sans effort son expression directe.

La reine est de taille moyenne, vêtue de gris, les mains gantées de blanc. Elle est ensemble affable et distante, accueillante et réservée. Et de toute sa personne se dégage une impression de bonté et d'intelligence à la fois, d'intelligence qui veut connaître, de bonté qui veut être éclairée.

C'est de la Savoie qu'elle me parle tout d'abord, de la Savoie dont elle se souvient avec joie, car elle y retrouve ses jeux et sa liberté d'enfance, de la Savoie qu'elle a connue dans la plus belle saison, c'est-à-dire en automne quand les châtaigniers et les vignes sont tout dorés et que le ciel prend une douceur italienne avant les premiers froids. Elle a aimé le lac du Bourget, et le mont Revard d'où l'on aperçoit les grandes Alpes, et la retraite sauvage de la Grande-Chartreuse dans le Dauphiné.

De la Savoie, elle passe à Paris où elle fut reçue

jeune fille — sans protocole, ce qui lui permit de fréquenter le Louvre et nos musées (elle a une prédilection pour la peinture et manie elle-même avec goût le crayon et les couleurs) où, reine, elle fut accueillie avec cette grâce qui est le privilège de la population parisienne.

— Donnez-moi, ajoute-t-elle, des nouvelles de ce bon M. Fallières.

Un soir, M. Fallières réunit pour elle à l'Élysée des artistes, des peintres, et même des poètes. Ce fut un petit scandale dans le monde diplomatique, car les invitations n'étaient pas protocolaires. Il paraît que la soirée fut plus animée que ne le sont d'habitude les réunions officielles.

La reine, maintenant, parle de sa fille et de l'instruction qui lui est donnée. La princesse Juliane, qui n'a que onze ans, est déjà toute avide de savoir : elle apprend le latin et voudrait aussi étudier le grec. Les jeunes filles françaises ont-elles pareillement aujourd'hui le goût d'apprendre? Il faut donc croire que de grands courants déterminent dans le monde les caractères d'une génération. Car ce même phénomène d'ardeur féminine pour la science se peut observer chez nous. Mais la princesse sera reine un jour ; il faut qu'elle donne l'exemple. L'exemple : voici que Sa Majesté, avec une chaleur dans la voix qui révèle une conviction profonde, développe la vertu de l'exemple. Il faut à une nation des grands hommes. C'est leur histoire qui suscite les émulations bienfaisantes, les volontés vigoureuses, les initiatives heureuses et hardies. Un pays qui n'a pas de grands hommes manque d'atmosphère morale. Le culte des grands hommes, il le faut donner à l'enfance.

La littérature et l'histoire sont de grands moyens d'action. Et après avoir parlé avec une amitié avertie de notre littérature du dix-septième siècle, spécialement de Corneille et de Racine, la reine remonte beaucoup plus haut dans notre histoire littéraire. Elle a une prédilection pour nos chansons de geste. Elle m'interroge sur les différents cycles du moyen âge, le cycle de Charlemagne, le cycle de Guillaume d'Orange, le cycle des Chevaliers de la Table Ronde.

Quand j'avais quatorze ou quinze ans, je lisais avec passion les *Épopées françaises* de Léon Gautier. Guillaume d'Orange, que sa femme Guibourg refuse de recevoir quand il revient dans sa ville, vaincu, lui disant : — Non, tu n'es pas Guillaume, puisque tu n'es pas vainqueur, — et le petit Vivian, son neveu, qui fait sa première communion sur le champ de bataille — et Girard de Viane, qui s'incline devant Charlemagne, son prisonnier, — et Roland et Olivier, et les Quatre Fils Aymon, me devinrent amis. Plus tard, mieux informé, j'ai ouvert les *Légendes épiques* de Joseph Bédier, et aussi les ouvrages d'art d'Émile Mâle. Ainsi ai-je connu et aimé notre prodigieux moyen âge, le temps des cathédrales et des chansons de geste.

Au cours de la guerre il m'est arrivé plusieurs fois, rencontrant le général de Maud'huy, de faire assaut avec lui de ces citations héroïques. Car il est lui-même un passionné de nos vieilles épopées. Il sait par cœur les *Quatre Fils Aymon* et Bédier veut lui dédier une édition nouvelle de la *Chanson de Roland*. Je ne me doutais pas qu'un jour, dans ce palais de Hollande, mon érudition me servirait à ne pas me montrer trop inférieur à la science

d'une reine d'autant mieux informée de notre ancienne littérature qu'elle y découvre ses princes d'Orange, descendant du fabuleux Guillaume au Court-Nez. Le cycle de la Table Ronde ne lui est guère moins familier. — Mais les Bretons, dit-elle, avaient plus d'imagination. Leurs personnages sont moins réels, ils les ont inventés.... C'est vrai, mais Tristan et Perceval sont encore les maîtres de nos rêves. Wagner est allé leur demander ses inspirations...

La reine me donne congé. Une heure s'est écoulée dont je n'ai pas mesuré la durée, étonné et charmé de rencontrer ici, et sur de telles lèvres, une connaissance si complète de notre littérature et — mieux encore — une sympathie si délicate, née de cette connaissance même...

Départ en hâte pour Rotterdam où je dois prendre la parole ce soir. Le temps nuageux s'est dégagé et me permet en deux heures de visiter la ville et le port, mais le port est partout dans la ville. On sort d'un bassin pour en trouver un autre. La Meuse large et belle comme un fleuve, comme le Rhin escamoté dont elle a pris la place, coule à pleins bords portant des bâtiments de tout tonnage, depuis le *Rotterdam*, magnifique vaisseau blanc prêt à appareiller pour l'Amérique, jusqu'aux jolis yachts de plaisance. Rotterdam n'a pas cessé, ne cesse pas de croître et de s'embellir. De nouveaux quartiers s'ouvrent, beaux quartiers avec des villas neuves, des parterres de fleurs, de petits lacs aménagés. Cependant une certaine inquiétude règne à Rotterdam.

— Nous tenons bien les robinets, m'explique-

t-on, sous une forme pittoresque, mais si les conduites sont coupées?

Les conduites, ce sont le Rhin et la Meuse, le Rhin que l'on veut canaliser à Strasbourg, la Meuse que l'on veut canaliser en Belgique.

Rotterdam trafique beaucoup avec l'Allemagne. Rotterdam a besoin de la paix, de la reprise des relations économiques pour son développement et sa prospérité. Et cependant Rotterdam, pendant la guerre, n'a pas cessé de s'intéresser aux Alliés. Le cœur et l'intérêt se disputent Rotterdam. J'ai ce soir à ma conférence cinq cents personnes venues pour témoigner à la France leur amitié.

***

Samedi 23 avril. — Départ pour Amsterdam après une dernière et brève visite au Mauritzhuis et au Vivier. Entre Leyde et Harlem, la voie ferrée traverse des champs de tulipes. C'est la fin de la floraison, mais la terre en est encore tout enflammée : à perte de vue ce sont des rectangles de toutes couleurs, rouge, rose, vieux rose, jaune d'or, jaune pâle. Les rouges sont les plus éclatants, ils font d'immenses taches de feu. Et au bout de l'horizon plat, des clochers pointus parmi des massifs d'arbres apparaissent dans l'air humide comme des mirages.

Je reconnais avec un grand contentement Amsterdam installé au bord de l'Y en forme de demi-lune, avec ses canaux concentriques coupés par l'Amstel. C'est, de toute la Hollande, la ville la plus originale en même temps que la plus commerçante. A peine ai-je eu le temps de reprendre

contact avec elle : dans une vaste et élégante salle de concert, dont la scène, jonchée de fleurs, est pareille à une serre, je dois prendre la parole à trois heures. Je n'ai jamais parlé dans un plus beau cadre : je dois avoir l'air d'un botaniste ou d'un jardinier.

L'Alliance française d'Amsterdam centralise l'action des comités hollandais. Ces comités hollandais, pendant la guerre, nous ont donné la mesure de leur amitié. N'oublions jamais toutes les œuvres qui furent alors fondées pour nous secourir : hôpital néerlandais installé au Pré-Catelan, œuvre pour les prisonniers de guerre et les internés français, œuvre d'hospitalisation des enfants français, œuvre du retour au foyer, œuvre des Colonies étrangères en France, œuvre de secours aux réfugiés des régions occupées, comité protestant d'entr'aide pour les régions envahies, etc. Voilà ce dont il nous appartient de nous souvenir quand nous visitons la Hollande.

— Vous ne venez pas assez nous rendre visite, nous reprochent nos amis des Pays-Bas. Vous n'avez pas assez depuis votre victoire une attitude de vainqueur. On ne voit pas vos commis-voyageurs, vos commerçants. Ils n'ont donc rien à nous offrir? Ne participeront-ils pas, d'une façon importante, à la Foire d'Utrecht qui s'ouvrira à la fin du mois de septembre prochain? L'an dernier votre lenteur à produire nous a tournés vers d'autres marchés, mais nous sommes prêts à vous revenir si vous vous montrez moins rares et moins hésitants. Vos libraires, par exemple, sont pusillanimes. Tandis que les éditeurs allemands nous envoient d'office et à découvert

toutes leurs nouveautés, acceptant de reprendre ce que nous ne voulons pas garder, les Français nous adressent seulement les ouvrages que nous avons demandés et payés d'avance. Il y a là un contraste affligeant. Votre Maison du Livre paraît destinée à pallier à ces mauvaises méthodes. Mais ne vous étonnez pas si vous rencontrez dans nos librairies tant de livres allemands et si peu de livres français. Votre propagande ne nous aide pas suffisamment. Elle ne s'oriente pas toujours dans le sens qui conviendrait. Les ouvrages qu'elle préconise ne sont pas toujours ceux qui serviraient le plus efficacement la cause française. Or, la langue et la littérature préparent les voies aux ententes industrielles et commerciales. Heureusement votre ministre, M. Charles Benoist, est homme à le comprendre et à le faire comprendre...

Il y a aussi un autre son de cloche que je me reprocherais de ne pas faire entendre. Il arrive qu'on représente la France comme une nation impérialiste qui, par ses revendications excessives, retarde la paix du monde et veut la ruine économique de l'Allemagne. Or, toute une partie de la Hollande, et notamment Rotterdam, a besoin du trafic allemand, du développement allemand, et le souhaite. Comme il est aisé de répondre à de si injustes reproches ! Mais l'armistice a sauvé le sol allemand qui n'a jamais souffert ; mais les usines, les campagnes, les villes et les villages allemands sont intacts, tandis que nous avons supporté tout le poids de la guerre, ses bouleversements et ses ruines ; mais l'Allemagne s'est engagée à Versailles à réparer le mal qu'elle a commis ; mais elle paraît faire encore du

traité de Versailles un chiffon de papier ; mais c'est elle et elle seule qui trouble la paix et la rend impossible : du jour où elle exécutera loyalement ses engagements, du jour où elle apparaîtra aux yeux de tous comme une nation loyale, probe, — comme un honnête homme enfin, — alors la vie reprendra, et la confiance, et ce sera vraiment la paix. Les Alliés lui ont accordé délai sur délai, diminution sur diminution, elle en a voulu abuser. Elle continue de ne croire qu'à la force : alors, il faut bien la lui montrer...

Promenade le long de l'Amstel que sillonnent sans cesse les bateaux, les barques, les remorqueurs, les chalands. Ce soir, grand dîner à l'hôtel Amstel en l'honneur de l'Alliance française. Le surtout est une magnifique jardinière d'argent où s'épanouissent des gerbes multicolores de tulipes. Les menus sont tous ornés d'une vignette différente représentant quelque tableau des maîtres hollandais et la carte donne une haute idée de la table hollandaise...

***

Dimanche 24 *avril.* — J'ai été réveillé par les cris des mouettes qui se viennent poser sur la rivière. Je me serais cru à Lausanne au bord du lac Léman.

A la messe, à l'église catholique la plus proche. Elle est vaste, de belles proportions, et remplie. Il y en a vingt-deux à Amsterdam, presque autant que d'églises protestantes de tous cultes. Il me faut subir un long sermon hollandais débité d'une voix monotone et gutturale. A la communion presque toute l'église se lève et court à la Table Sainte. *Courir* est bien le mot exact. Or, il est

près de dix heures, et le 24 avril ne correspond à aucune fête. Le tiers de la Hollande environ est catholique et, si j'en juge par cet élan de piété, catholique pratiquant.

En automobile le long du Zuyderzée, à Volendam où nous déjeunons, où je revois avec plaisir les coiffes aux ailes courbes, bien portées par de belles filles rieuses et robustes, puis à Hoorn, au fond d'un golfe gentiment arrondi. Le temps est couvert, la mer grise se perd dans la brume. La petite île de Marken est pareille à un vaisseau lointain. Pays étrange où, par moments, en contrebas de la digue, on est au-dessous du niveau de la mer. Pays plat et tout imbibé d'eau où les moindres dessins, les moindres couleurs prennent une valeur singulière, s'offrent d'eux-mêmes en tableaux. Tantôt c'est un Ruysdaël au gris luisant, et tantôt un Hobbema doré. Et les moulins à vent immobiles semblent attendre que les nuages bas les viennent mettre en mouvement.

Le soir, dîner chez M. de Vries Feyens, l'aimable secrétaire général de l'Alliance française. Quelques convives seulement, mais de choix. Une conversation qui va du spiritisme à la littérature et la peinture et qui finit par se fixer sur Napoléon : Napoléon qui fit d'Amsterdam la troisième ville de l'Empire, la première étant Paris et la deuxième Rome ; mais Amsterdam préférait son indépendance. Les Pays-Bas ont toujours voulu être des pays libres, eux qui ont asservi la mer...

***

Lundi 25 *avril.* — Le matin, visite à la maison Six. Le grand Six fut au dix-septième siècle bourg-

mestre d'Amsterdam, ami et protecteur de Rembrandt. Sa demeure est restée intacte. Ou plutôt ses descendants — car elle n'est pas sortie de la famille — ont achevé de l'orner. Elle donne d'un côté sur le canal où glissent les bateaux, de l'autre sur des verdures. Toute décorée d'objets d'art, elle est un musée, mais un musée vivant, non une nécropole. Les tableaux, les meubles sont à leur place, destinés à la joie des yeux qui les détaillent sans avoir besoin de les isoler : je n'ai guère rencontré cette heureuse harmonie qu'à la maison Plantin à Anvers, dans les palais de Gênes et dans quelques châteaux princiers. Et ici on découvre la maison bourgeoise ample, mais simple, confortable et bien ordonnée, sans ostentation. La perle en est le portrait du bourgmestre Six, par Rembrandt : un portrait pensif, intelligent, prêt à parler, dont l'œil un peu humide reflète toute une vie intérieure, et dont le front et les cheveux sous le chapeau vont se perdre, se mêler dans un halo blond. Après cela, sans doute, on peut admirer un autre Rembrandt : Anna Weymer, la mère du bourgmestre, plus net, mais combien plus sec et moins moelleux ! des paysages excellents de Ruysdaël, mais on revient malgré soi à ce Six qui continue de vivre.

C'est le grand mystère de Rembrandt, cet art d'animer par la lumière, non seulement l'être humain, mais ce qui a touché l'être humain, une étoffe, un gant, un manteau. Pour lui restituer sa puissance, il la met aux prises avec les ténèbres, et il les sépare, comme il est dit du Seigneur dans la Genèse. On a beau errer dans l'immense caravansérail aux trésors qu'est le Ryjks-Museum

et aller de découverte en découverte, toujours, infailliblement, on revient aux Rembrandt, que ce soit la fameuse *Ronde de nuit* faussement nommée, ou les *Syndics des Drapiers*, ou la *Fiancée juive*, ou la vieille *Madame Bass* un peu plus sèche et plus correcte. Il est le maître, il est le roi. A côté de la *Fiancée juive*, il y a un excellent portrait d'Hélène Froment par Rubens. Ce portrait paraît banal, tout superficiel, tandis que le couple de Rembrandt a d'extraordinaires reflets lumineux qui bougent, qui tremblent encore. Il a peint, sans doute pour peindre, sans s'occuper des sujets — et l'on n'arrive pas bien à déterminer ce qui règle le mouvement de la *Ronde de nuit* — mais ses personnages s'avancent, se meuvent dans une atmosphère qui est prise à la chaude lumière de la création continue...

Déjeuné au restaurant Van Laar, où nous invite M. Van der Schalk, auprès du Dam bruyant qui est le cœur d'Amsterdam. Des crêpes à l'orange, spécialité de la maison, m'ont laissé un souvenir savoureux que je me garderai d'omettre. La cuisine étrangère, si l'on est un peu gourmand, n'est-elle pas une des curiosités du voyage?

Départ pour Harlem et visite aux Franz Hals qui, cette fois, sont à leur place, logés dans l'hôpital où travailla le peintre et qu'on a reconstitué très exactement, comme on a fait à Bruges pour l'hôpital d'Hans Memling. Mais le conservateur du musée a osé une chose extraordinaire : les Franz Hals s'effaçaient, s'estompaient dans une brume dorée. Il les a nettoyés, ou du moins quelques-uns, et ces Franz Hals qui s'ennuageaient ont reparu comme s'ils avaient été repeints hier, avec

un éclat inouï, presque scandaleux. Le *Repas d'officiers des arquebusiers de Saint-Georges* est d'une richesse, d'une fraîcheur de coloris invraisemblables. Je regrette un peu tout de même la patine dorée que le temps avait donnée à ces toiles et que je retrouve sur les portraits des régentes de l'hospice des vieillards. Supposez une de nos cathédrales aux pierres noircies reparaissant après un lavage toute blanche, toute neuve : nombre de détails perdus dans la teinte sombre reprennent leur importance ; sans doute, nombre de sculptures oubliées frappent à nouveau le regard, et cependant ne regretterez-vous pas cette lente caresse des jours qui s'était peu à peu amassée?...

Harlem est une ville douce et colorée, dans le goût de Bruges, que le livre de Rodenbach a faussée en la représentant comme une ville morte, grise et triste.

***

Mardi 26 *avril.* — Deux conférences dans la même journée, ce qui est assez fatigant. Mais le dernier jour on peut donner un plus complet effort. Le Comité France-Hollande d'Arnhem insiste et j'ai cédé à sa demande que formulait avec tant de gentillesse sa présidente, Mme Van Erven Dovens. J'en suis d'ailleurs bien récompensé. Arnhem est comme une ville de plaisance mollement cachée dans les vallons fertiles et charmants de la Gueldre. Ce n'est plus ici à proprement parler la nature des Pays-Bas. Il y a des collines, des vallées, des arbres et là-bas le Rhin qui coule — un Rhin presque vidé, solitaire, sans bateaux, car les neiges de Suisse ne l'ont pas alimenté.

De la charmante villa où je déjeune chez les plus aimables hôtes, je domine la ville et ce paysage reposant et frais.

La haute société d'Arnhem, autrefois, apprenait le français comme une langue maternelle. Il est juste qu'elle soit revenue au hollandais. Mais nous pouvons souhaiter que la connaissance du français y demeure favorisée.

La salle des conférences est un vaste salon vitré avec des sièges dans un apparent désordre, des fleurs sur les petites tables. Tout de suite, cela prend un air de conversation mondaine. Décidément, on a ici le génie de l'arrangement.

D'Arnhem à Utrecht, on me conduit en automobile découverte. La route est une des plus belles de Hollande, sinon la plus belle. On dirait qu'elle traverse une suite ininterrompue de jardins où s'étalent, dans le luxe et la joie, des villas de tous styles, les unes colorées, les autres blanches, les unes dans les fleurs, les autres dans les vergers, ou au bord des pelouses, ou se reflétant dans une pièce d'eau. Les Hollandais qui ont fait fortune aux Indes néerlandaises reviennent volontiers s'installer ici et perfectionnent leur séjour. Nulle part, je le crois, on ne voit, sur un si long parcours, des habitations aussi plaisantes.

En route, nous faisons deux haltes aux deux séjours de Guillaume, l'ex-empereur d'Allemagne. La première à Amerongen qui est une vaste propriété ceinte de murs, avec un grand château et des dépendances ; la seconde à Doorn qui est, au contraire, un petit château blanc, assez simple, dans les arbres. Il n'y a pas le fameux gendarme qui pourfendit l'appareil photographique d'*Excel-*

sior, et qui inspira au dessinateur Remackers une amusante caricature dans le *Telegraaf* d'Amsterdam. Nous en profitons pour prendre des photographies, mais le temps n'est pas clair : que donneront-elles?

Utrecht a des glacis verts et luisants comme des prairies. C'est une belle ville universitaire, aux églises imposantes, et toute chargée d'histoire. J'aurai le regret de ne la voir qu'en passant. Un professeur de mathématiques, M. Quix, me présente et fait un tableau des lettres françaises tout à fait digne d'un critique professionnel. Et c'est le retour.

Avant moi, cette année, d'autres conférenciers français ont sillonné la Hollande : M. Firmin Roz a parlé d'Alfred de Vigny avec cette chaude et intelligente éloquence qui fait de lui un des meilleurs propagateurs de notre influence ; M. Hubert Morand, le dévoué secrétaire de l'Alliance française, a parlé avec art de Fromentin, et encore du Gamin de Paris ; M. Léon Lafage a peint le Berry de George Sand et M. Eugène Le Moüel la Bretagne : on parle toujours bien — je le veux espérer — de son pays natal. Surtout le discours de M. René Doumic à l'inauguration du monument de Descartes à Amsterdam a laissé des traces durables. C'était la première fois que le costume de l'Institut pénétrait en Hollande et, certes, l'incisive parole de mon confrère eût suffi à lui valoir le succès auquel il tient le plus, c'est-à-dire le succès qui sert à mieux fixer l'importance de la pensée française, mais son uniforme vert lui fut un précieux auxiliaire. Il faut souhaiter que nous entretenions avec soin nos relations intellectuelles avec

la Hollande. Nos amis de là-bas — et ils sont nombreux — nous y encouragent. Je leur veux dédier ces quelques notes écrites au retour dans tout l'élan d'une gratitude profonde pour leur accueil plein de grâce et de courtoisie...

PREMIER VOYAGE EN ORIENT

C'est à la fin de 1913, *à la veille de la guerre, que j'ai visité pour la première fois la Hongrie, la Roumanie, la Turquie et la Grèce. Je n'en ai retiré que ces brèves notes de voyage. Depuis lors, j'ai séjourné plus longuement en Égypte, en Palestine et en Syrie d'où j'ai pu rapporter* Voyageurs d'Orient, Yamilé sous les cèdres *et* le Visage de Jérusalem, *où j'ai eu la joie de voir fleurir à mes côtés une nouvelle vocation littéraire, celle de l'auteur de* Lady Hester Stanhope en Orient *et d'*Antaram de Trébizonde...

H. B.

I

LE ROI BATISSEUR

Sinaïa, 22 novembre 1913.

De Hongrie, pour entrer en Roumanie, on a le choix entre le fleuve et la montagne, entre les Portes de Fer du Danube et le défilé de la Prahova. La montagne a naturellement mes préférences : je ne puis voir un sommet sans désirer d'y grimper. Les Carpathes ne sont pas les Alpes, mais ils portent une belle crinière de sapins et de hêtres, et avec leur opposition de forêts, de douces pelouses et de rochers nus, ils ne sont pas sans rappeler le massif de la Grande-Chartreuse.

Ce défilé de la Prahova, qui aboutit à l'immense plaine valaque, riche et fertile, dont les moissons moutonnent jusqu'à la mer Noire, a de tout temps vu passer les gens de guerre, l'invasion des Turcs et leur retraite, la descente et la fuite des Autrichiens, sans compter les perpétuelles luttes des boyards qui se déchiraient entre eux. Au cœur de la vallée, à Sinaïa, un monastère, fortifié comme une citadelle, fut bâti au dix-septième siècle par le spakar Michel Cantacuzène. Seul, dans cette soli-

tude sauvage si souvent ensanglantée, son petit clocheton invitait à la paix et à la prière et s'offrait comme un asile.

Aujourd'hui, Sinaïa est une station climatérique où les belles dames de Bucarest viennent fuir, l'été, l'air étouffant de la capitale. Partout des villas s'étagent au-dessus de la rivière. Il y a même l'inévitable palace et le fatal casino, d'une architecture également déplorable. Il en est de cette vallée cachée comme de tant d'autres de la Suisse que le tourisme a envahies et gâtées. C'est l'impression qu'emporte de Sinaïa le voyageur posté aux fenêtres du train. Qu'il descende, qu'il s'arrête, et son opinion changera.

On monte jusqu'au monastère, trop doré, trop joli, trop pimpant, et si aimable tout de même qu'on voudrait y loger plutôt qu'aux hôtels du bas. On passe sous un porche roman, la vallée est d'un coup supprimée et c'est, alors, un pays nouveau. Au détour d'une allée, brusquement, voici le château royal du Pelesh au-dessus de ses pelouses et de ses terrasses. Ses larges bâtiments boisés et les flèches aiguës de ses tours se découpent sur la forêt de sapins noirs et jusque sur les murailles dégarnies des monts Bucegi couronnés de neige. Quelle surprise qu'une demeure de plaisance dans ce cirque aux dures parois ! Passe encore pour un monastère ! La clairière où l'on découvre la Chartreuse au pied du Grand-Som convient à des cœurs fatigués du bruit de la vie et avides de poursuivre en eux-mêmes une œuvre de détachement et de recueillement. Mais il faut, disait Mme de Sévigné aux Rochers, une grande santé physique et morale pour supporter long-

temps le voisinage des bois et leur isolement. Et la montagne, ici, s'ajoute à la forêt pour enfermer ses hôtes audacieux.

Il y a quarante ans, le roi Carol et la reine Élisabeth, passant par là, songèrent qu'il serait bon d'y séjourner et qu'un roi et une reine ont peut-être plus que les autres hommes besoin de mûrir leurs résolutions dans le calme de la nature. Et ils transformèrent ce désert. Mais pendant que le roi, utilisant la pierre et le bois, ébranlait tout le vallon du bruit des chars et conduisait une armée de terrassiers et de charpentiers qui mettait en fuite les esprits de la solitude et du silence, la reine Élisabeth — Carmen Sylva — recueillait ces esprits éperdus, apprenait d'eux les légendes que roulait l'eau du Pelesh et avec leur complicité suspendait comme des guirlandes qui couraient d'un arbre à l'autre, parmi ces lieux troublés par le travail de l'homme, les enchantements et les sortilèges. Et il est arrivé cette chose unique : l'édifice s'est construit sans rien détruire, et même, à mesure qu'il s'élevait, s'enrichissait le fonds légendaire de la vallée et des monts.

Ces sommets, ces rochers sont habités par des ombres ou par des génies. Au pic du Désir (le Verful co Dor), c'est le berger à qui sa bien-aimée demanda, comme gage d'amour, — les jeunes filles sont exigeantes, et plus exigeantes que les femmes, parce qu'elles ne savent pas, — s'il passerait tout l'hiver là-haut, dans la neige, sans redescendre une seule fois ; qu'il y consentît, elle serait sa femme au printemps, et il y consentit, puisqu'il aimait. Il resta donc tout l'hiver dans la neige sans redescendre et, quand vint le printemps, sa bien-aimée

vaincue voulut elle-même lui conduire son troupeau. Mais lorsqu'il entendit les clochettes de son troupeau et la voix de sa bien-aimée, il ne put supporter cette joie et il mourut. L'attente lui avait suffi. Si l'on a donné tout son effort, la vie n'est-elle pas remplie, et quelle joie vaudrait cet effort?

Plus loin, c'est Piatra Arsa (la Pierre Brûlée), la montagne qui est hantée par la belle Paouna. La bergère Paouna aimait un soldat, Tannas, et Tannas partit pour la guerre. Mais il aimait tant sa fiancée qu'il déserta pour la revoir. Il revint de nuit au village et, quand elle le vit, elle se cacha le visage : — O honte ! mon fiancé est un lâche. Jamais je ne l'épouserai. — Et Tannas, repoussé, rejoignit sa compagnie. Il y eut une grande bataille et Tannas n'en revint pas. Lors Paouna vint le chercher. Elle chercha parmi les morts, et elle le retrouva mourant et les yeux perdus. Elle l'emporta et le sauva. — Regardez, disait-elle au village, comme mon mari a été brave. Il a perdu les deux yeux. Je travaillerai pour nous deux. Tout est facile quand on a épousé un héros...

Les hêtres ont perdu leurs feuilles rouges qui font un tapis de rouille à la forêt. Mais le soleil d'automne caresse les murs du château et, plus haut, les rochers presque roses des Carpathes.

Sur une plaque de bronze, dans le vestibule d'entrée, on a gravé quatre vers d'un poète roumain, Alexandri, dont voici la traduction :

Moi, le roi Carol, j'ai bâti,
De cœur et d'âme avec mon peuple,
En temps de guerre mon royaume,
En temps de paix ma résidence.

Dans le raccourci de ce quatrain se résume le règne de Charles Ier, roi de Roumanie. Il a été, il sera dans l'Histoire le roi bâtisseur. Est-il un plus beau titre de gloire? Construire, c'est la grande œuvre humaine, celle qui implique la confiance dans le temps, celle qui subordonne la pensée et la volonté à l'avenir, celle qui se projette en avant avec audace. Pièce à pièce, le roi Carol a dû construire son royaume livré aux divisions intérieures, menacé sur toutes ses frontières. Et, pour se reposer des soucis du trône, il bâtissait encore, il arrachait à la nature, morceau par morceau, quelques arpents de terre pris dans la forêt et la montagne.

En 1873 il achète le terrain. En 1875 il pose lui-même la première pierre avec ces paroles : *Que ce château s'élève et devienne le berceau de notre dynastie dans le pays!* Mais, de 1877 à 1879, les travaux sont interrompus, car c'est la guerre contre les Turcs. La paix signée après Plevna, le roi vainqueur retourne à Sinaïa, qu'il termine en 1883, mais qu'il reprend sans cesse, agrandissant une aile ou dessinant des terrasses, comme s'il ne pouvait se décider à abandonner la pierre, la bonne pierre solide qui dure plus que les hommes.

Il se plaît à orner son château de tous les trésors de l'art. Meubler une maison, c'est fleurir la pierre. Et les tableaux, qui sont pareils à des momies dans les musées, resplendissent dans leurs cadres lorsqu'ils décorent les murs d'un palais, entre les fenêtres qui ouvrent sur la verdure ou le ciel. Je n'épuiserai pas la galerie de Sinaïa. Mais le roi voulut bien me conduire lui-même dans son

cabinet de travail, où il a rassemblé ses œuvres favorites, trois chefs-d'œuvre : une Sainte-Famille de Botticelli, dont la Vierge est déjà douloureuse ; une Vénus de Palma le Vieux, si pure de contours et d'une chair si blanche et si polie que la courtisane du Titien, qui est aux Offices de Florence, paraîtrait rugueuse à côté d'elle ; et enfin le plus étonnant Greco, le portrait de Diego Covarrunas. C'est un vieillard vêtu d'une simarre de fourrure : le visage est décoloré, exsangue ; les yeux, encore éclairés de la flamme de vie, semblent fixer l'ombre grandissante ; ils s'habituent à la fixer ; il n'y a plus rien que de spirituel chez cet homme qui fut un être de chair et de sang, il n'y a plus que la pensée de la mort, ou, peut-être, le frémissement du souvenir, la peur envahissante de la fin prochaine. Ce qui est impossible à rendre, c'est la sorte de teinte terreuse et lumineuse ensemble qui recouvre ce visage que la vie et la mort se disputent...

Le roi Carol sourit de fierté si on lui parle du château du Pelesh. Il y vit cinq ou six mois de l'année. L'air y est vif et salubre, et c'est la grande paix de la montagne. Demain, il redescendra à Bucarest pour la rentrée des Chambres. A le voir si alerte malgré l'âge, les yeux limpides, l'esprit agile et calme ensemble, à le voir entouré de la famille royale, dans la demeure qu'il a bâtie, il donne cette impression de continuité qui est l'honneur d'une race, qu'elle soit sur le trône ou qu'elle n'occupe qu'un chétif domaine. Et si je lui parle de la Roumanie agrandie et féconde qui est aujourd'hui l'arbitre des Balkans, le roi Carol sourit avec plus de fierté encore. C'est son autre œuvre, la grande. Et il évoque avec émotion cette

mobilisation qui, en onze jours, porta son armée tout entière sur le Danube :

— Les paysans abandonnèrent leurs outils dans les champs et partirent sans même dire adieu à leurs enfants et à leur femme. La Roumanie les appelait...

II

UNE FRANÇAISE HORS DE FRANCE

Décembre 1913.

Sur le confortable bateau roumain, *le Roi-Carol*, qui m'emmène de Constantinople au Pirée, ce jour de décembre, j'ai emporté deux livres qui racontent chacun un épisode de la guerre des Balkans, *la Bataille à Scutari d'Albanie*, de Jérôme et Jean Tharaud, et *la Ville assiégée*, de Guy Chantepleure. Tant qu'il fait jour, je demeure sur le pont à respirer et regarder. Mais la nuit tombe vite en hiver : je compte, pour distraire ma veillée, sur ces témoignages vivants.

Tout à l'heure, on m'a montré la côte dure et morne de la Troade. Y a-t-il vraiment trois ou quatre mille ans que vivaient les héros d'Homère? J'ouvre le récit, aux reflets d'acier, des frères Tharaud. A Scutari, un bataillon monténégrin a subi de grandes pertes. Les barques sont parties dans la nuit pour chercher les blessés et les morts. Les voici qui reviennent.

« Un à un, les bateaux abordent. Des femmes sont entrées dans l'eau pour voir plus vite les

visages. Des cris, des lamentations s'élèvent. Un son bizarre déchire la nuit, deux lumières éblouissantes éclairent brutalement la foule : le vieux roi Nicolas arrive en automobile conduite par la princesse Xénie. Il descend lourdement, appuyé au bras de sa fille. Et si moderne que soit cette machine grise avec une princesse au volant, on songe à ces temps homériques où, sous le même ciel, dans les luttes entre tribus pastorales, les filles de rois faisaient voler sur la prairie leurs chars aux coursiers rapides... Ah ! oui, c'est une ancienne, une très vieille scène, ce roi sur cette rive, ces barques et leur triste fardeau et... ces pleureuses qui se penchent sur le corps des guerriers ! »

Agamemnon, roi des rois, n'était pas plus solennel que le roi Nicolas et ne commandait pas une plus puissante armée. Et il ressentait pareillement la douleur de son peuple. Voulez-vous, maintenant, retrouver Antigone? Une jeune fille est venue à Dulcigno rejoindre son frère blessé, et quand ce frère est mort à l'hôpital, va-t-elle retourner dans son village? Elle a revêtu un sarrau d'infirmière.

— Que pensez-vous faire? lui demande le médecin.

— Vous le voyez, répond-elle simplement, en montrant le lit encore inoccupé que vient de laisser son frère : soigner celui qui le remplacera.

Qu'y a-t-il de changé en trois mille ans, dans le cœur des hommes, quand la guerre, la séparation, l'angoisse, la misère le bouleversent jusque dans ses profondeurs?

***

La Ville assiégée : Janina, octobre 1912-*mars* 1913, par Guy Chantepleure. Qui pouvait s'attendre à rencontrer ces notes de guerre sous la plume du gracieux et tendre conteur de *Fiancée d'avril* et de *Ma conscience en robe rose*? Que pouvait bien faire Mme Guy Chantepleure dans Janina assiégée? Là, nous eûmes jadis un consul fameux par son intelligence et son énergie, l'historien Pouqueville, qui sut braver les fureurs du terrible Ali Pacha. Aujourd'hui, ce poste est occupé par M. Dussap : il fut particulièrement difficile à tenir pendant le siège de la ville par l'armée grecque ; on y pouvait constamment redouter des conflits, des fureurs, des massacres, plus de la moitié de la population étant grecque d'origine, de sentiment, de désir, — sans compter la faim, les difficultés de ravitaillement, la crainte des représailles. La conduite de M. Dussap lui valut la croix. Guy Chantepleure s'appelle, de son vrai nom, Mme Dussap.

Je me souviens d'un article d'Arvède Barine, où elle malmenait fort la femme française qu'elle déclarait incapable de se déraciner et qu'elle écrasait sous des comparaisons blessantes avec la femme anglaise. « Le jeune homme qui veut être ingénieur à l'étranger, ou fonctionnaire, ou colon, déclarait-elle, trouve immanquablement en face de lui sa mère, sa fiancée, et surtout les parents de celle-ci. Le père, beaucoup moins crampon que la mère pour les garçons, devient parfois aussi déraisonnable s'il s'agit d'une fille. Il étranglerait son

gendre plutôt que de le laisser émigrer, non pas au Sénégal ou au Tonkin, ni même en Algérie ou en Tunisie, mais seulement à l'autre bout de la France... » Tout de même, l'auteur de *Fiancée d'avril* a fait le voyage de Janina ; elle a vécu la vie de la ville assiégée.

Et, miracle charmant de naturel et de simplicité, elle n'a rien changé à sa manière. Elle ne hausse pas le ton, elle ne grossit pas les faits, elle ne joue pas du danger et, si elle est un peu effrayée, elle le dit. Elle reste femme sans fausse honte. Il y en a tant qui font les amazones. Elle reste femme, c'est-à-dire qu'elle s'attendrit, qu'elle console, qu'elle soigne, qu'elle organise et que la peur qu'elle éprouve ne lui fait rien négliger. Sa maison est presque le centre de la ville ; son mari est devenu un peu l'arbitre des partis, elle-même doit veiller sur bien des misères. Elle a peur et elle raffermit les courages ; elle réconforte les autres femmes. Mais on va la croire courageuse, et elle a horreur de la vantardise.

Il y a, entre autres, une page exquise dans son livre. C'est le soir de Noël. Elle a réuni au consulat des petites filles grecques en l'honneur de la fête des enfants, — triste fête à Janina. Et voici que ces fillettes, ignorantes de ce qui se passe et des heures tragiques qu'elles traversent, se mettent à chanter. Que chantent-elles?

Comme on se rend à la fête
De Pâques fleuries,
Elles descendaient à l'abîme
Joyeusement.
Adieu, fontaines,
Bois, montagnes, collines !

Quel souvenir de mort évoque cette romance? C'est la complainte farouche des femmes de Souli qui, menacées par les soldats d'Ali-Pacha, le tyran de l'Épire, se prirent par les mains sur les rochers au-dessus d'un torrent, pour former la chaîne du *syrtos*, et qui, dansant et chantant, se jetèrent une à une dans le précipice :

Les Souliotes n'ont pas appris
A vivre seulement.
Elles ont appris aussi à mourir,
A se révolter contre l'esclavage.
Adieu, fontaines...

Comme le poisson ne peut vivre sur la terre,
Ni la fleur dans le sable,
Les femmes de Souli ne peuvent vivre
Sans la liberté...
Adieu, fontaines...

J'ai eu la curiosité, à mon retour de voyage, de rechercher l'événement auquel ce chant populaire se rapporte, et dans le recueil de Fauriel je n'ai pas eu de peine à le découvrir (1). Le soir du combat de Zalongo (décembre 1803), lorsque les femmes souliotes, au nombre de soixante, qui y assistaient, comprirent que le nombre des soldats d'Ali-Pacha rendait la défaite inévitable, elles se rassemblèrent sur une éminence escarpée au-dessus d'un abîme où coulait un torrent. « Là, elles délibèrent sur ce qu'elles ont à faire pour ne pas tomber au pouvoir des Turcs, qu'elles imaginent déjà voir à leur pour-

(1) *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et publiés par C. FAURIEL (2 vol. Firmin-Didot, édit., 1824).

suite. Cette délibération du désespoir fut courte, et la résolution qui la suivit, unanime. Ces soixante femmes étaient pour la plupart des mères plus ou moins jeunes ayant avec elles leurs enfants, que les unes portaient à la mamelle ou dans leurs bras, que les autres menaient par la main. Chacune d'elles prend le sien, lui donne le dernier baiser, et le lance ou le pousse, en détournant la tête, dans le précipice voisin. Quand il n'y a plus d'enfants à précipiter, elles se prennent l'une l'autre par la main, commencent une danse en rond, aussi près que possible du bord du précipice, et la première d'elles qui, le premier tour fait, arrive sur le bord, s'en élance et roule de roche en roche jusqu'au fond de l'horrible abîme. Cependant le cercle ou le chœur continue à tourner, et à chaque tour, une danseuse s'en détache de la même manière, jusqu'à la soixantième... »

Une ronde de petites filles qui s'amusent autour d'un arbre de Noël conserve pieusement le souvenir de cette scène sauvage où des femmes préfèrent mourir avec leurs enfants plutôt que de devenir esclaves. Les soldats turcs qui passent dans la rue peuvent les entendre. Et, parfois, on entend les canons de l'armée grecque venus pour délivrer Janina.

La femme qui les écoute, surprise, inquiète, angoissée, pense tout bas :

« Petites filles qui chantez, petites filles de Janina, on vous a pieusement appris l'histoire qui se lit ou se raconte ; voici que vous apprenez l'autre, celle que soi-même on vit, dont, en quelques heures inoubliables, on sent passer autour de soi le frisson terrible et sacré... Et toutes petites

que vous soyez encore, et toutes joyeuses que je vous voie, chantant, dans l'atmosphère joyeuse de notre fête de Noël, vous chantez gravement...

« Savez-vous combien cette gravité, inconsciemment peut-être, me touche dans vos voix enfantines, et que, tandis que le canon tonne, tandis que les deux armées se disputent la ville où vous êtes nées, d'où vous n'êtes jamais sorties, c'est l'Épire souffrante, douloureuse, redressée sous la servitude cinq fois séculaire, qui chante ainsi par vos jeunes bouches, et que c'est profondément pathétique, et que c'est très beau !... »

La chanson reprend avec ce couplet :

Les ténèbres seraient préférables,
Les ténèbres du tombeau.
L'abîme est préférable
A l'esclavage heureux...
Adieu, fontaines,
Adieu, bois, montagnes, collines...

Rien qu'avec des chansons comme celle-là, un peuple envahi et vaincu garde sa foi. Les petites-filles, comme les aïeules, mèneraient s'il le fallait la terrible ronde.

Deux mois plus tard, Janina est délivrée.

***

Nous arrivons au Pirée : je remets les livres dans ma valise. Et voici, dans la baie du Phalère, les cuirassés français qui achèvent, par une escale en Grèce, leur croisière du Levant.

Le lendemain, quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer Guy Chantepleure ! Le général

Eydoux, choisi comme parrain par M. Dussap, remettait au consul de France à Janina la croix de la Légion d'honneur, en présence des membres de la mission et de la colonie française invitée, en récompense non point seulement de ses missions diplomatiques, mais de sa conduite pendant les cinq mois du siège de Janina. « Vous vous êtes prodigué, lui a-t-il dit avant de lui donner l'accolade, pour le plus grand bien de l'humanité, vous avez soulagé bien des malheureux et écarté bien des dangers qui menaçaient la population. Vous avez été un brillant diplomate, un excellent Français. Il est vrai que vous aviez, pour vous soutenir, une femme d'élite, le charme de votre foyer, orgueil de ses compatriotes, qui s'efface aujourd'hui mais dont la joie et l'émotion sont aussi grandes que si elle était décorée elle-même... »

Je remarquai une jeune femme toute mince, toute frêle, toute menue, qui pleurait. C'était Mme Dussap.

*
* *

Quelques jours plus tard, le méchant bateau grec qui me conduisait à Brindisi prenait à bord le consul de France et sa femme, qui rejoignaient leur poste. Après Patras, la mer devint mauvaise. Nous eûmes quelque peine à atteindre, et surtout à quitter Corfou. M. et Mme Dussap devaient descendre à Santi-Quarenta, petit port de l'Épire d'où une diligence automobile, par une route aux pentes rapides, gagne à travers la montagne Janina. Par suite du gros temps, nous n'arrivâmes qu'à une heure du matin en face de Santi-Quarenta que nous eussions dû atteindre vers cinq

heures du soir. Imaginez ce débarquement en pleine nuit, sous l'averse, par une mer agitée : un canot qui danse et ne peut se fixer à la passerelle, deux ou trois falots désignant seuls l'emplacement du port, pas d'auberge, la perspective de coucher n'importe où, chez quelque habitant hospitalier, mais misérable, qui vous ouvrira son inquiétant taudis...

Et je vois encore, à la faible lueur jaune d'une lampe de poche dont un officier anglais prévenant se servait pour aider à la manœuvre, l'auteur de *Ma conscience en robe rose*, ruisselant sous l'averse, descendant les marches et peu à peu disparaissant dans l'ombre. Quand je lui avais dit adieu, quelques secondes auparavant, elle réprimait une envie de pleurer et ses lèvres tremblaient. Et puis, sans hésiter, la voilà qui prend la rampe de cet escalier qui trempe dans les vagues. Cela aussi, madame, comme la chanson de vos petites filles grecques de Janina, c'est très beau...

***

A mon retour, parcourant en hâte les journaux accumulés pendant mon absence, je remarquai que ce même jour de décembre où nous quittions si difficilement Corfou, une illustre compagnie de dames, réunie dans un salon bien chauffé, décernait un prix de littérature. Je ne connais point l'ouvrage de la lauréate : ma table, depuis mon départ pour l'Orient, est surchargée de livres, et il me faudra bien du temps pour épuiser tant de lectures. On le dit fort beau, et je n'en veux point douter. Mais je songe à la petite Française, que

rien ne préparait à tant d'aventures, et qui débarquait cette nuit de tempête sur les côtes de l'Épire pour regagner Janina où elle supporta un siège de cinq mois. N'eût-il pas été assez seyant que cet aréopage, du lieu confortable de ses séances, envoyât un souvenir à l'auteur de cette *Ville assiégée* où l'on voit ce que peut faire, avec ses craintes, une femme de chez nous?...

III

LA VICTOIRE SANS AILES

Athènes, décembre 1913.

A l'extrémité du rocher de l'Acropole, le petit temple de la Victoire sans ailes se découpe sur le ciel pur comme un cap sur la mer. Ses colonnes ioniques, si fines, si élégantes, semblent ne supporter aucun poids : la lumière les porte elles-mêmes. De cet emplacement, on domine le port du Pirée, la baie du Phalère, l'île de Salamine. Mais, au lieu des galères de Thémistocle, je dénombre les cuirassés français, anglais, grecs. L'escadre de France qui vient — enfin ! — de parcourir le Levant et qui, dans tout ce pays où notre influence, tenace et profonde, a besoin d'être soutenue, Égypte, Asie Mineure, Turquie, Grèce, a récolté les acclamations et propagé le sentiment de notre force, est ancrée là, devant moi ; tout à l'heure, l'amiral Boué de Lapeyrère recevra, à bord du *Voltaire*, le roi et la reine. L'éternel passé occupe la colline sacrée, rempart inutile qu'on lui abandonne, mais la colline sacrée, où tous les pèlerins d'art viennent faire leurs dévotions,

est aujourd'hui cernée par l'histoire vivante qui trouble sa paix religieuse ou qui la commente.

Athènes, la jeune Athènes aux belles avenues plantées de petits poivriers dont le mince feuillage résiste aux hivers, Athènes, qui doit ressembler en temps ordinaire à une ville d'eaux méditerranéenne, bien bâtie, claire et un peu banale, garde encore des airs de camp. Voici des tentes qui se dressent dans la campagne nue qui l'entoure. Et, dans ses rues, voici des soldats qui passent, presque sans discontinuer. La 2e division est rentrée hier de Macédoine ; elle a défilé sous une pluie de fleurs. Sous le costume uniformément terne, on reconnaît mal les différentes armes. Seuls les evzones se distinguent aisément, non pas les beaux evzones au bonnet rouge, à la tunique bleue décorée de boutons d'or en carré, aux longs bas blancs et aux babouches de cuir jaune ornées d'une houppette noire, mais les evzones de guerre, grisâtres et salis, couleur de terre ; ils se glissent rapides et souples, le pied léger dans la chaussure sans talon, et c'est une belle race, ces pâtres de la montagne, ces bergers des îles qu'une vie toujours rude a préparés et ciselés pour supporter le froid, la faim, la fatigue. Leurs figures hâlées sont joyeuses. J'en ai vu qui mangeaient en plein air quelques olives, et ils avaient dîné.

Mais celui-ci traîne la jambe. Il aura dédaigné l'hôpital. C'est peut-être lui qui refusa de monter dans l'automobile du roi. Qui ne connaît ici cette anecdote? Lors de la seconde guerre, contre la Bulgarie, le roi, qui commandait en chef et vivait de la vie de la troupe, partageant les mêmes périls et les mêmes contacts, gagnait en automobile la

ville où il cantonnait. Comme il dépasse un soldat *qui clopinait sur la route, il fait arrêter sa machine :*

— Où vas-tu?

— A la ville, sire : on me renvoie.

— Pourquoi?

— J'ai été blessé par les Turcs. Je me croyais guéri, je suis reparti, ma plaie s'est rouverte et l'on ne veut pas de moi.

— Monte dans ma voiture.

— Oh ! non, sire.

— Allons, monte, et dépêche-toi.

— Je ne peux pas.

— Je te l'ordonne.

— C'est impossible.

— Enfin, pourquoi? t'expliqueras-tu?

— J'ai des poux.

— Moi aussi, dit le roi. Tu peux monter.

Ce jeune lieutenant qui passe sur le trottoir, tout frais, tout gai, tout pimpant, une balle lui est entrée dans la bouche tandis qu'il criait, entraînant ses hommes, une balle courtoise et polie qui ne lui a pas cassé une dent, ni touché la langue, et qui est ressortie par le cou. Huit jours après, le trou était cicatrisé. Il y a mieux : ce chef de bataillon, l'un des plus brillants officiers de l'armée grecque, qui est attaché au ministère de la Guerre, a été traversé deux fois : dans la campagne contre les Turcs, il a eu la figure percée d'une joue à l'autre, et dans la campagne contre les Bulgares, ce fut le ventre qu'une balle lui perfora. Un sang généreux, une sobriété exceptionnelle font de ces miracles.

A l'hôtel, des médecins surveillent l'expédition de leurs malles. On n'a plus besoin de leurs ser-

vices : ils s'en vont. Il en était venu de partout, d'Orient et d'Occident, d'Égypte et de France, Grecs fixés en terre étrangère, quelquefois depuis plusieurs générations, et qui se sont offerts dès que la guerre a éclaté, car la Grèce ne se renie pas.

La ville, cependant, est affairée et joyeuse. Les cafés, les pâtisseries se remplissent. Les boutiques sont achalandées, même les magasins réservés aux objets de luxe. Sans doute on rencontre, et souvent, des robes de deuil et des pardessus avec un crêpe au bras, — tant de familles ont été frappées ! toutes avaient un homme, ou deux, ou trois, sous les drapeaux, époux, fils, père ou frère, — mais on ne respire point la tristesse et la mort. Voici un pays, voici une ville qui sortent d'une double guerre de quatorze mois, cruelle, sauvage, meurtrière ; les pertes en hommes et en argent furent effroyables ; c'était hier, et il n'y paraît plus. Quand je pense que tant de commerçants, tant d'industriels n'osent pas entreprendre, se restreignent, se rétrécissent, gémissent et lèvent les bras au ciel par crainte des catastrophes qu'une prochaine guerre provoquerait inévitablement dans le monde, j'ai envie de leur crier : — Venez ici, et regardez ! C'est le miracle de la vie qui cicatrise les plaies et reconstruit immédiatement les ruines. Voyez comme tout recommence, comme la joie refleurit, comme la vie retisse partout les fils impondérables de sa toile solide et légère.

Il est vrai que c'est une guerre victorieuse. Il faut donc s'arranger pour avoir la victoire. A cette victoire-ci, nous ne sommes du moins pas étrangers. Tout à l'heure, je me promenais avec l'un des officiers de notre mission. Il était en civil ;

aucune distinction, pas même un bout de ruban, ne le désignait et, parmi ces soldats qui rentrent de Macédoine, beaucoup, en passant, le saluent. Il les a formés avant le départ, il les a encouragés, et ceux-ci ne l'ont pas oublié. J'ai demandé l'adresse d'un autre. On m'a répondu : — Tout le monde vous l'indiquera. Tout le monde le connaît ici. — Et je ne parle pas de la popularité du général Eydoux.

La vie mondaine aussi commence à reprendre. Et l'esprit avec elle. On me citait, dans un salon, ce mot de l'ambassadeur Rangabé au congrès de Berlin. Au sortir d'une séance, l'ambassadeur aidait, avec courtoisie, son collègue turc à revêtir son pardessus. Le délégué anglais voit le geste, s'approche et, non sans humour, il constate :

— La Grèce aide donc la Turquie?

— Pour qu'elle s'en aille, répond doucement Rangabé.

Les Grecs n'ont-ils pas toujours eu la repartie? Jadis, un subtil Athénien trouva cette explication pour la Victoire privée d'ailes dont le temple parfait s'élève sur l'Acropole :

— C'est, dit-il, afin qu'elle ne puisse plus quitter Athènes.

J'ai vu M. Venizelos dans son cabinet de travail au ministère de la Guerre. Il parlait de l'Épire dont le sort l'angoissait, ses yeux extraordinaires brillaient derrière ses lunettes et, de ses mains qui faisaient le même geste tranchant, il me semblait qu'il tentait de rogner, — délicatement et le moins possible, — les ailes à la Victoire, afin de la garder définitivement...

IV

LES MORTS EN MARCHE

Décembre 1913.

Comme le bateau, avant d'atteindre Corfou, longeait la côte d'Épire, un consul grec, avec qui j'avais lié conversation, me montra des feux qui brillaient :

— C'est Parga, me dit-il. Connaissez-vous l'histoire de Parga?

L'histoire de Parga est un épisode de l'éternelle histoire des patries qui se reconstituent avec de la *terre* et des *morts*. Elle est coupée en deux par un siècle, mais après un siècle elle vient de se ressouder comme si les deux lèvres de la blessure n'avaient cessé pendant cent années de se désirer et de s'appeler. Je n'en sais guère de plus belles. Je voudrais la dire telle qu'elle me fut contée, cette nuit-là, sur le pont où nous étions seuls, ce consul grec et moi, où nous demeurâmes dans le vent et la pluie tant que les feux de Parga brillèrent.

Parga est une petite ville de l'Épire entourée de vignes et de bois d'oliviers, aux mœurs patriarcales. Comme Argos autrefois, elle méritait le

surnom de *Parga aux belles femmes.* L'étranger qui, d'aventure, passant par là, les voyait à la fontaine, portant l'amphore sur la tête que protégeaient les tresses entrelacées, songeait aux temps bibliques. Mais elles ne regardaient pas l'étranger.

Or, Parga, ville libre, donna asile à ceux de Souli, que le terrible Ali, pacha de Janina, avait chassés de leur ville. Ali jura qu'il aurait Parga. Ces événements se passaient au commencement du dix-neuvième siècle. Parga avait subi le sort des îles Ioniennes occupées par les soldats de Bonaparte. Ce n'était pas une servitude, mais une protection. Et la petite garnison française qui résidait à Parga rassurait les habitants, bien qu'Ali encerclât leur territoire. Après Souli, il s'était emparé de Prevesa. De toutes parts il se rapprochait. En 1814, il profita de la coalition de l'Europe qui menaçait la France sur toutes ses frontières pour se jeter sur la petite ville d'Aghia, qui appartenait à Parga : il massacra les hommes et vendit les femmes et les enfants comme esclaves. Puis il marcha sur Parga. Tous les Parganiotes sortirent à sa rencontre : les femmes passaient les cartouches aux hommes, les enfants ramassaient les fusils des morts. Ali, la rage au cœur, dut se retirer. Le tyran de Janina était vaincu par un tout petit peuple de rien du tout.

Mais les Parganiotes avaient senti passer la mort. Ils doutèrent de la France, que foulaient alors les armées de la coalition, et ils se donnèrent à l'Angleterre. « C'est au seigneur de notre mer et des mers lointaines, c'est à l'Anglais que Parga va confier ses inquiétudes et porter ses prières. » Mais dans le traité de Paris (1815), qui réglait le sort des

îles Ioniennes, Parga fut oubliée et, en 1817, la cession de Parga à la Turquie fut stipulée par l'Angleterre, moyennant le paiement par la Porte des biens des habitants qui s'expatrieraient et dont les frais d'expatriation seraient également soldés.

Parga était trahie et livrée. Ali dans Janina tenait sa revanche et pouvait rire.

En vain les Parganiotes firent-ils entendre leurs gémissements et leurs protestations. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la force se moque du droit. Ce qui suivit, ce fut un ignoble marchandage. Sans cesse on diminuait le prix d'estimation, on rognait sur la question des frais, on reculait les échéances. La prise de Parga n'était plus qu'une affaire de commerce. Le traité prévoyait qu'Ali devait attendre le départ des habitants pour entrer dans la ville, et voilà qu'un jour on annonce que les soldats d'Ali approchent, qu'ils seront aux portes le lendemain. Va-t-on organiser la résistance comme en 1814? Mais on n'a pas d'armes, pas de munitions. Le coup a été bien combiné. Alors se passa une scène extraordinaire. On était à la veille de Pâques, à l'heure où la prière réunit la foule à l'église...

— Mais, ajouta le consul grec qui m'enseignait l'histoire, savez-vous l'italien?

— Un peu.

— Écoutez. Un poète italien, Hugo Foscolo, je crois, a consacré un poème aux *Fugitifs de Parga*. En Grèce, je ne suis pas seul à l'avoir retenu dans ma mémoire :

...Qui, scoverte le fosse, e travolti
I sepolcri, dal campo sacrato
Gli onorandi residui for tolti...

De retour à Paris, j'ai vérifié l'exactitude de ce récit, que j'achèverai tout à l'heure. L'affaire de Parga eut un retentissement prodigieux. Elle précéda de bien peu la révolte de la Morée et la guerre sacrée de l'Indépendance, et il fallut le sang d'un Anglais, d'un jeune homme de trente ans tué sous les murs de Missolonghi, pour que la Grèce oubliât l'abandon de l'infortunée Parga par l'Angleterre. Qu'on parle donc de l'inutilité des sacrifices ! Un seul homme suffit parfois pour compenser une lâcheté nationale. Mais celui-là, c'était Byron.

J'ai eu la bonne fortune, à la Bibliothèque nationale, de mettre la main sur une brochure ainsi intitulée : *Exposé des faits qui ont précédé et suivi la cession de Parga,* par Amaury Duval (Paris, 1820) ; le contrôle historique devenait aisé. Et j'ai trouvé également la traduction française du poème auquel mon consul grec faisait allusion : *Les Réfugiés de Parga* (Paris, Didot, 1823). L'auteur n'est point Hugo Foscolo, mais Jean Berchet.

J'en suis resté à la scène qui se déroula dans Parga la veille de Pâques. Le peuple, vous vous souvenez, s'est rassemblé à l'église. Écoutez maintenant les strophes du poète :

De là nous sortons pour faire nos adieux à la patrie et nous marchons, en silence, sur les pas de nos prêtres.

Ils nous conduisent dans l'enceinte muette, sous les froids ombrages où, délivrés des tribulations de la vie,

Et n'étant plus rien ici-bas que le plus cher souvenir de leurs descendants, reposaient ensevelis les ancêtres de Parga.

Là chacun creuse sa part du champ sacré ; chacun

ouvre la sèpulture des siens et cueille, dans la terre bénie qui les couvre, les ossements de ses pères.

Eh ! comment les laisser dans des tombes sur lesquelles le vieil impie de Janina brûlait de lancer son cheval, et qu'il allait signaler aux outrages de ses soldats !

Enflammé d'un pieux courroux, le peuple de Parga emporte les restes de ses aïeux et les réunit sur un bûcher commun qui va les ravir aux profanateurs.

. . . . . .

Le feu du bûcher pétille. Il s'anime ; les os de nos pères sont consumés, et leur cendre est confiée aux vents qui la dispersent...

Ce n'est pas une invention de poète. Ma brochure retrace la même scène : le peuple au cimetière, les morts déterrés et le bûcher anéantissant le passé. Mais elle ajoute que tous les ossements ne furent pas brûlés. Quelques Parganiotes, dans leur piété filiale, préférèrent emporter avec eux, dans leur errante destinée, « ces os animés autrefois par des âmes libres ».

Puis, à la sortie du champ des morts, on se dirigea vers la mer. Ce fut un départ désespéré : les mères baignaient une dernière fois leurs enfants dans les eaux pures de la patrie, comme pour les consacrer par une sorte de baptême ; les jeunes gens, les vieillards se mettaient à genoux pour baiser la terre qu'ils ne reverraient plus, et quelques-uns grattaient cette terre avec leurs ongles pour en emporter une motte. Puis on monta dans des barques, et les barques se divisèrent, les unes gagnant la petite île de Paxo, les autres se dirigeant sur Corfou.

...Un siècle, presque, a passé. Dans la nouvelle

guerre, Parga, reprise aux Turcs, est redevenue une ville grecque. Les descendants de ceux qui émigrèrent à Paxo et à Corfou, savez-vous ce qu'ils viennent de faire? C'était hier, c'est encore tout chaud. Ils sont rentrés dans leur pays qu'ils ne connaissaient pas. Et ils n'y sont pas rentrés seuls. Eux aussi, avant de s'embarquer, ont couru au cimetière. Eux aussi, ils ont déterré les ossements des ancêtres qui avaient déjà l'habitude du voyage, et ils les ont rapportés à Parga. Et avec ceux-ci ils ont apporté les restes des générations de l'attente, des générations qui n'avaient pas vu luire le jour de la liberté et qui ne pouvaient dormir décemment leur dernier sommeil.

Les barques chargées ont gagné la côte d'Épire. Et ce fut une descente délirante sur le sol de la patrie retrouvée : on s'embrassait, on pleurait, on prenait possession de la terre et de l'eau avec les lèvres et les mains. Après quoi, on alla rapatrier les morts.

Cent ans ne suffisent pas à abolir la mémoire d'un peuple. Et c'est l'histoire de Parga...

RENCONTRES ALLEMANDES

Rien n'importe davantage à la paix de l'Europe et à la sécurité de la France que la connaissance de l'Allemagne. Dans Sur le Rhin *j'ai raconté un voyage d'avant-guerre et mes impressions d'entrée en Rhénanie après l'armistice, et dans* Châteaux en Suède *un arrêt à Hambourg au retour des pays scandinaves. A ces récits j'ajoute aujourd'hui quelques notes. La principale est une rencontre avec l'historien Emil Ludwig. L'Allemagne, dans la guerre, a perdu la suprématie militaire qui était son orgueil et s'en console difficilement. Elle recommence à discuter aujourd'hui les responsabilités. Peut-elle nous inspirer confiance dans l'avenir quand nous ne sommes, nous, que trop disposés à nous entendre avec elle, mais quand une politique d'ignorance et d'illusion n'a abouti qu'à des déceptions?...*

H. B.

1

UNE RENCONTRE AVEC M. EMIL LUDWIG (1)

I. — LA VILLA DU LAC MAJEUR.

Octobre 1929.

Une rencontre allemande sur le rivage suisse d'un lac italien...

Me voici de nouveau à Locarno qui est synonyme de paix universelle. Cette fois mes amis du Tessin ne m'ont pas laissé cueillir en repos la douceur de l'automne doré sur ces bords enchantés du lac Majeur. Ils m'ont invité à parler, et même deux fois : la première, de la génération nouvelle, et la seconde, de mon voyage à Jérusalem. Entre ces

(1) Liste des essais d'Emil Ludwig traduits en français : — 1920 : *Gœthe, histoire d'un homme* (traduction de Vialatte, Attinger, édit., 3 vol.). — 1924 : *Napoléon* (traduction d'Alice Stern, Payot, édit.). — 1925 : *Guillaume II* (traduction française, Kra, édit.). — 1927 : *Le Fils de l'Homme, histoire d'un prophète* (traduction française, Payot, édit.). — 1927 : *Bismarck* (traduction de Lecourt, Payot, édit.). — 1928 : *Juillet* 1914 (trad. de Lecourt, Payot, édit.).

deux conférences, un intervalle de deux ou trois jours me permet de revoir pourtant les cent vallées, creusées de torrents, plantées de vignes et de châtaigniers, et de retourner à Lugano pour y chercher une vision de la Renaissance dans une auberge accommodée à l'art florentin, en compagnie de Francesco Chiesa et de Guiseppe Zoppi, qui dans leur prose chantante ont fait tenir les légendes et les scènes rustiques de leur cher pays mol et âpre ensemble. C'est au cours de ces randonnées que la question me fut posée :

— Connaissez-vous M. Emil Ludwig?

— Certes, comment ignorer le nom du nouvel historien de Napoléon et du biographe de Bismarck?

— Mais personnellement?

— Personnellement non. Je n'ai pas encore engagé la conversation avec un Allemand depuis la guerre, sauf avec celui qui nous reçut, d'ailleurs assez mal — mais nous fûmes patients — M. Hanotaux et moi, lorsque nous séjournâmes à Mayence après l'armistice. J'étais alors officier d'état-major et j'accompagnais l'ancien ministre qui devait assister au passage du Rhin.

— Voulez-vous voir M. Ludwig?

— Il est donc descendu à mon hôtel?

— Non, il habite une partie de l'année, les deux tiers de l'année, une villa qu'il a bâtie au-dessus du village d'Ascona, une villa en terrasse sur les eaux et dont les jardins ont été conquis sur les broussailles et les bois de ces pentes abruptes.

— Eh bien, invitez-le de ma part au grand hôtel de Brissago où nous nous arrêterons au

retour de notre promenade projetée en Italie.

Mais il n'était pas libre et nous pria de venir prendre le thé le lendemain.

Ascona est un des lieux privilégiés de la terre, avec sa rive que tendrement caresse le lac, avec ses villas rouges dans les vignes dorées et les buissons roux qui descendent les collines. Mais sa nouvelle célébrité risque de le gâter. Parce que, le 7 octobre 1925, M. Briand et M. Luther s'y rejoignirent à l'Albergo Elvezia sous une tonnelle de glycine, le voici devenu pèlerinage. Il y a déjà une plaque où sont représentés deux hommes qui se serrent la main sous une image symbolique de la paix avec cette inscription : *Qui il 7 ott.* 1925 *Briand e Luther, posero i fondamenti della Pace di Locarno.* Les pêcheurs, autrefois, n'étaient point troublés. Maintenant le poisson lui-même est averti de l'état de guerre par les trompes des automobiles.

Mais une route en corniche passe au-dessus, permet de découvrir, vautrés dans les bois, les jolis villages allongés en forme de bateaux, dont un clocher pointu, en forme de minaret, semble être le mât. Elle devient plus étroite, plus montante, avec des virages difficiles qui réclament toute l'adresse du chauffeur, car la voiture est longue. Nous nous arrêtons devant une porte de fer forgé qui ouvre sur un fouillis d'or. Les arbres à demi dépouillés ont pris leurs belles teintes d'automne. La porte franchie, nous suivons un sentier, qui tout à coup s'élargit devant une pente bordée de sauges dont la tache rouge s'harmonise avec les couleurs éclatantes des bois. Nous voici devant la villa à l'italienne où nous accueillent,

les premiers, un griffon et un lévrier au poil jaune, de belle race, non sans une certaine méfiance.

Tout, ici, a été gagné sur la nature : la maison, les jardins, les chemins. Tout, ici, est conquête, et la conquête a dû être rude parfois. La montagne est toute proche et semble se précipiter dans le lac. Il a fallu se suspendre à ses flancs, la contraindre à céder ses arbres, ses ronces et son sol. Elle a été domptée comme un cheval à qui le cavalier impose le mors. Mais quelle récompense ! La vue est incomparable, de ce balcon, sur le lac Majeur, ses rives dentelées et surchargées de villas, qui se resserrent là-bas, avant les îles, ses villages égrenés dans les forêts, et le tour des montagnes que la première neige a poudrées à frimas, en sorte que l'or des buissons va se perdre dans cette poudre. Le ciel n'est pas découvert, sauf au couchant. Des nuages y courent et se colorent des derniers reflets du soleil disparu. C'est l'heure mélancolique où les ombres apparaissent.

Nous sommes introduits dans le vaste salon qui rejoint la bibliothèque. De larges baies recueillent tout ce qui se peut recueillir encore du jour mourant. Un grand feu clair y ajoute ses lueurs mouvantes.

Mais qui donc est Emil Ludwig et que sais-je de lui? Il ne m'est pas indifférent de causer pour la première fois depuis la guerre avec un Allemand, un des plus grands, un des plus célèbres, et célèbre au delà de ses frontières, aux Amériques et chez nous. Le hasard veut que cette rencontre ait lieu au-dessus d'Ascona et de Locarno où tant de paroles pacifiques furent échangées. Encore ne convient-il pas de se laisser influencer par ce voi-

sinage. Un tel entretien ne peut offrir d'intérêt qu'à la condition d'y rester soi-même. Qui m'introduira auprès de mon hôte de ce soir? Mais les deux parrains qu'il a choisis lui-même et dont je connais les images qu'il en a tracées : Gœthe et Napoléon.

II. — GŒTHE, HISTOIRE D'UN HOMME.

Dans la préface de l'édition française de *Napoléon*, M. Henry Bidou a donné quelques détails biographiques sur l'historien. M. Emil Ludwig est originaire de Breslau. Des origines israélites, un nom d'emprunt devenu un nom légal. Il est le fils d'un oculiste connu, Hermann Cohn, et il a aujourd'hui cinquante ans à peine. Tout enfant, il fut élevé dans le tumulte des combats scientifiques et vit chez son père des savants réputés, Hæckel, Virchow, le grand archéologue Schliemann, celui qui des tombes grecques retrouvées sortit des guerriers d'or. Cependant il s'entendait mal avec ce père qui limitait les recherches à l'étude de la nature et niait les puissances spirituelles. Très précoce, attiré tour à tour par la musique et par l'art dramatique, il compose à quinze ans un drame en vers sur *la paix*. Déjà Locarno ! Étudiant en droit à Berlin, puis à Heidelberg, il écrit un *Œdipe*, puis un *Laurent de Médicis*. Un grand amour fixe sa vie dans un heureux mariage sur les bords du lac Majeur et c'est là que, retenu par le bonheur, il bâtira sa maison. Il continue d'y vivre la plus grande partie de

l'année, sauf des séjours à Berlin, et des voyages en Orient, en Amérique où il est admiré et fêté.

Quand vint la guerre, l'Allemagne, qui sait utiliser les capacités, lui confia des postes quasi diplomatiques, à Vienne, à Sofia, à Constantinople. Il en devait tirer une comédie, *les Diplomates*, mais surtout il avait vu à leur poste les meneurs du jeu. Les meneurs ou les menés? Ainsi prit-il goût à l'étude de la politique et des hommes qui la font ou la défont. La guerre finie, Emil Ludwig a trente-huit ans. Il a dès lors trouvé sa voie : ces larges essais biographiques où il fait tenir la vie de quelque grand artiste, un Gœthe, un Rembrandt, un Michel-Ange, à la recherche de soi-même à travers l'expression de la vie humaine, ou de quelque homme d'État, un Napoléon, un Bismarck, faisant de son seul effort de Titan dévier le cours des événements et de l'histoire, et conduit à se révéler dans ses profondeurs par l'entaille que ces événements à leur tour creusent en lui. Mais la retraite et la recherche de la vérité dans un combat opiniâtre ne donnent la célébrité qu'à la longue. Tandis qu'Emil Ludwig a brûlé les étapes. Il avait mis hardiment à la scène le Chancelier de fer et l'empereur Guillaume II. Celui-ci protesta, engagea même un procès que gagna Ludwig. Quelle publicité ! plaider contre un souverain, même déchu.

Ces immenses, ces colossales biographies ne sont pas sans défaut. *Gœthe* occupe trois volumes, chacun de 400 pages serrées ; *Napoléon* et *Bismarck* ne font, il est vrai, qu'un volume, mais un volume in-folio de plus de 600 pages. Ce sont des cathédrales, ou plutôt on les a comparées à ces temples

hindous, enchevêtrement de portiques, de tours, de colonnades où l'œil se perd tant les matériaux s'amoncellent et dont il est difficile de démêler le dessin architectural. Notre composition latine est plus simple. Elle laisse tomber les surcharges, elle garde la ligne qui court sur un ciel pur. Mais dans l'art d'un Ludwig rien n'est oublié, et pas même les contradictions. On pourrait, sans sortir de ses livres, opposer un Gœthe à un Gœthe et un Napoléon à un Napoléon. Sans doute plusieurs hommes cohabitent-ils en chacun de nous. Le caractère, pourtant, désigne un personnage principal. Le danger de ce manque de choix, c'est qu'il peut aboutir à la désagrégation, et l'on voit bien que l'analyse d'un Dostoïevsky ou d'un Marcel Proust en arrive à cette diffusion de la personnalité devenue une suite de phénomènes. Ludwig évite ce danger parce qu'il a pris des héros : l'accumulation des détails ne peut guère que les enrichir au lieu de les dépouiller.

Dans la préface de son *Gœthe* où il revendique le patronage de Plutarque dont un Carlyle est peut-être le premier disciple, il dépeint sa méthode : « Nous nous sommes fixé pour devoir de ressusciter l'univers intérieur d'un homme en utilisant toutes ses manifestations et nous nous sommes servi à cette fin de toutes les sources authentifiées par la philologie, surtout des sources autobiographiques. Critère interne : partir de la vision qu'on a du personnage pour contrôler son intuition dans les documents. Critère externe : diagnostiquer le tempérament congénital du personnage et même le développement de ce tempérament dans l'existence jusqu'à ses derniers retentissements.

But : filmer tous les paysages de l'âme étudiée, depuis la jeunesse jusqu'à la mort. Idéal : obtenir la vraisemblance psychologique d'un roman tout en gardant la précision historique d'un journal intime. »

L'univers intérieur d'un homme : oui, c'est bien cela. Il atteint le fond humain que nous reconnaissons dans un Napoléon, un Gœthe, un Bismarck et qui nous attache à eux. Les ponts ne sont pas coupés entre le grand homme et nous-mêmes, et pourtant le grand homme demeure. Ainsi l'œuvre de Gœthe n'a-t-elle pas été le but principal de sa vie, mais le besoin de pénétrer dans l'intimité des êtres et des choses. Le calme olympien du Gœthe final est l'aboutissement du combat incessant d'une âme.

La mode est aujourd'hui à la biographie. M'est-il permis de rappeler ce passage de l'un de mes premiers romans, *les Yeux qui s'ouvrent*, dont le protagoniste, Albert Derize, historien célèbre, fonde (en 1907) une collection de ce genre : « Un éditeur, conquis par sa confiance dans le succès, le plaçait à la tête d'une entreprise de librairie qu'il avait longtemps prônée dans les milieux littéraires : c'était une collection mensuelle de biographies de grands hommes, brèves, claires, éloquentes avec exactitude... » C'était le retour à Plutarque. Mais le genre s'est bien vite faussé. Il a emprunté au roman ses procédés. Il a cru s'alléger par le sautillement anecdotique et le dialogue. Il a même négligé le principal. Les meilleurs biographes de chez nous, eux-mêmes, ont oublié parfois que le témoignage essentiel d'une vie, c'est l'œuvre qui le porte. L'histoire, pour l'écrivain, ne se peut séparer

de la critique littéraire. Je pense au merveilleux *Balzac* de René Benjamin, où l'on ne découvre pas assez ce *sanctuaire intérieur* où George Sand, dans une page célèbre, nous montre qu'il se réfugiait, et qui seul explique la composition du *Médecin de campagne* ou du *Curé de village*. Je pense à l'exquis *Ariel* d'André Maurois où les poèmes de Shelley ne sont peut-être pas assez rappelés, à travers sa vie vagabonde.

M. Emil Ludwig, dans son *Gœthe*, fait sortir l'œuvre de la vie. Il faut que son jeune Gœthe s'éloigne des objets qu'il convoite ou qu'il aime parce que la séparation, en le déchirant, lui ouvre le cœur et l'esprit. « Ce sont les femmes qu'il ne conquiert pas qui donnent du génie au jeune Gœthe ; celle qu'il a eue si facilement (Frédérique), il l'oublie vite. » La fuite lui est nécessaire. Elle le remet en présence de lui-même en lui restituant la solitude. Cet ordre est très sensible dans la composition de *Werther*. Lotte est fiancée à son camarade Kestner. Gœthe s'éprend de Lotte qui n'est pas insensible à sa cour, mais n'a aucune envie de quitter la proie pour l'ombre, une situation sûre avec un homme rassis qui ne lui déplaît pas au lieu d'une aventure dangereuse avec un séduisant garçon dont la position est encore instable. Le journal de Kestner analyse à merveille, et drôlement par surcroît, ce conflit sentimental et pratique :

13 *août*. — Le soir aveu d'un baiser (Gœthe était parti pour tout le jour). Petite brouillerie avec Lotte, finie d'ailleurs le jour suivant. — 14. Gœthe est venu le soir, après sa promenade. On l'a traité avec indiffé-

rence et il est parti. — 15. On l'a envoyé à Atzbach pour porter un abricot à la receveuse. Il est revenu à dix heures du soir et nous a trouvés assis devant la porte. On a posé ses fleurs de côté sans autre remarque ; il a compris, il les a jetées ; il a parlé par métaphores. Je me suis promené encore avec lui dans la rue jusqu'à minuit ; étrange conversation ; il était de mauvaise humeur et s'est mis à dire des folies dont nous avons fini par rire au clair de lune, appuyés contre le mur. — 16. Lotte a sermonné Gœthe et lui a déclaré qu'il n'avait rien à espérer que de l'amitié ; il était pâle et très abattu... Le soir épluché des haricots.

J'imagine tout de même que Lotte et Kestner n'ont pas épluché très gaiement les haricots. Cette besogne domestique leur donnait une contenance. Gœthe n'était pas de l'épluchage. Il nous manque ici le journal de Lotte, le plus curieux s'il était sincère. Lotte sans Kestner ne doit pas être la même que Lotte en présence de Kestner. Le journal de Gœthe, nous l'avons sous forme de lettres. Il s'en va. C'est la troisième fuite devant ses amours irréalisées ou incomplètes. Déjà à Leipzig et à Strasbourg il s'était sauvé. — La seule victoire en amour, c'est la fuite, disait Napoléon qui se connaissait en manœuvres. Mais dans la lettre qu'il écrit aux deux fiancés en les quittant, je note ce passage : « Je vous laisse heureux et je ne sors pas de vos cœurs. » C'est le trait empoisonné. Il devine qu'on ne l'oubliera pas, ni Lotte, ni Kestner, et même qu'ils parleront de lui ensemble. C'est Kestner qui lui racontera tout au long le suicide de Jérusalem par dépit amoureux. « Le malheureux, écrit Gœthe, l'infortuné gar-

çon ! Quand je le rencontrais au clair de lune, en revenant de me promener, je pensais bien qu'il devait être amoureux. Lotte se rappelle certainement que j'en souriais à cette époque. La solitude aura rongé son cœur et Dieu sait ce qui se sera passé en lui... » Il se monte la tête pour s'intéresser à Jérusalem qui lui est fort indifférent. Mais les circonstances vont mêler ce suicide au drame divers de sa vie. Loin de Lotte, il s'est vite consolé. Il a rencontré Maximilienne Laroche et la compromet au point que le mari, Brentano, lui ferme sa porte. Les amours de Gœthe ont presque toujours été enchevêtrées. La fidélité n'est pas dans sa nature. Mais le mariage de Lotte lui donne un coup. Il écrit au mari : « Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu m'éloigner de Lotte. » Crûment il envie ses plaisirs conjugaux. Et presque dans le même temps il écrit à la mère de Maxe Brentano : « Aussi longtemps que je vivrai, il me sera toujours impossible de renoncer à votre Maxe et j'aurai toujours le droit de l'aimer. » C'est le romantisme des amours éternelles, mais simultanées. Séparé de Maxe, il se rappelle le suicide de Jérusalem et la vie à trois à Wetzlar avec Kestner et Lotte et, mêlant tous ces éléments, il compose *Werther*. *Werther*, écrit en trois semaines, et probablement avec les lettres de Wetzlar, le libère. Kestner, fonctionnaire, s'en trouve froissé, pour lui et pour Lotte. Tout le monde les reconnaît. Mais le grand Gœthe, que la gloire a visité, les rassure : « Tends à Lotte de ma part une main chaleureuse et dis-lui que tous vos ennuis sont compensés par le respect avec lequel mille bouches pieuses prononcent maintenant votre nom... Adieu,

Lotte, adieu, Kestner, aimez-moi et ne me tourmentez plus. » C'est la consolation par la littérature.

Toute cette histoire est connue. Mais Ludwig la reprend du dedans, et non du dehors. Il nous montre Gœthe en état de composer *Werther*, au lieu de chercher dans *Werther* ce qui peut se rapporter à la vie de Gœthe. On pourrait, dans sa biographie, reprendre la même analyse pour la composition d'*Iphigénie en Aulide*. Il y a, dans *Iphigénie*, la part de Charlotte de Stein qui, si longtemps, se refusa à lui et se donna trop tard pour son enchantement, et la part de l'actrice Corona Schroter qu'il partagea avec son souverain. Cette même analyse explique l'influence si grande du voyage en Italie. Gœthe en revint rajeuni. C'est le climat, plus encore que les paysages et les musées, qui a agi sur lui. Mais c'est la nostalgie qu'il en a après le retour qui lui permet d'écrire les poèmes. Toujours il faut la fuite, le départ, pour lui donner le recul nécessaire et lui permettre de répandre dans l'art une plénitude de vie qu'il ne sentait pas tandis qu'il remplissait ses jours comme un bassin intérieur.

A mesure qu'il avance en âge, Gœthe, qui a assisté à tant de bouleversements publics et à autant de bouleversements dans son cœur, loin d'être désabusé, se rattache davantage à la vie. Il en accepte les lois mystérieuses et qu'il déclare fatales. « Les grandes passions, écrit-il dans les *Affinités électives*, sont des maladies incurables. Ce qui pourrait les guérir ne fait qu'augmenter le danger... Les passions sont tout simplement des défauts ou des vertus multipliées... » C'est le sujet,

presque anarchique et fataliste, des *Affinités*. « Le choix qui détermine à s'unir certains éléments, certaines personnes, écrit Ludwig, n'a rien de libre, quoiqu'il en puisse sembler au début, ni dans *Werther*, ni dans les *Affinités*. On voit ici les lois de la passion attirer si bien les êtres qui s'aiment que l'homme engendre avec la femme qu'il n'aime pas un enfant qui ressemble à sa bien-aimée ; on voit à la fin la puissance magique de l'attraction fondre sur les deux plus jeunes ; on voit tout cela préparé par de curieuses similitudes dans les habitudes, les noms, les dates et les chiffres : c'est le renouveau d'une foi chez Gœthe le réaliste. » Et M. Ludwig cite ces paroles de Charlotte dans les *Affinités* pour en tirer la leçon du roman : « Le destin a parfois des desseins opiniâtres. C'est en vain que la raison et la vertu, le devoir et tout ce qu'il y a de sacré cherchent à lui barrer la route : quelque chose doit se passer, qui nous paraît mauvais mais qui lui semble juste, et qui finit par saisir la barre quoi que nous fassions pour y échapper. »

Gœthe, à soixante ans, est au sommet de la vie. Jamais la création ne lui a été plus légère. Il ne sent même pas sa santé. Jamais il n'a été plus recherché des femmes, ni plus aimé. Elles lui envoient des roses et leurs portraits. Elles entourent, comme le cercle des Filles-Fleurs, ce Parsifal un peu mûr, mais prêt à se donner à toutes. Il connaît une seconde et magnifique jeunesse. « Cet homme est blanc? cet homme est vieux? se demande Ludwig citant ses lettres de ce temps. A-t-il jamais eu ce ton-là dans le désordre de sa jeunesse? Quand donc ce cœur si lourd a-t-il

jamais battu dans une atmosphère aussi libre, dans un air aussi léger? Même pas en Italie. » Plus tard encore, bien plus tard, « il ne veut à aucun prix renoncer dans sa vieillesse à son œil et à sa raison qui lui ont offert le monde. » C'est ce monde qu'il offre aux hommes. Il a cherché, selon le mot de Merck, la poésie dans la réalité alors que les autres poètes cherchaient à poétiser le réel. Là est la clé de son œuvre. Il a brisé l'écorce qui, la plupart du temps, nous cache le beau fruit mystérieux de la vie.

III. — NAPOLÉON.

Le bonheur, pour Gœthe, c'est la connaissance du réel. Pour Shakespeare, c'est la poursuite. « Qu'est-ce donc que le bonheur? demande une jeune femme à Bonaparte qui s'ennuie à Paris. — Le bonheur, répond-il, c'est le plus grand développement de mes facultés. » A ce compte, il aura été un homme heureux. Aucun être humain n'a pesé d'un tel poids sur son temps.

Pour juger les grands hommes, il importe de ne pas les borner à leur vie, parce qu'ils ne meurent pas. Il faut précisément tenir compte de leur survie. Que Napoléon ait laissé la France appauvrie et même amoindrie, c'est un fait brutal, mais insuffisant pour lui imposer des limites. Par sa puissance de nous enrichir, l'esprit demeure. Il ne peut plus nous être que bienfaisant, et la nouvelle biographie d'Emil Ludwig souligne ce caractère. Ne laissons pas les étrangers seuls s'emparer de ce

caractère de bienfaisance posthume. Cette biographie n'est nouvelle que parce qu'elle rassemble dans un autre ordre les éléments épars chez les historiens précédents.

Que Napoléon soit toujours vivant, j'en trouve le témoignage dans cet entretien avec Bourget et Barrès que j'ai recueilli en avril 1921, l'année de son centenaire, et que je transcris ici pour la curiosité du lecteur :

Avril 1921.

Sortant de la Société des Conférences où Louis Madelin avait parlé de Napoléon chef de gouvernement, je rejoignis, dans la petite salle de la maison Plon, rue Garancière, réservée aux services de presse, mon maître et ami Paul Bourget qui signait des exemplaires de son dernier roman, *l'Écuyère*, tout en causant politique extérieure avec Maurice Barrès. Il pouvait accomplir avec agilité ce double exercice d'écriture et de conversation.

— D'où venez-vous avec cet air exalté? — me demanda Barrès, qui, d'un regard, avait deviné mes préoccupations.

— D'entendre parler de votre professeur.

— Professeur de quoi?

— D'énergie. Madelin ressuscitait Napoléon.

Bourget posa la plume et se tourna vers nous :

— Napoléon ne peut pas être ressuscité, pour la raison qu'il n'est point mort. Nous situons dans le passé un Richelieu, un Colbert, un Sully. Mais Napoléon, comme dit Taine, est hors ligne et hors cadre.

— Précisément, — expliquai-je, — ses préfets avaient l'impression de sa présence réelle dans leur cabinet.

— Nous l'aurons ici tout à l'heure.

— Je ne passe guère de jour, — déclara Barrès, —

sans relire quelque page du *Mémorial* ou de la Correspondance.

En effet, je me souviens d'avoir remarqué, boulevard Maillot, derrière le fauteuil où il s'assied pour écrire, la grande édition de cette correspondance à portée de la main.

— C'est dans le *Mémorial*, je crois, que figure la fameuse phrase sur le travail, citée par Madelin tout à l'heure : « Le travail est mon élément ; je suis né et construit pour le travail. J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai connu les limites de mes yeux ; je n'ai jamais pu connaître celles de mon travail. »

— Il n'exagérait nullement, comme on pourrait sottement le croire, — reprend Bourget dont la mémoire est prodigieuse et ne s'exerce que sur des lectures de choix. — Rœderer disait de lui : « Il peut passer dix-huit heures de suite au travail, à un même travail, à des travaux divers. Je n'ai jamais vu son esprit las... » Lui-même expliquait que les divers objets et les diverses affaires étaient casés dans sa tête comme dans une armoire. Quand il voulait interrompre une affaire, il fermait son tiroir et ouvrait celui d'une autre. Et quand il voulait dormir, il fermait tous les tiroirs, et le sommeil obéissait instantanément.

— Quelle leçon pour nos *huit heures!* Et quelle santé ! dirait-on dans le peuple.

— Mais il a défini la santé, — continue d'expliquer Bourget —, lorsqu'il a dit à Corvisart : « Le corps est une machine à vivre : elle est montée pour ça. » Rien de plus vrai au point de vue médical (on sait que Bourget est médecin ou digne de l'être, comme Balzac était docteur ès sciences sociales). Ce qu'il y a peut-être de plus prodigieux dans cet homme prodigieux, c'est l'art de fixer exactement son esprit sur le problème proposé. Dans les conversations de lui que l'on cite, il est toujours au point, et il va droit au but qu'il atteint sans aucune difficulté. Il n'y a pas de nuages

pour lui. Il se meut dans un temps clair. Après Wagram, quelqu'un lui parle de *Werther* et de l'épidémie de suicides provoquée en Allemagne par le roman de Gœthe : « Il faut vouloir vivre, dit-il, et savoir mourir. » Quelle formule ! Sur la liberté de la plume et de la parole dont il est question devant lui, il définit d'un mot le danger de la pensée exprimée et sa tendance inévitable à se traduire en actes : « Qui peut tout dire arrive à tout faire. » En un mot, il n'est pour ainsi dire pas une parole de lui qui ne puisse nous servir de méditation et s'appliquer à notre temps. Car il n'y a pas de temps pour lui. Il n'y a pas de passé, et il projette le présent dans l'avenir.

— En somme, — dis-je, — le portrait que trace de lui Taine dans les *Origines de la France contemporaine*, est le plus ressemblant, et l'on ne comprend pas pourquoi les bonapartistes en ont tant voulu à l'historien. Le développement des trois atlas est rigoureusement vrai : il y avait en lui l'atlas militaire avec les cartes topographiques, les places fortes, la distribution des armées, les lignes d'étapes, les ressources actuelles et futures des forces ; l'atlas civil avec l'administration, le budget, les codes ; enfin le dictionnaire biographique et moral, où chacun était étiqueté à sa place et selon sa valeur.

— Le don psychologique, — intervient encore Bourget, — est peut-être le plus étonnant. Taine dit de lui qu'il avait l'imagination constructive. Il a toujours vu des images, c'est-à-dire des signes sensibles, des réalités. « J'ai toujours aimé l'analyse, expliquait-il un jour à Mme de Rémusat, et, si je devenais sérieusement amoureux, je décomposerais mon amour pièce à pièce. » C'est déjà du Stendhal. Il se demande toujours *pourquoi* et *comment*. Il cherche et veut trouver les causes. Il démonte les personnages pour les découvrir. Voyez comment il va au fond de Chateaubriand, bien avant Mme de Boigne et Pierre Lasserre,

quand il vient de faire fusiller un de ses parents : « M. de Chateaubriand écrira quelques pages pathétiques qu'il lira dans le faubourg Saint-Germain ; les belles dames pleureront, et vous verrez que cela le consolera. »

— Oui, la véritable intelligence, c'est peut-être de lire dans les cerveaux et les cœurs, c'est peut-être la psychologie.

— J'aime assez, — dit Barrès, — sa réponse à Mme de Clermont-Tonnerre qui lui disait : « Général, vous construisez derrière un échafaudage que vous ferez tomber quand vous aurez fini. — Oui, madame, c'est bien cela, vous avez raison, je ne vis jamais que dans deux ans. » Comme les constructeurs un ouvrage commencé, il le voit terminé et échafaude ailleurs. Si grand qu'il soit, il voyait plus grand. Il était taillé pour une planète de plus vastes dimensions.

— Et il est mort sur un rocher de quelques pieds carrés. A Sainte-Hélène il est mort rongé par sa pensée.

— Mais sa volonté, — reprend Barrès, — est restée intacte. Rien n'est plus beau, plus solide que le Testament qu'il a dicté quand il ne pouvait déjà plus se mouvoir et que ses jambes se dérobaient.

— Elle dure, — conclut Bourget. — Il était présent à la guerre ; ses méthodes ont conduit les Foch et les Mangin. Il nous dit encore : Travaillez.

Et nous allâmes travailler...

L'âme de Napoléon, c'est exactement le sujet traité par M. Emil Ludwig dans son ouvrage, ou plutôt l'univers intérieur de Napoléon. Par là, il a innové. Au lieu de dépecer la peau du lion, il lui a restitué la chair et les os. Il nous l'a montré en action, jusqu'à la mort. Chacun des historiens a fait un portrait, de face, de profil, debout, assis,

couché. M. Emil Ludwig n'a pas immobilisé son modèle. Il ne lui a pas demandé de poser. Il a couru après lui à travers toute l'épopée impériale et très souvent il l'a rejoint. En sorte que nous avons dans son livre un Napoléon vivant, de son lever à son court sommeil, agissant, mêlant les passions intimes à la préparation des étapes, à la législation, à la politique intérieure et extérieure. Il ne s'est occupé ni des campagnes, ni des résultats, il n'a pris ni le maître des champs de bataille, ni le maître des Empires, mais celui qui chercha constamment la plus difficile maîtrise, celle de soi-même.

Les Napoléon sont innombrables. Il y a celui des poètes, le Napoléon populaire de Béranger, — *il s'est assis là, grand'mère,* — et de Balzac (l'épopée dans une grange), le Napoléon lyrique, mystique et fantomatique de Victor Hugo et de Lamartine. Il y a le Napoléon des pamphlétaires, celui de Lanfrey. Il y a enfin le Napoléon des historiens, mais chacun a pris le sien. Thiers, stratège de cabinet et tacticien de jeu d'échecs, a choisi le général ; Taine, avec les trois atlas, n'a vu qu'un cerveau démesuré ; Albert Vandal s'est consacré au Premier Consul dont il a peint avec un prodigieux relief le masque énigmatique et prédestiné ; Albert Sorel, le plus grand de tous peut-être, s'est réservé l'étude des traités, le diplomate, l'homme d'État ; Henry Houssaye a célébré avec une pieuse exaltation l'Empereur de la campagne de France, du vol de l'Aigle et de la défaite finale ; Frédéric Masson a choisi l'homme privé dans son cabinet de travail, à table, dans sa chambre à coucher et jusque dans sa salle de bain. Melchior de Vogüé disait un jour

que, sur cent hommes qui tiennent le grand rôle de la comédie humaine, il y en a quatre-vingt-quinze qui ne jouent le leur que pour une femme. Quatre-vingt-quinze, c'est peut-être beaucoup. Dans tous les cas, le Napoléon de Frédéric Masson trouve le moyen d'être à la fois parmi ces quatre-vingt-quinze et parmi les cinq dissidents, car son génie déborde jusqu'à ses passions. M. Édouard Driault, qui dirige la *Revue des études napoléoniennes* toujours alimentée, a défini le rêve oriental sur la route des Indes. Et l'on annonce un Napoléon de M. Louis Madelin, un Napoléon de M. Jacques Bainville, un Napoléon de M. Abel Bonnard. Non, certes, Napoléon n'est point mort.

Il ne saurait être plus vivant que dans le livre de M. Emil Ludwig. C'est un film prodigieux, du tableau de Lætitia en Corse, allaitant le petit Bonaparte entre deux combats, à celui du mort de Sainte-Hélène sanctifié par le malheur. Le voici qui, dans la même journée, écrit de Milan à Joséphine une lettre d'amour passionnée, à Joseph une lettre angoissée sur la conduite et la santé de Joséphine, dicte un ordre à Berthier d'occuper Alexandrie, un rapport au Directoire concernant des renforts dont il a un besoin urgent, un ultimatum au Sénat de Gênes à propos de meurtres de soldats, une introduction pour Murat auprès de ce même Sénat, l'ordre de rendre des canons qui se trouvent encore sur la Riviera, ordre à Masséna de lever des munitions dans l'arsenal de Venise, ordre à Lannes de ne pas avancer davantage, ordre d'envoyer les renforts à Tortona, ordre d'envoyer une division à Toulon ; communication à Kellermann que l'argent et les troupes sont en route, etc.,

car c'est là ce qu'on a retrouvé dans les archives pour une seule journée, et il faut ajouter toute l'activité impossible à rétablir après cent années. Mme de Staël qui n'est pas encore son ennemie dit alors de lui : « Il regarde une créature humaine comme un fait ou comme une chose, mais non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime ; il n'y a que lui pour lui ; tout le reste des créatures sont des chiffres. » Mais un peu plus tard elle dira : « Son regard a une douceur infinie quand il parle à des femmes. » Voyez-le dans une cabane de paysans, à la veille d'Austerlitz, prolongeant le repas contrairement à ses habitudes, parce qu'il sait qu'il tient l'armée russe et qu'il est sûr de la victoire, et se laissant aller à dessiner avec des mots le grand rêve oriental. En Pologne, le tendre amour de Marie Walewska met un peu de rosée sur cette vie brûlante, et la bague qu'elle lui donne porte cette devise sans illusions : « Si tu cesses de m'aimer, n'oublie pas que je t'aime, » et il ne l'oublia pas en effet, même quand il reçut Marie à l'île d'Elbe alors qu'il espérait Marie-Louise. A Erfurt, il séduira Gœthe qui, plus tard, assis dans son cabinet de travail à Weimar, voyant tomber le portrait de Napoléon tandis que les canons de Leipzig tonnaient au loin, écrira le poème qui se termine par ces vers à la fois désenchantés et virils : « Tout homme, quel qu'il soit, connaît un dernier jour et un dernier bonheur. » Un dernier jour, un dernier bonheur, Napoléon les cherche en 1814 à Arcis-sur-Aube où il conduit lui-même une charge de cavalerie. Mais la victoire, sa vieille maîtresse, se refuse encore à l'infidélité.

M. Emil Ludwig souligne le contraste, après les adieux de Fontainebleau, entre les larmes des grenadiers et les injures de la populace. Pourquoi n'a-t-il pas ajouté à son film ce tableau, authentique paraît-il, du *Poème du Rhône* de Mistral? Le vieux fleuve, qui a vu passer Annibal, César et Charlemagne, assiste cette fois à la fuite de Napoléon qui, dans sa berline, gagne le port où il s'embarquera pour l'île d'Elbe. Les femmes, le long du chemin, insultent l'Exilé, lui réclament leur fils. A un relais de poste, l'hôtelière qui saigne une volaille ne le reconnaît pas, mais lui parle de lui : « Ah ! si je pouvais lui planter ce couteau !... — Que vous a-t-il donc fait? demande l'Empereur. — J'avais deux fils. Il me les a fait périr dans les batailles. — Que ne suis-je tombé avec eux? Ils sont morts pour la patrie au champ de gloire. — Mais vous? qui êtes-vous? — Moi, je suis l'Empereur... » Et la mère se met à genoux, lui baise la main et, tout en larmes, lui demande pardon. Voilà qui explique le retour de 1815. Le peuple, comme les poètes, sent d'instinct la grandeur. Poète, M. Emil Ludwig l'est à sa manière, ou plutôt à la manière de Gœthe, par la façon dont il décortique les faits. Il n'est pas de grand romancier ni de grand historien sans cet art-là. Pour nous rendre sensible l'élévation du héros par le malheur, l'ascension de Napoléon à Sainte-Hélène, sa nouvelle humanité, il lui suffit d'un ou deux traits significatifs. Au début de son séjour dans l'île funeste, l'Empereur se promène avec une jeune Anglaise, quand des esclaves nègres traversent le chemin, chargés de lourds fardeaux. « Sortez de là ! » leur ordonne durement l'Anglaise.

— « Respect au fardeau, madame, » observe doucement l'Empereur. Je ne puis lire, je l'avoue, ce récit de deux lignes avec les yeux secs, pas plus que celui de Las Cases qui nous montre Napoléon descendant de cheval à Sainte-Hélène à côté d'un champ qu'on laboure, et prenant la charrue pour tracer le sillon. Il y a là un tel sentiment du travail obscur, une telle compréhension des tâches nécessaires, une telle humanité, que le génie s'en trouve spiritualisé. Qu'il ne soit plus question du surhomme qui méprise ses semblables et les fait s'entr'égorger avec indifférence.

L'ouvrage de M. Emil Ludwig ne contient pas que des images. Le portrait psychologique est très poussé. Il ne mesure pas le génie au modèle, et non point le génie désordonné, — ce qui est bien la plus absurde théorie romantique, — mais le génie qui n'est jamais contraire au bon sens et qui est toujours appuyé sur les préparations du travail, génie sans cesse en mouvement, jamais fatigué, et plus encore d'un homme d'État que d'un chef d'armée. N'a-t-il pas écrit : « Le commandement est aujourd'hui aux civils »? M. Ludwig, comme Albert Sorel, reconnaît que la guerre lui a été imposée, qu'il était plus avide de construire que de détruire. C'est en toute vérité que Napoléon écrit au roi d'Angleterre : « La paix est le vœu de mon cœur, mais la guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. » Sa chute est l'œuvre du destin plus encore que de son orgueil. Certes, il a méconnu les puissances de l'Espagne et de la Prusse, mais il a rencontré l'infidélité et la trahison . M. Ludwig, qui nous émeut en nous rappelant sa protestation contre l'exil à Sainte-Hélène, son apostrophe au

geôlier Hudson Lowe : « Vous avez plein pouvoir sur mon corps, mais mon âme vous échappera toujours, » ne néglige jamais l'occasion de montrer la grandeur de ses vues prophétiques, et spécialement à travers les pages du magnifique Testament dont il extrait ce conseil d'actualité : ne pas négliger les aspirations populaires, mais les diriger : « La France, dicte Napoléon mourant, c'est le pays où les chefs ont le moins d'influence ; s'appuyer sur eux, c'est bâtir sur le sable. On ne fait de grandes choses en France qu'en s'appuyant sur les masses... » Et plus loin : « Que les rois se rendent à la raison, il n'y aura plus en Europe de matières à entretenir les haines internationales. » L'historien caresse même le rêve napoléonien des États-Unis d'Europe, contrarié par le fabuleux désir de l'empire oriental. Je ne sais si quelque autre écrivain s'est laissé prendre davantage au sortilège de l'Empereur. Mais pourquoi vouloir séparer de la France et italianiser celui qui a choisi cette épitaphe : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé? »

IV. — LA RENCONTRE.

Gœthe et *Napoléon :* j'ai trop goûté ces deux ouvrages malgré leur manque de mesure et de proportions, pour ne pas éprouver la curiosité de connaître leur auteur.

Dans le salon de la villa, dont les larges baies laissent entrer la pâle lumière du jour mourant,

avec la vue du lac Majeur et des montagnes recouvertes de la première neige, deux dames sont assises au bord de la cheminée, l'une en noir, l'autre en velours bleu : Mme Ludwig et sa mère. Lui s'est levé et vient à nous avec une sorte d'élan joyeux que je remarque. Il porte un costume de sport au col échancré. La taille est au-dessus de la moyenne, sans être élevée. Les épaules sont fortes, l'aspect jeune et vigoureux. Le visage complètement rasé, encadré de cheveux noirs assez longs, me surprend, car il n'a rien de la race germaine. On l'a comparé, dans sa jeunesse, à celui de lord Byron. Les traits sont réguliers comme ceux d'un modèle italien. Tout dans l'allure, le geste, la voix, le regard, est souple, aisé, insinuant, presque félin, indique l'art de plaire et la puissance concentrée. Il veut persuader, séduire et saisir ensemble.

Napoléon est notre premier sujet de conversation. Je lui dis le succès de son livre en France et je le loue d'avoir montré, après Albert Sorel, que l'Empereur fut plus grand dans la paix que dans la guerre, et que la guerre lui fut imposée. Il fait plus de cas de l'homme d'État que du capitaine. Mais, à ma profonde surprise, il n'a pas lu Albert Sorel.

— Je me suis contenté des sources, — dit-il, — les mémoires, les lettres. Ce que les autres historiens ont dit avant moi était inutile à mon dessein.

Rien de plus juste, mais c'est en déchiffrant les archives diplomatiques que Sorel a changé d'idées sur Napoléon et a vu clair dans sa politique, et dans les causes de cette politique. Comme pour se défendre contre un nom qui n'est pas un reproche,

il me rappelle en souriant que la traductrice de son livre, Mlle Alice Stern, a été couronnée par l'Académie française pour cette traduction et il ajoute :

— Elle l'avait bien mérité. Car elle a consacré deux ans à cette traduction, à cause des six cents citations qu'elle a dû rechercher et vérifier, tandis que je n'ai mis qu'un an à écrire l'ouvrage.

Un an, mais il y faut sans doute ajouter des années de lecture. Il tient à porter légèrement, et même élégamment, son érudition. Et, de fait, le rythme de son livre n'en est jamais ralenti. Il a su dominer cette immense matière, parce qu'il n'a jamais perdu de vue le but principal : rechercher l'univers intérieur de son héros.

Les sources nouvelles, les Mémoires de la reine Hortense, ce curieux journal de Caulaincourt que Napoléon ramena de Russie à Paris après l'incendie de Moscou, ne changent rien au portrait, ne peuvent que lui ajouter çà et là quelques retouches.

Gœthe fait alors son entrée. La division en trois volumes l'a rendu moins accessible chez nous. Et cependant, quelle nouveauté que cette apologie psychologique, après les attaques violemment patriotiques de Barbey d'Aurevilly, après le curieux essai d'Édouard Rod qui le réduit aux proportions d'un grand homme de province, si la publication de la correspondance entre Schiller et Gœthe et les ouvrages de M. Robert d'Harcourt n'avaient rappelé l'attention sur la plus brillante période des lettres allemandes !

— En Allemagne même, — dit M. Ludwig, — Gœthe était oublié. Son réalisme spirituel n'était

plus à la mode. Européen, pacifiste, païen, il ne pouvait plaire dans un monde qui rejetait cette triple armature d'idées. Il froissait les nationalistes, les militaires, les croyants. J'ai contribué à le faire reparaître sur la scène de la société nouvelle, celle d'après-guerre. L'homme des Mémoires, des Lettres, du second Faust a retrouvé l'actualité.

Je lui rappelle l'influence de Rome, de cette Italie dont nous sommes si rapprochés, sur l'œuvre de Gœthe. Gœthe, à Rome, ne voit pas des ruines et des tombeaux, comme Chateaubriand, mais un ordre survivant. Dans les *Elégies romaines* il a senti ce qu'il appelle magnifiquement *la présence du sol classique*, la vie naturelle conquise dans ses harmonies.

— Oui, — reprend M. Emil Ludwig, — Gœthe est revenu de Rome rajeuni, mais c'est l'éloignement qui a achevé l'effet du voyage.

Nous nous sommes pour ainsi dire tâtés à travers Napoléon et Gœthe. Mais nous n'avons, ni l'un ni l'autre, l'intention de nous en tenir au passé. Il est des sujets plus passionnants à traiter entre un Allemand et un Français. J'engage le feu résolument en lui demandant si la traduction française de son livre, *Juillet* 1914, où il étudie les origines et les responsabilités de la guerre en s'installant tour à tour, pour ainsi dire, dans chaque ministère des Affaires étrangères, doit bientôt paraître, car j'ai oublié mon allemand depuis mon voyage sur le Rhin il y a vingt-cinq ans. Précisément il en corrige les épreuves. Mais les faits l'intéressent moins que les acteurs. Il est avide de rencontrer tous ceux qui sont montés sur la scène mondiale. Ainsi a-t-il pu voir, dans ses randonnées

à travers l'Europe, Winston Churchill et Lloyd George, Austen Chamberlain et MacDonald, Stresemann et Luther, Briand à Genève et Mussolini à Rome. Clemenceau et Poincaré manquent à sa collection. La raison froide et énergique de Poincaré lui échappe. Clemenceau, par son tempérament, l'attire davantage. Par une entente réciproque nous nous arrêtons au seuil du traité de Versailles. Le traité de Versailles, mais, dans son *Bismarck*, ne raconte-t-il pas la cérémonie du couronnement dans la Galerie des glaces et ne convenait-il pas d'en effacer le souvenir?

A mon tour je l'interroge sur Stresemann qui vient de mourir. Il en parle avec une amitié attendrie et voit en lui plus qu'un Allemand, un Européen. Je lui objecte que cet Européen n'a jamais oublié l'Allemagne, de quoi, d'ailleurs, on ne saurait lui faire grief.

— Oui, — convient M. Ludwig, — mais il est allé sans cesse en s'élargissant et s'améliorant, et n'est-ce pas la marque des grands hommes? La vie et les charges publiques l'ont amené à changer d'opinion et son parti ne le lui a jamais pardonné. Il est mort victime de son parti, usé par lui, alors qu'il voulait l'union de tous les partis dans une Allemagne pacifique.

Je lui rappelle la prière attribuée à Voltaire : « Mon Dieu, préservez-moi de mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge... » Et je demande :

— Qui remplacera Stresemann?

— On reconnaît la valeur d'un homme d'État à l'impossibilité de le remplacer. L'Allemagne n'a personne en ce moment ; peut-être le chef du centre catholique. M. Curtius fait figure d'honnête fonc-

tionnaire. Mais vous-mêmes, en France, par qui remplacerez-vous M. Briand?

M. Briand venait de tomber du pouvoir en effet. Comme je garde un instant le silence, il me propose M. Herriot, et même M. Léon Blum, mais il s'aperçoit bien que je fais la grimace. Sa finesse d'esprit n'est jamais en défaut. Il comprend la pensée avant même qu'elle soit exprimée. Chamfort disait que les Allemands se cotisaient pour entendre un bon mot. M. Ludwig le devine. Il ne risque pas d'être jamais en retard. Je me décide à lui offrir André Tardieu, mais visiblement ce nom lui est encore étranger et met en éveil sa curiosité jamais satisfaite.

Nous faisons une digression en Angleterre. M. MacDonald, dont il ne pensait pas grand bien auparavant, lui paraît reprendre le pouvoir avec une jeunesse nouvelle. Il approuve son geste envers les Soviets et son voyage en Amérique. C'est une façon de gouverner audacieuse et nette. Mais j'exprime les doutes les plus chargés d'inquiétude sur cette façon de gouverner la Grande-Bretagne qui me paraît être la nation la plus lente à se remettre des désastres de la guerre. Les problèmes de notre temps sont si complexes que les avantages qu'un pays croit obtenir peuvent tourner à son préjudice. L'Angleterre a exigé, en échange de ses bateaux perdus, une part de la flotte marchande allemande. Du coup, ses ateliers de construction doivent chômer, et les vieux bâtiments qu'elle obtient font chercher le fret ailleurs. Je me souviens d'avoir vu passer au canal de Suez, en 1922, un magnifique vaisseau allemand qu'Hambourg venait de construire. L'adversité est une bonne

école pour les peuples forts. Nos populations du Nord, ravagées par la guerre, ont refait leur outillage et n'ont jamais tant et si bien produit. Oui, je demande à voir les résultats du ministère MacDonald en Grande-Bretagne. Quand je constaterai sa prospérité, je m'inclinerai, mais jusqu'ici j'ai toujours remarqué que le passage des socialistes au pouvoir se marquait par de graves atteintes à la fortune publique et, par suite, à la production.

Nous revenons à la mort de Stresemann, et tout à coup M. Emil Ludwig me lance :

— Ne croyez-vous pas que si M. Briand s'était rendu à Berlin pour y assister officiellement aux obsèques de Stresemann, la cause de l'alliance franco-allemande eût fait un grand pas?

La réplique est trop aisée pour que je la laisse échapper :

— Et ne croyez-vous pas que, si une délégation allemande fût venue aux obsèques du maréchal Foch, ce geste eût été apprécié en France à sa valeur?

— Mais c'était impossible. Le maréchal Foch était le chef des armées alliées.

— C'est à ce titre qu'il a arrêté la guerre le 11 novembre, lorsque tant de chefs, ne voyant que leur gloire, eussent poussé jusqu'à l'invasion. Il est demeuré au seuil de votre pays. Cela, il me semble que l'Allemagne ne saurait l'oublier, quand nous avons été envahis en 1870. Bismarck ne voulait-il pas faire la paix après Sedan et n'a-t-il pas été entraîné par les militaires? Foch, maître de l'heure, n'a pas voulu qu'un sang inutile fût versé.

Le silence de M. Ludwig me donne à supposer

que nous en sommes venus au désaccord, mais je ne l'ai point provoqué. Pourquoi ne pas chercher à le dissiper, non avec des équivoques ou des paroles de courtoisie, mais avec de la franchise?

— Laissons passer, — ai-je donc repris, — la génération de la guerre. Il n'est pas à croire que celle-ci recommence la terrible épreuve. Ce sont les générations nouvelles dont il faut tâter le pouls. Ou plutôt ce sont les générations nouvelles qu'il faut préparer à une entente. Or nous n'avons pas l'impression en France — avons-nous tort, avons-nous raison? — que l'instituteur allemand prépare cette génération nouvelle à l'œuvre de paix, et tout est là pour l'avenir. Si l'instituteur français est seul à désarmer, n'avons-nous pas le droit, et même le devoir, de tout supposer? Là est le vrai problème : comment sont élevés les enfants d'Allemagne? Est-ce dans l'idée de revanche et de guerre? Est-ce, au contraire, dans l'idée d'une alliance future possible avec la France?

M. Ludwig a-t-il été frappé par ma question? Il ne m'a pas répondu directement. Cependant il a pu se rendre compte, par ses livres mêmes, que l'éducation dans les écoles allemandes s'orientait dans un sens plus calme. Ne faut-il pas tenir compte de l'amertume qui fatalement devait suivre le traité de Versailles et les cruels sacrifices de la guerre? Mais les manuels qui résument cette guerre sont si différents de ton, chez nous, et en Allemagne !

Puis la conversation, après avoir effleuré ces sujets délicats, reprend son harmonie en rappelant la rencontre à Erfurt de Gœthe et de Napoléon.

Quand nous quittons la charmante villa d'Ascona suspendue au-dessus du lac Majeur dont les eaux sont maintenant presque noires, il faut donner de la lumière pour éclairer le sentier jusqu'au portail de fer forgé où nous attend l'automobile. M. Emil Ludwig, de son pas souple qui ne s'entend pas, s'éloigne un instant dans le jardin sombre et revient avec une tige de laurier qu'il veut bien m'offrir en souvenir de ma visite.

Le soir, il m'a fait l'honneur de venir à Locarno pour y assister à ma conférence sur Jérusalem. Comment aurait-elle pu lui plaire? J'ai lu son livre sur le *Fils de l'homme*. Certes, il est fort éloigné des ironies de Renan qui réduit la Passion à un petit drame de chef-lieu de canton. Il cherche avec gravité dans le cœur humain de Jésus l'explication de son action prodigieuse. Mais le Christ est absent, les miracles descendus à terre, la Résurrection sortie de l'extase. La scène de la Madeleine est très belle, et de même celle de l'étrangère dont le fils est possédé. Mais l'historien glisse sur le Calvaire, s'intéresse à Pilate et au bon larron, et se contente de faire du divin condamné une victime attendrissante, une sorte de dupe ingénue et mystique. Il assure ne pas troubler la foi quand il la supprime. Le jeu des hommes d'État est plus favorable à M. Emil Ludwig, et les royaumes ou les républiques qui sont de ce monde.

J'ai emporté de cette première rencontre, depuis la guerre, avec un Allemand de cette qualité un souvenir si vif et passionné qu'il m'a permis d'en fixer sans peine les péripéties. Dans l'automobile italienne qui m'emmenait à travers la montagne

jusqu'à Domodossola sur une route étroite aux mille voltes rapides, parmi les buissons dorés et les bois de châtaigniers à demi dépouillés, j'eus tout le loisir de méditer sur ma visite à Ascona. Ainsi l'ai-je transcrite au retour. Mais je n'ai pas rendu l'aimable accueil de ces dames, ni le charme subtil et savant de mon hôte.

V. — BISMARCK.

Au retour, je me suis empressé de relire *Napoléon* et de lire *Bismarck*. La biographie touffue de Bismarck me paraît être le chef-d'œuvre d'Emil Ludwig. Lui-même l'a comparée à ces portraits de Rembrandt en clair-obscur où le visage se détache sur un fond brumeux. « La haine des partis, dit-il de son héros, l'a depuis quatre-vingts ans environné d'éclairs. » C'est un personnage formidable qui, durant presque toute sa carrière politique, a eu tout le monde contre lui, le peuple, l'armée, et le roi lui-même. Il a travaillé dans l'impopularité et la contrainte, et il lui fallait pour son œuvre un pouvoir absolu. De là cette sorte de colère perpétuelle que l'on croit entendre gronder en lui comme le vent dans les arbres. Il n'a jamais connu le calme et la sérénité.

Une sombre jeunesse commence déjà de lui noircir l'humeur. Gentilhomme campagnard qui vit sur son domaine, il aime cette vie de grand air et il s'y ennuie. Grand buveur, grand chasseur et grand coureur de femmes, il entre au Landtag. Mais que faire dans cette Prusse, dont le roi est

fou, et d'où le prince Guillaume s'est enfui en Angleterre durant la Révolution de 1848? Tout ou rien. Il se décidera pour le tout. Quand Guillaume rentre chez lui, son fidèle sujet lui fait vergogne de sa fuite avec une chanson de soldat. Il aura toujours de ces procédés pittoresques et déconcertants. Indépendant jusqu'à la sauvagerie, il accepte le joug d'une ambassade, et le voilà conseiller de légation à Francfort. Il servira toute sa vie, mais à sa manière. Appelé au ministère, il ose dire à la Commission du Landtag les terribles paroles qui, depuis lors, ont été si souvent citées : « Ce n'est pas par des discours ou les décisions de la majorité que les grandes questions de notre époque seront résolues, grosse faute commise en 1848-49, mais par le fer et le sang. » L'indignation est générale. Le roi revient en hâte de sa villégiature. Bismarck va l'attendre, le guetter dans une petite gare où doit passer le train royal. « L'homme de fer et de sang, écrit Ludwig, — et c'est là un de ses plus beaux tableaux, — que pour la première fois l'univers entier appelle par son nom et maudit en même temps, est assis dans l'obscurité sur une brouette et il attend son souverain... » Il monte dans le compartiment où il est mal accueilli. — On vous guillotinera, dit le roi, et moi un peu plus tard. — Et après, Sire? — Après? Nous serons tous morts. — Oui, répète alors Bismarck, alors nous serons morts, mais nous devons mourir tôt ou tard, et pourrions-nous succomber de façon plus convenable?... » Les rois ne doivent pas capituler et doivent accepter au besoin de payer de leur sang leur droit divin. Extraordinaire leçon que devaient

oublier plus tard, si aisément, tant de transfuges royaux.

Les heurts entre le roi et son ministre sont parfois terribles. Même à soixante-dix ans le roi se met encore en de telles fureurs qu'il froisse dans ses mains des documents « que Bismarck, après la crise, écrit Ludwig, contemplait en souriant comme un grand portraitiste à la vue d'un beau visage, mais il les trouvait encore plus intéressants à cause de leurs froissures et de leurs plis ». Le ministre se rend compte qu'il ne conduira son souverain que par la modération, et sa volonté de gouverner y parvient. Peu à peu, à la rencontre des circonstances, ses grands desseins politiques apparaissent. C'est lui qui, en 1866, décide la campagne contre l'Autriche, et c'est lui qui suspend les hostilités après Sadowa : pas d'entrée à Vienne, pas de conquête territoriale. Il aura plus tard besoin de l'Autriche. En véritable homme d'État il voit au delà du résultat acquis. Ainsi assurera-t-il la suprématie de la Prusse. Ainsi préparera-t-il à son heure la guerre contre la France après avoir isolé celle-ci, après avoir joué Napoléon III en lui offrant tout ce qui ne lui appartenait pas, la Belgique, et enfin le Luxembourg, « cette Belgique de troisième classe, » dit insolemment Ludwig, après avoir roulé Benedetti avec la dépêche d'Ems. Son clairvoyant génie lui inspire, après Sedan, comme il l'avait inspiré après Sadowa, de faire la paix en vue de l'avenir, car les destins de la Prusse vont s'accomplir en Allemagne. Mais, cette fois, il cède à l'armée qui veut Paris, à la nation qui convoite l'Alsace. Immense erreur, grosse de la guerre future. Ne pas s'être mis en travers de ces folies,

c'est la lourde faute de sa vie politique. Karl Marx le crie alors à l'Allemagne : il avertit prophétiquement ses compatriotes au sujet de l'annexion de l'Alsace « que ce serait transformer les deux pays en deux ennemis mortels, faire un armistice au lieu d'une paix ». Le manque de mesure est le plus grand danger qui menace les hommes d'État, comme les artistes. La cérémonie du 18 janvier 1871 dans la Galerie des Glaces prépare celle du 28 juin 1919. Ce qui importe en politique, c'est de prévoir ce qui se passera dans cinquante ans. Travailler pour la renommée immédiate, pour l'intérêt immédiat, est une pauvre besogne de médiocres.

Le mépris des hommes, peu à peu, abusera Bismarck. Il ne se rendra pas compte des exigences populaires. Après la mort de l'empereur Guillaume Ier et le règne éphémère de Frédéric, il croit pouvoir guider encore Guillaume II. La querelle éclatera au sujet de la question sociale, et il n'apparaît pas que les intransigeances de Bismarck lui donnent absolument le beau rôle. Il est peu de pages aussi pathétiques que le récit de sa disgrâce dans le livre de Ludwig. Le vieux grand homme, qui pendant quarante ans a commandé, qui pendant vingt-huit ans a, sous des noms impériaux, conduit les destinées de l'Allemagne, est contraint presque ignominieusement à la retraite dans son domaine de Friedrichsruhe. La retraite? il ne l'accepte pas. Renoncer, c'est mourir, et il est si vivant ! Il ne se taira donc pas. Que lui importe de manquer de dignité, s'il satisfait ses besoins de lutte? « Pourquoi faut-il que je sois une nature harmonieuse? » répond-il à Keyserling qui l'engage

à l'ascension intérieure par le silence. Il se fait élire au Reichstag, il cherche dans l'opposition une popularité de mauvais aloi. Il crée mille difficultés à son successeur. Sa vieille femme essaie en vain de le contenir. La haine, chez lui, a tout envahi. Elle a chassé le christianisme gênant et l'a restitué au vieux fond païen venu des forêts germaines. Son génie ne l'a pourtant pas abandonné. A la dernière visite que lui rend l'Empereur, le vieillard trouve encore des accents prophétiques pour l'avertir du danger de la force, de la longueur probable de la guerre future, de la menace qui pèse sur la Russie des tsars, de celle même qui pèse sur l'Allemagne impériale. Mais il n'est plus écouté.

J'ai parlé, à propos du *Napoléon*, de la poésie qui, çà et là, sourd des livres lourds et chargés d'Emil Ludwig et les soulève comme une force intérieure. Cette poésie, elle éclate surtout ici dans les pages où Bismarck solitaire apparaît entre les arbres de son domaine, accompagné de ses chiens. Le portrait est inoubliable. « J'aime les grands arbres, écrivait Bismarck, ce sont des ancêtres. Si je n'aimais pas tellement les arbres, je ne saurais pas comment vivre. La joie dans la nature est un don de Dieu qu'on ne peut s'accorder ni acquérir soi-même... » Et quand il perd son chien favori, il murmure : « Les vieux Germains avaient une aimable religion : ils croyaient qu'après la mort ils rencontreraient aux enfers tous les bons chiens qui avaient été leurs compagnons. Je voudrais pouvoir le croire aussi. » Dans sa disgrâce, à quatre-vingt-trois ans, il demande à la forêt ses dernières joies avec ses dernières promenades. « Je n'ai plus qu'un refuge, dit-il,

c'est la forêt. » Comment ne pas rappeler cette jolie anecdote? Un de ses invités, voulant sortir avec son chapeau haut de forme, il lui donne d'autorité son feutre avec ces mots : « Dispensez mes arbres de la vue de cet instrument. » Il eût aimé ces vers de l'un de nos poètes :

> Au plus profond des bois la patrie a son cœur.
> Un peuple sans forêt est un peuple qui meurt.

Son biographe a fait de lui un bel exemplaire humain, incomplet certes, peu sympathique et parfois borné, mais grand.

VI. — JUILLET 1914.

Dans ses biographies, M. Emil Ludwig blâme chez Napoléon, chez Bismarck l'oubli des aspirations populaires. Napoléon le reconnaît dans son testament. Bismarck ne l'a pas reconnu, mais son historien déclare en terminant que les peuples d'Allemagne, non consultés pour s'unir, ont pu perdre leurs rois sans perdre cette unité qui fut la grande réalisation de l'homme d'État. « L'Allemagne vit, écrit-il dans sa dernière phrase, les princes l'ont abandonnée dans le péril, mais le peuple, que Bismarck apprécia trop tard, a tenu bon et sauvé l'œuvre de Bismarck. »

C'est peut-être que le ciment était assez fort. Mais comment ne pas remarquer cette antinomie qui éclate dans l'œuvre de M. Ludwig? Il n'a de culte que pour les héros, et il fait confiance à la politique démocratique. Lui-même va souligner

cette contradiction dans son dernier livre, *Juillet* 1914, sur les responsabilités de la guerre. Livre incomplet et les seuls documents diplomatiques apportent la vérité. Or voici que paraît en Autriche la collection des pièces relatives aux origines de la guerre (1). De tous ces amas de documents il ressort que ce n'est pas l'antagonisme franco-allemand qui a amené la guerre mondiale en juillet 1914, mais bien l'antagonisme austro-russe provoqué par la campagne d'annexion de l'Autriche. Est-il à croire cependant que l'Autriche se serait avancée si loin et si vite si l'Allemagne ne lui avait donné carte blanche? Dans sa préface, M. Ludwig déclare : « La responsabilité de la guerre incombe à l'Europe entière...Elle retombe sur les cabinets d'Europe et les peuples sont complètement innocents. » Mais par qui donc les peuples sont-ils représentés? Il incrimine les cabinets d'Europe dans cet ordre : d'abord Vienne et Pétersbourg, puis Berlin, puis Paris, puis Londres. Mais, tout d'abord, il se limite au mois de juillet 1914 et néglige toutes les causes antérieures. Il en découvrirait pourtant dans son *Bismarck*. La guerre, assure-t-il, aurait pu être évitée ; la catastrophe ne s'est déchaînée que par l'incapacité des gens au pouvoir ; les républiques peuvent, mieux que les monarchies, éviter de tels fléaux. En est-il bien sûr? C'est là qu'apparaît la contradiction.

(1) *La politique étrangère de l'Autriche-Hongrie depuis la crise bosniaque en* 1908 *jusqu'au déclenchement de la guerre de* 1914. Documents diplomatiques du ministère austro-hongrois des Affaires étrangères, choisis par Ludwig Bittner, Alfred-Francis Pribram, Heinrich von Srbik et Hans Uebersberger (édition fédérale autrichienne 1930).

L'historien diplomatique court d'une chancellerie à l'autre pendant ce mois de juillet où s'amasse la tempête.

Le voici à Vienne, et ce sont les portraits de ceux qu'il appelle les *comtes de la guerre*, Berchtold, Forgach, Tisza, le seul modéré. A Berlin, il met en scène Guillaume II, Bethmann-Hollweg, Jagow, Moltke. A Pétersbourg, c'est le tsar désolé et faible, Sazonov impatient, les ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre, de France. Paris est presque passé sous silence, car le gouvernement est en voyage : Poincaré et Viviani qui ont pris la mer reviennent en hâte. Rien n'est plus tragique que cette course affolée sous le vent du destin. Mais personne ne peut-il donc l'arrêter et opposer quelque résistance? Il semble bien que l'un ou l'autre l'ait essayé. La lettre de M. Poincaré au roi d'Angleterre, que ne cite pas M. Ludwig, en porte le témoignage. Tout le monde est-il donc impuissant, et les événements se déroulent-ils avec cette fatalité? D'après le livre de M. Ludwig, Vienne et Pétersbourg auraient seuls voulu la guerre, et encore. Mais Berlin, mais Londres, mais Paris ne suffisaient-ils pas à l'empêcher? Berlin ne voulait pas l'empêcher. Berlin était derrière l'Autriche. C'est un engrenage où l'on est pris. La roue tourne et à chaque tour il devient plus difficile de lui échapper. Berlin, trop tard, a voulu se dégager ; Paris et Londres n'avaient pas poussé à la roue, bien au contraire, et personne n'a jamais pu le prétendre avec des preuves.

Tolstoï assurait que les grands hommes ne sont que les étiquettes de l'histoire et ne peuvent rien

changer à la suite des événements. Les faux grands hommes, oui, pas les vrais. Il n'y en avait pas dans ce mois de juillet 1914 à la tête des gouvernements. Introduisez-les, au contraire, et tout change. Un Bismarck n'eût fait la guerre que volontairement. Il ne se fût pas mis à la remorque de l'Autriche. Et de même un Napoléon eût agi à coup sûr sur la Russie. Et de même un Pierre le Grand au lieu du pauvre Nicolas. Et de même un Édouard VII pour la Grande-Bretagne eût, au lieu de sir Edward Grey, indiqué nettement la position anglaise. La fatalité n'est pas telle qu'une volonté humaine ne la puisse détourner. En juillet 1914 personne ne veut la guerre et personne ne peut l'empêcher. Ne serait-ce pas l'erreur démocratique? Les peuples se font mal représenter? Sans doute, mais à qui la faute? Comment le peuple distinguera-t-il le grand homme qui le dirigera selon ses aspirations? Il faut bien qu'il se fasse entendre, mais il faut aussi qu'il soit dirigé.

VII. — LE PEUPLE ET L'ÉLITE.

Ainsi est-il malaisé d'allier, comme le tente M. Emil Ludwig, le culte des héros à la confiance dans la seule démocratie pour se conduire et se sauver elle-même. La mode fut, l'an dernier, en France, aux traductions allemandes. *Rien de nouveau à l'ouest*, *Guerre*, *La classe 22*, ont connu tour à tour le succès. Succès d'ailleurs inégal, comme la valeur de ces ouvrages. Ce qui les ras-

semble, c'est une sorte de réalisme froid, sans jeunesse, une écriture en grisaille, une horreur de tout ce qui dépasse le niveau commun, et aussi une communauté de souffrance et de tristesse sous l'écrasement des fléaux humains, un sens exact de la vie collective. Mais, tandis que ses jeunes confrères au sang de vieillard écrivent le roman confus de la masse douloureuse et médiocre, M. Emil Ludwig ne s'intéresse véritablement qu'à l'élite. Or, c'est bien à l'élite qu'il convient de préparer et de commander la foule. Le travail et le capital n'expliquent rien dans la marche de l'humanité, sans l'invention et la direction.

Prenons garde, en haussant le soldat inconnu, de faire de sa vertu une chose anonyme. Il n'y a pas de héros anonymes, il y a les héros dont nul n'a parlé ni ne parlera, et ce n'est point équivalent. Rétablissons chez nous le culte des héros. Il y en eut dans la guerre, chez nous et en Allemagne. Nous avons nos Guynemer et nos Jacques d'Arnoux. J'ai cité, dans le *Plessis-de-Roye*, le carnet de ce sous-officier allemand du 36e régiment qui, blessé entre les lignes, agonisa cinq jours sans être entendu ni secouru, et nota son agonie avec un courage, une foi, une acceptation magnifiques. C'était un autre homme que le soldat de M. Remarque. Pas plus dans la guerre que dans la paix il n'y a d'égalité. Dans la guerre comme dans la paix les élites ont la plus noble part. Élites souvent populaires, et toutes formées par ces puissances mystérieuses qui montent du sol comme ces vapeurs qui annoncent le lever du jour...

VIII. — NOUVELLE RENCONTRE A MOSCIA.

Septembre 1932.

Quittant la route de Locarno à Pallanza en Italie, entre Ascona, village de pêcheurs devenu célèbre par l'entrevue de Briand et de Luther sous une tonnelle (l'aubergiste a posé une plaque), avant Brissago aux jolies chapelles parmi les cyprès, l'automobile s'engage dans une route étroite, un sentier plutôt, parmi les branches qui la frôlent et la caressent, comme des mains de femme un visage. Elle grimpe contre cette paroi de la montagne qui tombe dans le lac Majeur et dont les broussailles et les arbres dissimulent la raideur tant bien que mal. Enfin, après un virage assez sec, elle s'arrête sur une petite plate-forme, devant une grille. Là, il faut descendre. La grille ouvre sur un charmant jardin qui est presque debout au lieu d'être couché raisonnablement comme c'est l'habitude des jardins. Une pergola resserrée conduit le visiteur jusqu'à la maison dont on devine mal l'architecture, tant elle est mêlée au paysage. Elle en fait partie, elle s'y est pelotonnée et installée comme ces chiens qui tournent en rond avant de s'étendre pour dormir et s'imaginent ainsi avoir réchauffé leur lit. En effet, n'a-t-elle pas été construite par pièces et morceaux qui s'entendent très bien entre eux? C'est, ici, Moscia, la demeure de M. Emil Ludwig, le biographe illustre et traduit dans toutes les langues, de Gœthe, de Rembrandt,

de Bismarck, de Napoléon, de Lincoln, hier citoyen allemand, aujourd'hui citoyen de ce canton du Tessin qui réunit la rudesse montagnarde à la douceur et à la gentillesse italiennes.

Nous nous étions déjà rencontrés il y a quelques années. C'était au lendemain de la mort de Stresemann dont il m'avait parlé avec admiration. Il s'était heurté à mon scepticisme. A mes questions sur l'état d'esprit de la jeunesse allemande, et comme je lui objectais que nous n'avions pas l'impression en France que cette jeunesse fût disposée ni préparée par l'école à une acceptation et à un accord, il m'avait répondu qu'il entrevoyait un changement à quoi la collaboration de Briand et de Stresemann n'avait pas manqué de contribuer. A ce changement, lui-même travaillait de toutes ses forces. Il se revendiquait de Gœthe en qui il voyait le grand Européen, le pacificateur des cerveaux, le régénérateur d'une race désormais lassée des entreprises inutiles de la force. Et voici que ses illusions étaient tombées peu à peu avec le lever de ce nouvel astre sur l'horizon, Hitler, avec la reprise du pouvoir par le nationalisme le plus étroit et le plus violent. Je le regarde et le découvre rajeuni. De taille un peu au-dessus de la moyenne, alerte, prompt, rapide, la chevelure rejetée en arrière, les yeux clairs, ces yeux de myope qui ont besoin de se rapprocher des objets comme pour les saisir, la voix haute et caressante, il s'agite volontiers, mais cette fois comme un écureuil qui n'a plus de cage. A peine oserai-je faire allusion à son changement de nationalité. Je respecte trop le patriotisme d'autrui pour n'avoir pas deviné la lutte terrible qui a dû se livrer en lui

avant qu'il prît sa détermination. Sa célébrité est tout de même partie de son pays. De là, elle s'est répandue dans le monde entier. Mais elle est d'origine allemande, de langue allemande. Il me revient à la mémoire, sinon la suite exacte des mots, du moins le sens d'une phrase de Joseph de Maistre écrivant au comte de Blacas et blâmant l'émigration : il faut, assurait-il, demeurer sur la terre en convulsion, y faire le bien qu'on peut, empêcher tout le mal possible, préparer ainsi le retour à la vie normale vers laquelle un peuple doit tendre. Ainsi, pour ma part, ai-je toujours été hostile à toute émigration à l'intérieur qui sépare son sort de celui du pays.

Sa détermination lui a coûté trois ans de luttes, d'hésitations, de douleurs. Mais, une fois prise, il s'est senti libéré. De là cette sorte de jeunesse nouvelle. Lui-même s'en est expliqué très nettement dans la *Neue Zürcher Zeitung*. Il résume avec une clarté aveuglante l'évolution parcourue par l'Allemagne ces dernières années et le retour de l'esprit agressif d'avant-guerre et du régime militaire prussien. C'en était fait dès lors de ses illusions de pacifiste et d'Européen. « Non, conclut-il, je n'appartiens pas à cette *Allemagne qui se réveille*, car je n'ai pas perdu mon temps au cours de cette dernière décade. Je ne veux pas voir la tête de mes enfants remplie par la glorification des maisons princières, des victoires, des idées de revanche, par la légende de la non-responsabilité allemande et de son invincibilité, par des livres d'histoire faussés et par des chansons soulevant l'enthousiasme. Mais je désire qu'ils s'inspirent de l'esprit gœthien qui est le contraire de tout cela. La con-

viction que le pire des traités est encore meilleur qu'une nouvelle guerre, que l'effort pour ordonner l'Allemagne dans une nouvelle famille est battu en brèche, que le rapprochement, l'entente et la responsabilité, et même la pensée et la conscience d'indépendance du citoyen sont poursuivis montre que nous sommes battus. L'Europe est au seuil d'une nouvelle guerre. »

Pathétique cri d'alarme poussé par un Allemand désespéré par sa patrie et lui disant adieu. A vrai dire, M. Emil Ludwig avait dès longtemps quitté son pays. Dans la biographie qu'il s'est consacrée à lui-même, *le Monde tel que je l'ai vu*, il a raconté son enfance et sa jeunesse longuement, avec tendresse, et comme il s'enfuit de Berlin avec cette Diane qui devait être sa compagne et qui emmenait avec elle un troisième personnage, un lévrier blanc. Est-ce en souvenir du lévrier blanc que Moscia est encore remplie de chiens magnifiques? Les deux fugitifs s'installèrent provisoirement à Moscia, mais il n'y avait alors qu'une mauvaise cabane dans un bois de châtaigniers. L'enlèvement contraignit les parents à accepter le mariage. Longtemps la vie fut dure aux exilés volontaires. Le jeune écrivain entassait drames sur drames, poèmes sur romans. Le succès ne se décidait pas. Et puis, il se décida, et même avec prodigalité. A chaque nouvel ouvrage, la cabane se modifiait, s'augmentait, se parait. Elle est aujourd'hui satisfaisante, presque luxueuse, avec l'une ou l'autre fresque de Luini détachée d'un palais en démolition, avec la beauté des meubles et des livres, avec, surtout, la vue du lac Majeur par toutes les ouvertures multipliées, et ce jardin en

pente qui s'appuie à la montagne. J'aime ces demeures mêlées à la vie. Elles en tirent un caractère presque humain. La mienne, à la campagne, s'est ainsi modifiée et montée. Mais elle est restée simple et modeste, comme il convient.

Ce lien d'amour qu'il avait contracté avec le Tessin il y a plus d'un demi-siècle a fini, lui aussi, par un mariage. C'est de là qu'il a voyagé, rayonné, parcouru le monde, à la recherche des hommes. La connaissance des hommes, c'est sa grande curiosité, sa passion. « Tous les personnages historiques que je peins, a-t-il écrit, je les crée en les tirant du présent : je n'ai jamais étudié l'histoire, mais toujours étudié les hommes. » Et, de fait, quand je lui avais parlé de Napoléon, à notre première rencontre, il en connaissait merveilleusement l'iconographie et la correspondance, il n'avait lu ni Albert Sorel, ni Vandal, ni Houssaye. Dans *le Monde tel que je l'ai vu,* il a introduit toute la galerie contemporaine, Stresemann, von Seekt dont il oppose l'intelligence au vide du maréchal Mackensen, Lloyd George, Poincaré pour qui il cherche à se montrer équitable sans y réussir, Jules Cambon, Painlevé, Berthelot, et tant d'autres. Il a regretté d'avoir manqué Clemenceau et Briand. Mais les aurait-il bien compris? Comme je lui rappelle notre ancienne conversation sur Stresemann qu'il considérait comme l'artisan de la paix européenne et dont la publication des *Mémoires* a dû le contrister, il me fait cette curieuse réponse :

— Stresemann était un bourgeois d'autrefois, encore imbu des préjugés princiers. Mais il y avait aussi un autre homme en lui, sincère dans ses aspirations pacifiques. Si vous voulez, il y avait

en lui 50 pour 100 de l'un, et 50 pour 100 de l'autre.

Il y avait surtout un bon serviteur de l'Allemagne, recherchant son hégémonie par échelons. M. Emil Ludwig, je le sais bien, croit à la démocratie. Ce qui l'a attiré vers la Suisse, outre les souvenirs et l'habitation, c'est qu'elle a réalisé la démocratie : chez elle, pas de différences de classes, et la sagesse populaire. Seulement, la Suisse est un petit pays divisé en cantons. La vie locale y est plus aisée à saisir que la vie générale d'un grand peuple. Et comme je lui parle de la désillusion démocratique, il va tout de suite aux extrêmes :

— Vous êtes monarchiste.

— Pas encore.

Le serai-je jamais, quand les rois, depuis un siècle, s'en vont au lieu de rester sur place? Mais que le gouvernement par en haut, par une élite, soit nécessaire, c'est autre chose. « Un gouvernement, a dit encore Joseph de Maistre, c'est la volonté nationale mieux comprise qu'elle ne le serait par la nation elle-même qui ne sait jamais ce qu'elle veut : c'est une tradition qui vit, qui parle et qui sait vouloir. »

Il m'a montré dans sa bibliothèque un exemplaire allemand du *Tristan et Isolde* de Bédier qu'il a acheté 30 marks, en un temps où il était pauvre, mais qui lui a inspiré son propre *Tristan*, et puis, voici la nouvelle édition allemande de son *Gœthe* en un seul volume pour 5 marks. Il s'en est vendu plus de cent mille exemplaires en Allemagne.

— On lit donc beaucoup en Allemagne? ai-je demandé.

— Beaucoup. On se passerait plutôt de manger

que de lire, ou plutôt l'on accepterait une nourriture grossière.

— Mais puisque l'Allemagne lit tant, ne peut-elle aussi réfléchir en politique, se rendre compte du danger où elle peut conduire l'Europe et le monde?

— Il n'y a aucun lien, en Allemagne, entre le domaine des idées et celui de la politique. L'Allemagne croit dur comme fer que la méchante Europe lui a déclaré la guerre, et qu'elle-même n'a pas été vaincue. Elle s'en rapporte aux gens de métier, à Hindenburg et von Papen, — car Hitler est, comme votre Boulanger naguère, un personnage falot, voué au prompt oubli, — pour la diriger.

Puis, désabusé mais plein de vie et d'élan, l'historien de Napoléon et de Bismarck m'explique comment il a abandonné les biographies des grands hommes, pour entreprendre celle d'un fleuve. Il écrit la biographie du Nil, de sa naissance à sa transformation en récoltes et en spéculations dans les banques de Londres et de Manchester. Je lui rappelle que notre Mistral a déjà pris un fleuve pour héros. Mistral, le *Poème du Rhône*? on ne les connaît plus en Allemagne. Les connaît-on suffisamment chez nous? Les bergers y sont égalés aux plus grands conquérants. On loue Annibal et César, Charlemagne et Bonaparte d'avoir franchi les Alpes, mais les pâtres de Provence en font bien autant, qui remontent le cours du Rhône et prennent les chemins de traverse. Ainsi ai-je quitté Moscia en pensant aux bergers provençaux, tandis que l'automobile reprenait l'étroit sentier sous les branches...

II

LE VIGNERON DANS SA VIGNE

21 décembre 1930.

Périodiquement un étranger cultivé visite la France, s'y installe même et publie au retour ses notes de voyage ou même de séjour prolongé. Nous eûmes ainsi, parmi tant d'autres, le fameux livre de l'Anglais Arthur Young sur la France au moment de la Révolution, et celui de l'Américain Barrett Wendel sur la *France d'aujourd'hui*, à la veille de la guerre de 1914. Voici, maintenant, le livre de l'Allemand Friedrich Sieburg, *Dieu est-il Français?* Je me contenterai d'y puiser quelques appréciations pour montrer au lecteur comme il est difficile de nous connaître et, partant, de nous juger.

M. Sieburg a beaucoup d'amitié pour la France. Il y a vécu et il la connaît à peu près comme un jeune Français connaîtrait l'Allemagne après avoir étudié à Heidelberg, fréquenté les brasseries, remonté le Rhin, salué la Lurlei et les châteaux romantiques et visité à Bonn avec piété la maison natale de Beethoven. C'est pourquoi il estime la

France un pays charmant, agréable, délicieux, mais démodé, et nous la représente comme « le symbole éclatant et magnifique d'un monde qui disparaît », tandis que l'Allemagne est tournée vers l'avenir et se tend tout entière vers l'évolution européenne. Tout cela parce que, envahis trois fois, et même quatre, en un siècle, les Français — pas tous malheureusement — posent la question *sécurité* avant la question *désarmement*. Dix siècles de construction française valent d'être défendus, et M. Sieburg me paraît confondre l'évolution européenne avec l'américanisme qui menace toutes les nations du monde. L'expérience américaine n'est pas achevée : elle ne semble pas prendre si bonne tournure.

Mais M. Sieburg a-t-il bien vu la France? Je sais peu de pages aussi exquises que celle qu'il consacre à nos vins. Aussi bien je ne résiste pas au plaisir de la citer : « Sans parler des grandes marques qu'on ne peut goûter qu'avec un recueillement et une sûreté de connaisseur tels qu'on peut à peine encore les ranger au nombre des jouissances matérielles, il y a toute une science de ces vins, de leurs lieux d'origine, de leurs âges et de la manière de les servir. Les élégants vins de Bordeaux qui donnent de l'esprit et affinent le ton de la compagnie, les lourds vins de la Côte-d'Or qui libèrent l'esprit philosophique, donnent du poids aux paroles et enlèvent tout goût terrestre aux mets avec lesquels ils sont servis, les crus de la Loire qui versent une gaieté jeune et à vue lointaine, les variétés des Côtes du Rhône qui rendent le buveur stable et l'obligent à prendre conscience de la terre d'où ils sont issus, et enfin

les espèces rares des Pyrénées qui donnent le désir de voyager et une inquiétude calme, — cette hiérarchie, que l'on pourrait continuer longtemps encore, s'élève comme un arc aimable au-dessus de la vie française. Quiconque connaît ces vins, quiconque les cultive, et sait en jouir, est souvent un « lettré » au même titre qu'un connaisseur de Montaigne et de La Fontaine. »

Le couplet est joli, mais il y manque quelque chose, ou plutôt quelqu'un : le vigneron. M. Sieburg célèbre nos vins comme s'ils jaillissaient des fontaines publiques. Il n'est pas allé voir le vigneron dans sa vigne, labourant lui-même, binant, taillant, sulfatant, soufrant, se défendant contre les innombrables maladies, black-root, mildiou, cochylis, etc., contre les intempéries, redoutant la grêle, et faisant passer quelque étincelle de ses multiples soins, de sa tendresse humaine dans le rubis ou l'or du vin enfin sorti du pressoir. De même, ayant fait la guerre sur notre sol, il n'est pas retourné voir comment dix départements saccagés ont été ressuscités et offrent aujourd'hui au soleil leurs maisons rebâties, leurs usines en plein rendement, et leurs champs cultivés. Nous sommes le pays qui cache l'effort et montre — parfois même avec ostentation — les résultats. Alors l'étranger n'a pas deviné ce que cet effort savamment dissimulé recouvre de force, de patience, d'endurance, de travail acharné. La gaieté est une des formes du courage français, mais on ne le sait pas.

Le lecteur allemand qui lira l'ouvrage de M. Sieburg aura pour la France un sourire condescendant. Il ne saura déjà plus que la France

a été victorieuse du pays le plus savamment organisé. Les Américains, lorsqu'ils sont venus chez nous à la fin de la guerre, pour une aide tardive et qui fut plus morale qu'effective, considéraient avec mépris nos gares et nos ports, et puis ils ont été stupéfaits de l'usage que nous en faisions. Nous avons une façon de travailler et de produire qui échappe aux étrangers. Ainsi Ludendorff, dans ses Mémoires, a-t-il noté sa stupéfaction, après ses terribles offensives de mars, avril et mai 1918, de constater que notre pays n'était point alarmé et gardait sa confiance. Cette belle terre de France, tant convoitée, porte une race vaillante et résistante que n'a pas approchée M. Sieburg, dupe des apparences et d'une fausse idéologie.

III

LES IRONIES DE L'HISTOIRE

23 septembre 1931.

Ce problème du désarmement qui vient de se poser à Genève une fois de plus, et qui se posera de nouveau en février prochain, a toujours été posé. Henri IV, après les guerres de religion, avait pensé fonder une union des peuples. Napoléon Ier, d'après Arthur-Lévy, ne fit pas autre chose que poursuivre la paix universelle à travers ses guerres et l'un de ses derniers historiens, l'Allemand Emil Ludwig, nous le montre hanté par le rêve des États-Unis d'Europe. Napoléon renversé, les Alliés organisent la Sainte-Alliance à l'instigation de l'empereur Alexandre de Russie conduit au mysticisme par la baronne de Krüdner. Mais il est des exemples plus récents et trop oubliés.

Le 25 juin 1914, si je ne me trompe, on inaugurait, à La Haye, le Palais de la Paix. La France avait envoyé, pour l'orner, un magnifique tableau d'Albert Besnard qui représentait *la Paix terrassant la Guerre*, allégorie d'actualité, comme on en pouvait juger un mois plus tard.

Le 30 juin 1870, Emile Ollivier, répondant à la Chambre à une interrogation de Jules Favre, disait : « De quelque côté qu'on regarde, on ne voit aucune question irritante engagée et, à aucune époque, le maintien de la paix en Europe n'a été plus assuré ! » Quinze jours après, la guerre était déclarée.

Or, Émile Ollivier avait pris l'initiative, au début de l'année 1870, c'est-à-dire immédiatement après la constitution de son ministère, de proposer à l'Europe un projet de désarmement. Déjà, en 1863, Napoléon III avait convié les puissances à suspendre et même à cesser la course aux armements et à échanger des promesses de paix. Après la Conférence de Londres, en 1867, il avait repris avec son ingénue ténacité le même rêve pacifiste. A Londres, lord Clarendon qui avait la direction du *Foreign Office* s'était prêté à ses suggestions. Il avait même chargé l'ambassadeur de la reine Victoria à Berlin d'aborder ce sujet dans ses conversations avec le roi Guillaume. Lord Loftas en fit part au souverain. Celui-ci éluda avec soin toute réponse.

Malgré ce précédent, le cabinet Émile Ollivier voulut revenir à la charge. Lord Clarendon à nouveau consentit à jouer le rôle de négociateur à la Cour de Prusse. Et ce fut encore l'ambassadeur anglais qui entama les négociations à Berlin. Cette fois, il s'adressa à Bismarck, et Bismarck lui répondit : « L'Allemagne est, à la différence des autres États, entourée de tous côtés par de puissants voisins et se trouve privée de frontières naturelles ; en cette condition dangereuse, elle a le devoir de ne pas diminuer *le capital de sécurité* qu'elle doit à ses armées. »

Le capital de sécurité : la formule n'est-elle pas heureuse? Cependant le ministère du 2 janvier ne se tint pas pour battu. Il voulut donner l'exemple de la diminution dans les armements. Malgré les objections de Napoléon III lui-même, il annonça que le contingent à appeler sur la classe de 1870 — de 1870, vous entendez bien ! — serait diminué de 10 000 hommes. Aucune diminution correspondante ne fut faite, bien entendu, par Bismarck, sur le contingent allemand. Lord Clarendon essaya pourtant de revenir à la charge, avec une générosité toute britannique. Mais il n'aboutit pas davantage. « Si nous en croyons les dépêches d'origine française, M. de Bismarck invoqua, pour maintenir le *statu quo*, les ambitions napoléoniennes et les menées de l'Autriche dans l'Allemagne du Sud. D'après les documents de source allemande, le refus se fonda sur la différence des systèmes militaires qui ne permettaient ni d'exécuter dans des conditions égales ni de contrôler d'une façon efficace le désarmement. » Dans tous les cas, le premier ministre allemand éluda avec dédain les propositions de l'Angleterre et de la France.

J'emprunte le détail de ces négociations à l'admirable ouvrage de mon confrère, M. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, et ne crains pas de dire, en passant, que M. Pierre de La Gorce est, aujourd'hui, notre plus grand historien et qu'il unit à la méthode, à l'érudition et à la sûreté du jugement objectif une chaleur et une grandeur de style qui font de lui un maître écrivain. Mais, précisément, continuant de tourner les feuillets des sixième et septième volumes de son Histoire, j'arrive à la contre-partie de ces propositions de

désarmement. La contre-partie, c'est la trituration (plutôt que la falsification) de la fameuse dépêche d'Ems, qui rend la guerre inévitable, la guerre voulue par Bismarck et préparée par de Moltke. Et voici, après le récit émouvant des batailles sur Metz, le récit tragique de l'enveloppement et de la capitulation de Sedan. L'Empereur a mis fin, par un dernier geste humanitaire, à l'inutile tuerie. Il accepte la reddition de Sedan et de l'armée. A quelles conditions? Tandis que les généraux, au camp français, refusent tour à tour d'être chargés des *pleins pouvoirs* et de se rendre au camp allemand, jusqu'à ce que l'Empereur désigne enfin celui qui, après la blessure de Mac-Mahon, a sorti sa lettre de service et exigé le commandement, le général de Wimpfen, que se passe-t-il de l'autre côté? Il faut citer ici la page de M. de La Gorce :

« Tandis que les Français accomplissaient le douloureux voyage, Moltke et Bismarck débattaient les avantages de la clémence et de la dureté. La victoire ne les prenait point au dépourvu et, sans beaucoup parler, ils se trouvèrent d'accord. N'estimant pas que la France pût jamais pardonner la défaite, ils jugeaient opportun de la rendre pour longtemps, pour toujours peut-être impuissante à la revanche. Comme on ne pouvait la ramener, il importait de l'abattre. De là le ferme propos d'épuiser tous les fruits du succès. Il fallait pallier l'implacable rigueur. On la colorerait sous un aspect de sécurité européenne et, pour ainsi dire, d'humanité. On irait répétant que, plus la France serait abaissée, plus la paix serait garantie pour longtemps. L'Allemagne pourrait

elle réprouver des exigences d'où naîtrait la perpétuité de son repos? Quant au roi, si modéré, si chevaleresque qu'il fût, ne se laisserait-il pas aisément convaincre quand on lui démontrerait que son avidité serait sagesse, son ambition prévoyance, et qu'en se montrant impitoyable il ferait œuvre de pacification pour les temps futurs, et presque de vertu... »

Cette France abattue s'est relevée. Elle ne s'est pas montrée impitoyable. Mais, depuis quand lui pourrait-il être défendu de songer à ce que M. de Bismarck appelait avec raison son *capital de sécurité?* L'Allemagne pardonnera-t-elle la défaite et, puisqu'il n'est question que de la relever au lieu de l'abattre, peut-on espérer la ramener? Tout le problème est là.

IV

LE CENTENAIRE DE GŒTHE

I. — L'OLYMPISME DE GŒTHE.

9 septembre 1931.

L'Allemagne s'apprête à célébrer l'anniversaire de Gœthe. Dans ces bibliothèques de campagne où l'on envoie, comme en pénitence, les livres qu'on ne lit guère, j'ai retrouvé deux ouvrages qui lui furent consacrés en France et qui, dans leur temps, firent quelque bruit en s'attaquant à cette gloire universelle. L'un est le *Gœthe* de Barbey d'Aurevilly, l'autre un *Essai sur Gœthe* d'Édouard Rod. Je les ai feuilletés à nouveau avec curiosité et j'aimerais faire part à mes lecteurs des réflexions qu'ils m'ont inspirées.

Barbey d'Aurevilly composa son *Gœthe* pendant la guerre de 1870. Ce fut sa façon de combattre l'ennemi. A déboulonner le grand homme il apporte sa passion vigoureuse et le clinquant de ses arguments théâtraux et de ses images originales. Il l'accuse de n'être qu'un traducteur et un remanieur et de manquer de la spontanéité des vrais

génies. Surtout, il s'amuse à le larder de comparaisons ingénues et pointues, dont quelques-unes sont divertissantes : l'auteur de *Faust* est tour à tour un chiffonnier poétique qui ramasse partout ses inspirations avec son crochet d'érudit, un éternel petit bourgeois qui se promène dans de vastes sujets comme un rat dans une immense armoire, une femme de ménage attentive à ne rien casser sur les étagères de son bonheur et de son esprit. Il y a là quelque vérité. Mais les critiques de Barbey d'Aurèvilly ressemblent trop à des fantasias : de beaux régiments aux costumes clairs, aux armes étincelantes, passent dans un tourbillon de poussière ; on croit qu'ils vont tout renverser, ils ne chargent que pour le plaisir.

Édouard Rod qu'on a trop oublié et qu'on ne relit pas sans profit mène, au contraire, avec lenteur et habileté, des bataillons compacts d'arguments qui s'appuient les uns aux autres et ne laissent pas de vide. L'artillerie même lui est familière et son service d'intendance est bien approvisionné. La bataille qu'il livre est plus dangereuse.

Sa méthode critique fait un mélange heureux d'histoire et de psychologie. La vie de Gœthe nous étant parfaitement connue par les *Mémoires*, les *Lettres*, les *Conversations avec Eckermann*, et toute la littérature gœthéenne accumulée en Allemagne, il considère quels éléments elle a fournis à l'œuvre et montre de quelles aventures banales, habilement transposées, sont tirées les plus belles pages, et la transformation d'un médiocre aliment en une nourriture raffinée.

Gœthe, ainsi étudié, nous apparaît comme un

esprit froid et intelligent, qui eut pour se développer toutes les facilités, que les circonstances servirent toujours, en sorte que sa vie et ses œuvres, mises en pleine clarté, seraient supérieures à son génie. Il n'y eut chez lui rien d'irréalisé. Tout a concouru à lui donner du prestige. D'ingénus critiques l'ont tenu pour un savant à cause de la *Théorie des couleurs,* dont Cuvier disait qu'elle n'était pas digne d'occuper une Académie, et pour un homme d'État, parce qu'il était conseiller à la cour de Weimar, ce qui devait ressembler à la charge d'adjoint au maire d'une grande ville. Sans doute sa curiosité était-elle universelle et son aisance dans le bonheur lui valait-elle une attitude de demi-dieu. Mais avec quel soin jaloux il prépare lui-même son apothéose dans *Poésie et Vérité!* Notre temps, passionné de confidences, cherchant les confessions qui rendent un son humain, demande aux grands hommes de lui révéler les ambitions, les souffrances et les désirs de leur vie. On ne découvre dans les Mémoires de Gœthe ni le ton de sincérité cynique et d'émotion inquiète qui anime les *Confessions* de Jean-Jacques, ni l'analyse hardie qui caractérise le *Journal* de Stendhal, ni la sensibilité nerveuse et changeante qui s'agite dans celui de Benjamin Constant. Ils ne se peuvent guère comparer qu'aux *Mémoires d'outre-tombe.* Même pose théâtrale, même souci d'embellissement devant la postérité. Mais l'âme passionnée et violente de Chateaubriand, toujours amoureux, apparaît cependant plus sincère que l'âme froide, limpide et calme de Gœthe. Le contentement de soi-même est le seul garant que nous ayons de la franchise de celui-ci.

Le grand souci de Gœthe fut de faire de sa vie un tout harmonieux, une œuvre d'art parfaite, de développer intégralement en soi l'action, la pensée, le sentiment et le caractère. L'activité est pour lui la raison de vivre. C'est l'idée maîtresse de *Faust*. Elle est résumée dans cette dernière parole du héros : « Celui-là seul mérite la liberté aussi bien que la vie, qui sait la conquérir chaque jour, » ou dans cette strophe du chœur des Anges : « Celui qui s'efforce dans une constante acquisition, celui-là, nous pouvons le racheter. »

Mais l'effort entraîne la souffrance, et Gœthe est l'adversaire de la douleur qu'il recommande d'éviter en élevant sa pensée jusqu'à l'universel. Conseil commode pour lui-même qui avait peu d'aptitude à sentir. Après son voyage en Italie, nous le voyons asservi à la beauté plastique qui n'existe que dans la sérénité, et réglant son existence d'après les principes de son esthétique. Dès lors, il rejette tout ce qui peut troubler le calme de son cœur et de son esprit. Les passions lui deviennent étrangères ; il se contente des jouissances des sens sans leur attacher cette importance qui en fait l'amertume. Il aboutit ainsi à un égoïsme parfait et conscient. Il domine sa vie dont il a d'ailleurs banni tous les accidents graves et les palpitantes péripéties. Un buste de Jupiter olympien orne sa chambre ; chaque jour cette image du dieu frappe ses premiers et ses derniers regards ; ses rêves même reçoivent l'empreinte de cette beauté sereine.

En somme, il tire des circonstances de sa vie un principe général. Les hommes ne font guère

autre chose, mais refusent d'y penser. Le cœur en repos et l'esprit alerte, il connut une félicité dont il fit une règle. Il remplit exactement sa vie. Il fut en harmonie avec sa nature, et même avec la nature qu'il anima d'une vie merveilleuse. « L'âme divine, aurait-il dit avec Thalès, est mêlée à la masse des choses, à l'universelle substance. » Amoureux de la forme et de la lumière, il prétendait participer à cette vie universelle, à cette activité inconsciente du monde. Chaque hiver ses forces dépérissaient ; les jours les plus courts de l'année lui étaient aussi les plus cruels, et il renaissait à mesure que la lumière s'accroissait. Mais, dans son indifférence, il se privait de cette faculté d'aimer jusqu'à se donner qui crée les grandes joies et les fortes souffrances et qui est le signe magnifique de notre caractère humain. Ses ouvrages s'en ressentent : ils manquent de cette jeunesse éternelle des grands artistes qui répandirent leurs passions dans leurs œuvres.

Cette attitude de Gœthe devant la vie a déterminé un état d'esprit, une philosophie pratique qu'on a appelés l'*olympisme*, le *gœthéisme*. Le gœthéiste est intelligent, compréhensif, on dirait aujourd'hui européen. Il s'intéresse à toutes choses, mais avec le parti pris d'en tirer quelque avantage. La jouissance de l'effort lui importe plus que le but. Il considère tous les actes dans leurs rapports avec l'univers, et dès lors il néglige de s'émouvoir aux contingences de la vie. Pour garder la lucidité de son jugement et la souplesse de son intelligence, il évite d'accorder trop de crédit à la passion. Elle ne doit être qu'un orne-

ment de la vie, et non un attentat commis contre notre paix intérieure.

On voit les liens de cet état d'esprit avec le dilettantisme que Paul Bourget, dans les *Essais de psychologie contemporaine,* définit une disposition très intelligente et très voluptueuse à la fois qui nous incline tour à tour vers les formes sans nous donner à aucune. Le *Culte du moi,* enseigné par Maurice Barrès, avant qu'il ne l'élargît pour y faire tenir *la terre et les morts,* se raccorderait aussi à l'olympisme de Gœthe. Mais déjà, Barrès conseillait d'aimer la vie dans ses manifestations violentes et de se mêler à l'âme collective de son temps, alors que l'*olympien* garde devant la vie et devant son époque une attitude réservée. Gœthe est toujours d'actualité. Son habileté consiste à ne jamais perdre de vue les buts pratiques, tout en ne paraissant occupé que de protéger le calme de sa pensée. Mais c'est précisément le calme de la pensée qui permet de juger sainement les événements et les hommes.

II. — CE QUI A MANQUÉ A GŒTHE.

6 avril 1932.

Ce centenaire de Gœthe fut une belle fête de l'intelligence. Le grand homme allemand, détaché de l'Allemagne et pourvu du sens universel, fut célébré chez nous avec une générosité dont lui-même n'était pas prodigue. Libéralement furent énumérés ses apports dans le domaine des lettres,

de la philosophie, de la science, de la vie. La passion de la connaissance lui inspira même cet art de voiler à demi la vérité afin de la réserver aux initiés et de lui maintenir son prestige. Et cependant... et cependant ne lui a-t-il pas manqué quelque chose, ce quelque chose qui met à part un Dante, un Michel-Ange, un Shakespeare, un Pascal, ce cri de l'être vers le divin, cet appel suprême et ce don de soi qui, mêlés, s'appellent d'un seul mot : l'amour?

Ses derniers biographes, Emil Ludwig, Robert d'Harcourt, le laissent deviner s'ils ne le disent pas. Les femmes encombrent sa vie, et même n'est-il pas le premier écrivain, avec Chateaubriand, qui ait tenu complaisamment registre de ses bonnes fortunes? Il ne cache rien de ses intimités. Mais il n'enterre pas ses maîtresses avec la somptuosité de Chateaubriand, prince des croque-morts et chambellan des funérailles amoureuses, — de Chateaubriand, son quasi contemporain, dont il ne convient pas de diminuer le grand rôle, car c'est lui qui rouvrit les sources de la sensibilité catholique, et c'est lui qui remit à l'honneur le sens de l'histoire et de la politique. Politique qui laissa toujours Gœthe indifférent, au point qu'il abandonna à Fichte les conseils à la nation allemande après Iéna, et ne souffrit jamais de l'amoindrissement de sa patrie, ni ne participa à son relèvement.

« Les grandes passions, a-t-il écrit dans les *Affinités électives*, sont des maladies incurables... » Il détestait la maladie et recherchait avant tout la santé. Toutes les fois qu'il fut menacé d'une grande passion, il prit la fuite. A Leipzig, à Stras-

bourg, il se sauve devant Kate et devant Frédérique après les avoir conquises, redoutant l'emprise de cette possession. Il se sauve devant Lotte quand il n'a pu la détacher de son fiancé Kestner, après, toutefois, lui avoir ravi les éléments essentiels d'une tendresse incomplète qui lui permettront d'écrire *Werther*. Il se sauve devant Maxe Laroche, évitant les complications quand Brenano, mari jaloux, lui ferme sa porte. Il se sauve devant Charlotte de Stein quand celle-ci, après six ans de refus amoureux, se donne à lui brusquement. Elle a neuf ans de plus que lui, quarante ans quand il n'en a que trente et un. Il l'a trop longtemps attendue et il redoute les déceptions prochaines.

Ainsi part-il pour l'Italie et pour Rome qui vont le renouveler bien plus que l'amour, où il trouvera son climat, où le sens latin viendra enrichir et compléter chez lui le poète des forêts germaines. « Je ne suis pas toujours prêt pour les grands sentiments, a-t-il écrit encore, et sans eux je suis éphémère. » Il veut les éprouver, mais il n'entend pas être leur dupe. Il les arrête ou il en suspend le cours lorsqu'il risque d'être emporté. Il leur demande, comme aux voyages, son rajeunissement, non la fatigue qui risque d'entraîner l'usure. Il fuit enfin devant Christiane Vulpius, sa maîtresse depuis dix-huit ans, en l'épousant. « Nous allons persévérer dans notre amour, lui écrit-il, *et organiser au mieux notre existence* afin de vivre selon nos goûts et sans nous soucier des autres. » Ce qui signifie qu'il a besoin d'ordre et d'une bonne tenue de sa maison.

A soixante ans, intact de corps, demeuré ce grand et bel homme que Napoléon avait consi-

déré, avant de lui parler, avec la satisfaction causée par la vue de ses grenadiers, sûr de lui désormais, il consent à être le favori des femmes. C'est l'heure de ses plus grands succès. Le monde cosmopolite le recherche pour sa gloire, et les femmes pour capter cette gloire. Il se laisse aimer avec cette supériorité qu'elles consentent à reconnaître dans leur appétit de dévouement. Mais comment les juge-t-il? Il écrit à Riemer en 1811 (il a soixante-deux ans) : « Le sentiment qui anime les deux sexes à l'égard l'un de l'autre est la cruauté : cruauté de la volupté chez l'homme ; cruauté de l'ingratitude, de la sécheresse, du besoin de tourmenter chez les femmes. » Laquelle de ses maîtresses peut donc lui inspirer ces dures réflexions? Le besoin de tourmenter? N'a-t-il donc pas compris que ce n'était chez elles qu'un excès d'amour? Mais précisément il déteste les excès d'amour.

Devant Chateaubriand, ce sont elles qui fuient, épouvantées des ravages qu'il fait en elles, comme les nymphes dans les bois devant quelque dieu dont elles redoutent le trop grand pouvoir. Pauline de Beaumont se sauve dans la mort, Nathalie de Mouchy dans la folie, Mme de Duras dans le dévouement fraternel, Juliette Récamier dans l'amour absolu qui accepte tous les sacrifices. Mais, du moins, il ne les diminue pas. Il ne les accable même pas sous la comparaison de la Sylphide, son rêve impossible, son désir toujours en marche devant lui. Il les met au-dessus des hommes. Quels que soient les dangers, quelles que soient les exigeances de la vie, elles leur seront supérieures, pourvu qu'elles aiment. Leur générosité est sans bornes. Elles seront toujours celles qui demeurent

au pied de la Croix, alors que les hommes ont fui, et Pierre lui-même, Pierre le bâtisseur. Aucune phrase dans Chateaubriand ne les ravale. Il leur brise le cœur, mais il couvre de fleurs leur tombeau. Gœthe n'a guère pensé qu'à se préserver et s'enrichir. Leur égoïsme est peut-être égal. Mais il y a plus d'honneur et de grandeur chez le nôtre.

Lisez le récit de leurs rencontres avec le passé. Je détache ce passage dans Robert d'Harcourt : « En 1816, Klara Kestner et sa mère Charlotte rencontrent Gœthe à Weimar. Charlotte Kestner, c'est la femme qu'il a adorée quarante-cinq ans plus tôt, quand elle s'appelait encore Charlotte Buff. Wetzlar, Werther, — tout un passé d'idylle doit refluer au cœur du poète. Surprise : ce cœur conserve son rythme habituel. Rien ne traduit une émotion quelconque chez ce vieillard enfermé dans sa politesse méticuleuse de chancellerie. Les deux femmes, qui ont été au-devant de cet instant avec le romantisme dont nous parons les minutes pathétiques, en emportent une déception pénible. « Tout ce qu'il disait, écrit Klara, était si banal, « si ordinaire, que ce serait présomption de ma « part de dire que je l'entendais parler. Aucun « des mots qu'il prononçait ne venait de son cœur, « ou même de son esprit. Sa courtoisie même à « l'égard de ma mère et de nous tous était celle « d'un chambellan. »

Ouvrez maintenant les *Mémoires d'outre-tombe* et cherchez la page où Chateaubriand, revenu à Londres comme ambassadeur, à Londres où il a connu, au temps de l'émigration, la détresse et la misère, se retrouve en face de Charlotte Yves, qu'il a aimée trente ans auparavant et qui lui

avait donné son cœur. Charlotte Yves a épousé un officier de la marine anglaise qui est devenu amiral. Elle a besoin de la protection de l'ambassadeur pour l'un de ses fils. Et tous deux restent sans parler. Rien, chez Gœthe, n'est demeuré de la passion morte. Elle se confond chez Chateaubriand avec le regret de la jeunesse et l'amertume du souvenir.

Gœthe, quand il s'est servi de la vie pour son œuvre, fait un grand feu des sentiments et des actes passés, comme les paysans, à l'automne, brûlent les mauvaises herbes qui encombrent inutilement les champs dévêtus. Il n'en reste rien qu'un peu de cendre destinée à fumer le sol dépouillé. Il a écrit *Werther*, et le ménage Kestner se plaint d'une indiscrétion qui permet au lecteur de le reconnaître. De quoi se plaignent-ils? Gœthe leur donne à entendre qu'il leur a rendu service avec cette étrange publicité. Mais *Werther*, lui dit-on, a provoqué en Allemagne une épidémie de suicides. — Quand j'aurai purgé la terre de quelques sots, riposte Gœthe, vous ne voudriez pas que je me fasse du mauvais sang?... Lorsque meurt Christiane Vulpius, qui a été dix-huit ans sa maîtresse, et dix ans sa femme, il note dans son Journal : « Bien dormi. Je me sens bien mieux. La fin de ma femme approche. Suprême et terrible lutte de son organisme. Elle s'éteint à midi. En moi et autour de moi, vide et silence de mort. Entrée triomphale dans la ville des princesses Ida et Bernhart. Meyer et Riemer viennent me voir. Le soir, brillante illumination de la ville. Ma femme est transportée dans la maison des morts. Moi, toute la journée au lit... »

*

Il est en train de lire les gazettes, quand passe dans la rue, sous ses fenêtres, l'enterrement de Charlotte de Stein. Il s'informe du bruit que fait le cortège et, quand il sait de qui il s'agit, il reprend tranquillement sa lecture interrompue.

Certes, il se préserve. Il met la mort à sa place et l'empêche d'empiéter sur la vie. Il défend, il a toujours défendu son génie contre les atteintes quotidiennes, contre les fâcheux, contre la politique, contre le monde, et c'est un instinct merveilleux qui le guide, car, avec le temps et la lucidité qu'il gagne par ce moyen, il compose son œuvre et rend au centuple à l'humanité ce qu'il lui a pris. Mais il s'est défendu aussi contre l'amour. Il ne s'est jamais donné à personne. Il s'est réservé pour lui-même. De là, peut-être, ce génie qui est clarté et non flamme, qui éclaire et ne communique pas la brûlure d'un Dante, d'un Beethoven, d'un Pascal qui voulurent dévorer Dieu...

FIN

TABLE

Pages.

L'ENCHANTEMENT DU BOSPHORE.... 1

I. — Lui..... 5
II. — Elle..... 8
III. — Eux..... 13
IV. — La musique de perdition..... 29
Épilogue : le voile soulevé..... 32

LE BANQUET ROOSEVELT..... 43

I. — Le banquet Roosevelt..... 45
II. — Les premières tombes américaines..... 56
III. — Un nouveau romancier américain : Louis Bromfield..... 66
IV. — Les oiseaux..... 75
I. Le Guynemer blond..... 75
II. La course du flambeau..... 80
III. La flamme..... 85

VOYAGES EN GRANDE-BRETAGNE... 91

I. — L'amitié anglaise..... 93
II. — Un grand ambassadeur à Londres..... 102
III. — Le tombeau du maréchal Haig..... 108
IV. — Très tranquille..... 113
V. — Un soir à Londres..... 117
VI. — A Londres en avion..... 122

Pages.

VII. — Trois poètes de l'action..... 132
VIII. — La fille du bourreau de Londres..... 138
IX. — Vérité et poésie..... 144

LA NOUVELLE ITALIE..... 151

I. — Réponse à M. Émile Buré à propos de *La Claire Italie*..... 153
II. — L'amitié de l'Italie..... 158
III. — L'Académie italienne..... 162
IV. — Le prince Humbert..... 167
V. — S. A. R. Mgr le duc d'Aoste..... 172
VI. — Routes d'Italie..... 177
VII. — Méditation à l'Ambrosienne de Milan..... 181

SOUVENIRS DE BELGIQUE..... 189

I. — La découverte des Flandres..... 191
II. — La découverte de la Wallonie..... 195
III. — Lendemain d'armistice..... 201
IV. — Chez les aviateurs belges..... 209

HUIT JOURS EN HOLLANDE..... 213

Huit jours en Hollande..... 215

PREMIER VOYAGE EN ORIENT..... 241

I. — Le roi bâtisseur..... 243
II. — Une Française hors de France..... 250
III. — La victoire sans ailes..... 260
IV. — Les morts en marche..... 265

RENCONTRES ALLEMANDES..... 271

I. — Une rencontre avec M. Emil Ludwig..... 273
I. La villa du lac Majeur..... 273
II. Gœthe, histoire d'un homme..... 277
III. Napoléon..... 286

Pages

IV. La rencontre..... 296
V. Bismarck..... 305
VI. Juillet 1914..... 310
VII. Le peuple et l'élite..... 313
VIII. Nouvelle rencontre à Moscia..... 315
II. — Le vigneron dans sa vigne..... 322
III. — Les ironies de l'histoire..... 326
IV. — Le centenaire de Gœthe..... 331
I. L'olympisme de Gœthe..... 331
II. Ce qui a manqué à Gœthe..... 336

Cet ouvrage

a été achevé d'imprimer sur les presses

de la

LIBRAIRIE PLON

le 10 janvier 1933.

OUVRAGES DE HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A LA LIBRAIRIE PLON

ROMANS ET NOUVELLES

Sibylle ou le dernier amour.
La Revenante.
Les Ondes amoureuses.
Murder Party ou Celle qui n'était pas invitée.
Tuilette.
Valombré.
Sous les pins aroles.
Andromède et le monstre.
Le Calvaire de Cimiez.
Rap et Vaga.
Le Barrage.
Les Jeux dangereux.
Le Cœur et le Sang.
L'Amour et le Bonheur.
La Chartreuse du Reposoir.
La Vie est un sport.
Yamilé sous les cèdres.
La Maison morte.
Ménages d'après-guerre.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Robe de laine.
La Neige sur les pas.
Le Pays natal.
La Fée de Port-Cros ou la Voie sans retour.
La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.
La Croisée des chemins.
L'Écran brisé.
La Petite Mademoiselle.
La Maison.
Les Roquevillard.
Le Carnet d'un stagiaire.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Une honnête femme.
La Peur de vivre.
Jeanne Michelin.

VOYAGES

Un Printemps au Maroc.
La Claire Italie.
Sur le Rhin.
Voyageurs d'Orient. 2 vol.
Dans la montagne des Druses.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

Amitiés étrangères.
Amitié ou amour.
Visages français.
Amours du temps passé.
Vies intimes.
Portraits de femmes et d'enfants.
Portraits d'hommes. 2 vol.
Barbey d'Aurevilly.
La Jeunesse d'Octave Feuillet.
Jules Lemaitre.
Saint François de Sales et notre cœur de chair.
Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre. 5 vol.

THÉATRE

La Goutte d'eau.
L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne (en collaboration avec E. Denarié).

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Vie héroïque de Guynemer.
Le Plessis-de-Roye.
Vie et mort du général Serret.
Verdun : I. Les Derniers jours du fort de Vaux.
II. Les Captifs délivrés.

PARIS (FRANCE). — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1932. 428-6.